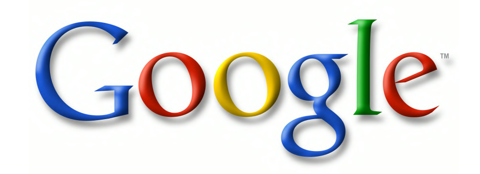
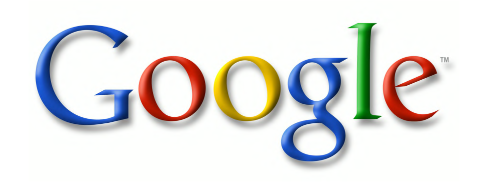
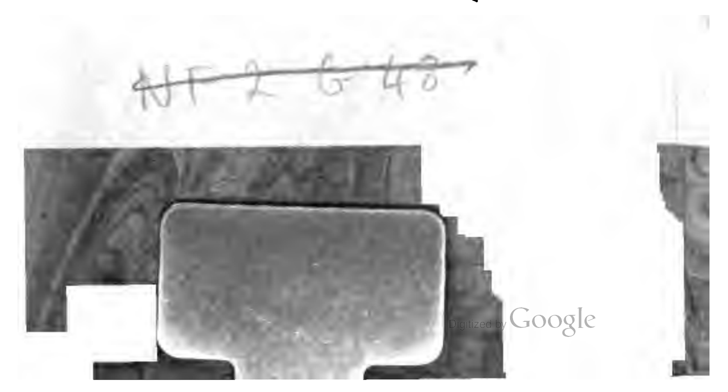







~~NF 2 G 48~~

Ex libris

J. Shal

N° 11.

Le

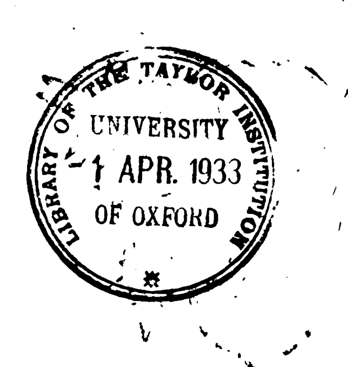
LETTRES MOSCOVITES.

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

LUCRETIUS lib. 2. v. 1.



A PARIS
Au depens de la Compagnie.
M DCC XXXVI.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 APR. 1933
OF OXFORD

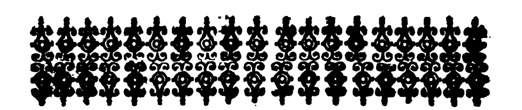
AVERTISSEMENT
DE
L'EDITEUR.

CHER LECTEUR,

LA ſeule grace que j'ai à vous demander, c'eſt qu'en liſant ces Lettres vous faſſiez moins d'attention aux paroles qu'aux vérités qu'elles contiennent. Sachez qu'elles ont été écrites par un homme de guerre, Italien de nation, & à qui par conſéquent on auroit mauvaiſe grace de reprocher les défauts du ſtile. Il eſt d'autant plus excuſable pour les fautes qu'il peut avoir commiſes, qu'il ne ſe pique nullement de bien entendre la Langue Françoiſe, & qu'il n'a entrepris ce petit Ouvrage que dans la ſeule vue de ſatisfaire la curioſité d'un de

ses intimes amis. Je me garderai bien de vous faire une plus longue Préface, parce que je la crois fort inutile, mais vous trouverez ci-après une *Postface* que j'ai jugée plus nécessaire. Adieu.

LET-



LETTRES MOSCOVITES.

LETTRE PREMIE'RE.

MONSIEUR,

Tous ceux qui ſe piquent d'amitié, pourront deſormais ſe régler ſur votre modèle, s'ils apprennent de quelle maniére vous en avez agi avec moi. Vous aviez tout ſujet de me croire perdu pour vous & pour toûjours; mais cela ne vous a pas empêché de faire pour moi tout ce que l'on fait, quand on ſe trouve en état de ſe donner des marques journaliéres des

LET. I. sentimens que l'on a l'un pour l'autre. Voilà ce qui s'appelle porter l'amitié jusque chez les morts; car vous deviez me mettre de ce nombre, puisque vous n'aviez pas de mes nouvelles, & que ce ne pouvoit être que cette seule raison, qui m'empêchât de vous en donner. Je suis plus que persuadé de tous les effets que vous me dites que ma première Lettre a fait sur vous, & vous ne douterez pas de ceux que la vôtre a pu produire en moi. Nous nous connoissons trop bien pour que nous ayons besoin d'une plus grande explication là dessus.

Vous me dites que vous ne pouvez pas vous empêcher de me regarder comme un homme ressuscité, & vous avez raison: je ne suis pas mort, parce que *mors miseros fugit*, mais cela ne veut pas dire que je ne doive être regardé comme un revenant, puisqu'effectivement je reviens d'un autre Monde, où j'ai fait un passablement long séjour; & si bien d'un autre Monde, que je ne suis pas encore actuellement informé de ce qui se passe dans celui-ci. J'apprends tous les jours quelque chose de nouveau qui me surprend,

prend ; & c'eſt à peu près avec le même plaiſir qu'auroit un ſourd, à qui tout à coup l'organe de l'ouïe ſe réveilleroit. Il ſembleroit à vous entendre demander avec tant d'empreſſement un détail exact de mon Avanture, que vous vous attendez à de l'extraordinaire & du merveilleux, & il faut que je vous avoue qu'encore en ceci vous n'avez pas tort. Si c'étoit à un autre qu'elle fût arrivée j'aurois de la peine à la croire moi-même. *Triſte potis munus*: mais ce ſeroit pour la premiére fois de votre vie, que vous m'auriez demandé une choſe ſans l'obtenir, ſi je refuſois de contenter votre curioſité. Ainſi je ne balancerai pas un moment à la ſatisfaire, d'autant plus que l'on dit que les amitiés renouées demandent plus de ſoin, que celles qui n'ont jamais été rompues: la nôtre ſe peut bien dire renouvellée puiſqu'elle revient de l'autre Monde. Ce qui m'épouvante eſt cette exactitude de détail que vous me demandez ; car je ſuis aſſez ſcrupuleux avec vous pour vouloir m'en tenir à la lettre. Sans un malheureux naufrage que j'ai fait dans le tems que je pouvois

LET. I. vois me croire le plus éloigné d'un péril de cette nature, j'aurois peut-être été en état de contenter vos desirs. Certains Mémoires que j'avois écrit d'une maniére toute particuliére auroient beaucoup servi à mon Histoire, mais ils ne sont plus du tout lisibles; il me reste, il est vrai, un petit Journal, & il faudra qu'il me tienne lieu de tout. Si tout autre que vous m'avoit fait une pareille demande, j'aurois eu plus d'une raison légitime pour m'excuser de la satisfaire: il n'est pas question de vous raconter simplement une Avanture, il s'agit de parler d'une Nation entiére, & d'entrer dans ce qui regarde ses mœurs & son Gouvernement, & de vous la dépeindre telle que je l'ai trouvée, & non pas telle que peut-être vous & bien d'autres la croyent. Depuis le commencement de ce Siécle on en a, il est vrai, une connoissance plus étendue que l'on n'en a eu par le passé, & la grande réforme que l'on a tenté d'y introduire a beaucoup fait parler d'elle; vous verrez jusqu'à quel point on a réussi, & si les soins qu'on a pris & les ruisseaux de sang que l'on a fait cou-

couler ont eu le succès auquel on s'attendoit. L'on m'avoit toûjurs dit qu'il falloit voyager pour s'informer des mœurs des Peuples, mais j'ai appris à mes dépens, qu'il faut les connoître avant que de sortir de chez soi. Vous serez convaincu de cette vérité à mesure que vous apprendrez mon Avanture. Let. I.

Par ma précédente je vous ai mandé, qu'après la fatalité qui m'obligea à quitter un Païs que je regretterai toute ma vie; possédé d'un juste desespoir, je ne pensois qu'à me retirer dans un lieu où personne ne pût me connoître; mais mon mauvais Destin qui ne m'avoit pas porté le premier coup pour s'en tenir là, me fit choisir la seule partie du Monde, où il bouvoit à conp sûr exercer sur moi sa cruelle rage; car je ne crois pas qu'il y ait aucun païs où je pusse être exposé à de pareils événemens. Vous en allez juger vous-même. Préparez-vous seulement à entendre ce que j'ai à vous raconter. Il y aura du comique & du burlesque qui vous amusera, mais vous y trouverez aussi du sérieux & du tragique qui vous allarmera, &

LET. I. vous fera convenir que je puis soutenir à juste titre que je reviens d'un autre Monde.

Etant arrivé à Dantzick où je fis quelque séjour, je formai la résolution de me cacher à toute la Terre, & j'y passois pour un Marchand Italien sous le nom de *Roccaforte*. Il me vint selon toute apparence dans la fantaisie de choisir un pareil nom pour m'encourager à souffrir avec fermeté mes malheurs. Cependant inquiet & las d'un pénible voyage sur terre, je voulus essayer si je pourrois y laisser une partie de mes chagrins; & je m'embarquai au commencement du mois de Mai 1733. à bord d'un petit Bâtiment qui faisoit voile pour St. Petersbourg où j'avois résolu de me rendre.

Nous sortimes le lendemain du Port avec un vent assez favorable, mais le jour d'après à pareille heure, nous nous retrouvames au même lieu, ayant été obligés de rebrousser chemin beaucoup plus vite que nous n'avions avancé. Nous remimes à la voile, mais l'incon-

stance

ſtance du tems & la violence du vent LET. I.
nous ballotterent pendant une quinzaine
de jours, de maniére, que tantôt nous
nous trouvions ſur les côtes de Poméranie,
tantôt ſur celles de Danemarck,
tantôt vers celles de Suède; & tantôt vers
celles de Livonie, où la vue de l'Isle
Dagho nous penſa coûter cher; en ce
que le peu d'habileté de notre Pilote
faillit à nous y faire périr. La choſe
commençoit à devenir ſérieuſe à cauſe
des proviſions qui nous manquoient;
car le tems ordinaire que l'on met de
Dantzick à Petersbourg eſt de 8. à 10.
jours, & il y en avoit déja quinze
que nous étions en mer. Nous fûmes
plusieurs fois à la vue de l'Isle
de Gotlande, mais avec de ſi gros
tems qu'il fallut s'en éloigner au plus
vîte. Enfin nous abordames heureuſement
à ſa Côte orientale, où parmi
bien des rochers, nous trouvames un
endroit propre à jetter l'ancre. Je
mis pied à terre avec grand plaiſir,
& la premiére choſe qui me donna
dans la vue, furent des marques auxquelles
je connus que la mer s'étoit
retirée de cet endroit là. Le lendemain

Let. I. main j'eus lieu d'en être parfaitement convaincu en voyant qu'elle avoit laissé à découvert une bonne demie lieue de Païs. Nous eumes le bonheur de trouver une maison avec tout ce qu'il falloit pour nous ravitailler.

Pendant notre séjour dans ce mouillage, qui fut de trois ou quatre jours, je m'amusai à de grandes Promenades, & il y en avoit tout le long de la Côte de tres-belles, avec des situations très-propres à être habitées par un malheureux. Vous allez rire d'une autre observation que j'ai faite dans cette Isle, c'est qu'il n'y a point d'une espèce d'oiseaux qui se trouvent par-tout ailleurs, au moins dans l'Europe, & dans cette petite partie de l'Asie que j'ai parcourue; ce sont des moineaux. Si vous m'en demandez la raison, je vous avouerai ingénuement que je l'ignore, vû qu'il y en a de plusieurs autres espèces. Je trouvois cette solitude si charmante, que j'aurois bien voulu y passer encore quelques jours; mais il fallut partir & être encore une nouvelle quinzaine le jouet des vents, qui nous jetterent enfin dans le port de Revel.

Le

Le Destin vouloit me faire prévoir LET. I. par les accidens qui m'arrivoient en chemin, à quoi je devois m'attendre, quand je serois arrivé; mais j'étois hors d'état de faire aucune réfléxion; je ne songeois qu'à porter mon deſeſpoir & mes chagrins dans un endroit où ils ne puſſent être ni vus ni connus de personne. Après avoir fait quelques nouvelles proviſions à Revel nous rémimes en mer, & pour ne pas vous y faire ennuyer vous-même plus long-tems, je vous dirai qu'après six semaines d'une Navigation la plus malheureuse nous arrivames le vingtième Juin à Petersbourg.

Ergo erat in fatis Scythiam quoque visere nostris!

Mais avant que cette exclamation me mène plus loin, il faut que je vous fasse ici une protestation solemnelle, qui est que devant vous parler de la Nation Moscovite, de laquelle *Difficile est Satyram non scribere*, j'en excepte en tout & par-tout l'Auguste Souveraine qui la gouverne,

LET. I. ayant pour elle la vénération la plus profonde. Ses admirables qualités me sont connues & sur-tout sa Religion & sa piété. Je n'ignore pas le merveilleux usage qu'elle fait faire de sa justice & de sa clémence, mais ce qui est en elle de plus admirable, c'est la bonté de son cœur, qualité qui ne se trouve pas souvent sur le Thrône. Elle la posséde au suprême dégré de perfection & la porte aussi loin qu'il lui est possible, mais toûjours moins qu'elle ne voudroit; de sorte qu'en bien des rencontres on pourroit lui faire tenir le langage d'Iphigénie :

Non ego crudelis, juvenes ignoscite, dixit:
Sacra suo facio barbariora loco.

Enfin pour tout dire en peu de mots, il ne reste rien à desirer en elle, mais il s'en faut de beaucoup qu'il ne lui reste à desirer à elle-même; car elle meriteroit de gouverner d'autres Peuples, qui sussent connoître & sentir le bonheur qu'il y a de la posséder, & qu'il se trouvât dans sa Cour d'autres Sujets qui lui aidassent à porter le fardeau d'un si vaste Gouvernement.

Pour ce qui regarde l'illustre Princes-

se, l'unique reste de la Maison regnante, LET. I.
il n'y aura que ceux qui ne l'ont point vue, ou qui n'ont point entendu parler d'elle, qui ne sauront la distinguer du reste de la Nation. Les qualités de son ame & de son corps font un assemblage de tout ce qu'il y a de merveilleux; & si je voulois vous rendre compte de tout ce que j'ai vu des unes, et entendu dire des autres, je ne viendrois pas sitôt à vous satisfaire sur ce qui me regarde. Qu'il vous suffise donc de savoir, que tout est en elle d'une perfection: *quâ summa haud ulla potest.*

Ayant rendu *quæ sunt Cæsaris Cæsari*, je continue mon Voyage, & je remonte tout doucement la Nieva, jusque près d'un beau Pont de bâteaux qui la traverse. J'aurois bien voulu mettre aussi-tôt pied à terre, mais les Gardes que l'on avoit mis à Cronslot sur le Bâtiment, ne permettoient pas que l'on en sortît la moindre chose; ainsi je fus contraint de rester à bord, sans que pendant trois jours il fût possible au Maître du Bâtiment d'être expedié. Cela ne me donna pas une idée avantageuse des Réglemens établis pour le Commerce. Ne pou-

Lett. I. vant donc pas aller à terre, il fallut s'amuser à examiner ce qui se présentoit à la vue. La premiere chose qui me frappa fut le Pont qui sert de communication d'une partie de la Ville à l'autre; il étoit fort desert, d'où je conjecturai que la Ville n'étoit pas peuplée, & je ne me trompois pas. Les Bâtimens qui sont aux deux bords de la Riviére posez avec symmétrie forment un assez beau coup d'œil, mais le reste ne répond nullement à cette partie de la Ville qui peut passer pour belle. Permettez-moi maintenant d'interpréter vos desirs. Je suis persuadé que dans l'exactitude des détails que vous me demandez, ils ne s'étendent pas jusqu'au matériel: c'est une chose trop grossiere pour vous; je dois vous traiter délicatement & j'aurai de quoi vous entretenir assez long-tems sans cela; car ayant à vous rendre compte d'un esclavage qui a duré deux années bien complettes, il s'y trouvera des circonstances assez interessantes, pour mériter de n'être pas traitées laconiquement. La premiére personne que je connus en arrivant à Petersbourg, fut un Marchand très-

hon-

honnête homme nommé Mariotti, à LETT. I.
qui j'ai beaucoup d'obligation. Il m'a assisté dans tout ce qui a dépendu de lui, & je suis persuadé qu'il auroit fait davantage s'il avoit été en son pouvoir. J'allai à l'Eglise Catholique & chez les Peres, qui la desservent, où il s'assembloit assez de monde, & là je tâchois de m'informer adroitement, de ce qui est le plus nécessaire à savoir, quand on arrive dans un Païs, où l'on a dessein de s'établir. Je ramassois une connoissance d'un côté, une autre de l'autre, ne manquant aucune occasion, de laquelle je pusse tirer quelque instruction; si bien qu'en peu de jours je n'eus pas de peine à comprendre que ce païs ne me convenoit nullement, mais j'étois trop avancé pour reculer. Il fallut donc voir, comment je pourrois faire pour entrer dans le service; je consultai là-dessus Mr. Mariotti, & il me fit voir tant de difficultés qu'elles me jetterent dans un étrange embarras.

Pendant que j'étois occupé à faire des reflexions sur le parti que je devois prendre, je vis par hazard une personne qui

LET. I. qui pouvoit me connoître, & j'eus une autre avanture des plus singulières, ce qui me fit prendre d'autres mesures. Je formai la résolution de m'en aller en Perse, où je savois que Monsieur le Prince de Hesse-Hombourg commandoit : j'avois entendu parler de lui d'une manière à pouvoir me flatter qu'en me faisant connoître, il ne me refuseroit pas l'honneur de sa protection. Je passe légèrement sur tous ces faits, parce que vous en trouverez un détail exact, dans un Mémoire présenté au Cabinet de l'Impératrice. Mais il faut que je vous rende compte ici de la raison la plus forte, qui me détermina au voyage de Perse, & qui n'a pu entrer dans cette Pièce ainsi que vous en jugerez vous-même. Comme j'étois toujours en mouvement pour acquérir quelque nouvelle connoissance, je ramassois aussi toutes les Nouvelles, tant celles qui se débitoient dans les Gazettes, que celles qui se publioient par les personnes que je voyois, & il y en avoit une entr'autres qui étoit très exactement informée des Projets, des desseins & des préparatifs de la Cour de Petersbourg ; qui connoissoit par-

parfaitement le fort & le foible de cette Puiſſance, qui fait aujourd'hui beaucoup de bruit en Europe, ſans que j'en puiſſe voir la raiſon. Par tout ce que j'appris je vis que la Guerre en Pologne alloit être inévitable, ce qui me fit juger que ſi je m'employois dans ce ſervice je ferois peut-être forcé de me trouver, les armes à la main, contre un Prince que je révére, & contre une Nation que j'aimerai toute ma vie, & à qui je dois tout le peu que je puis ſavoir dans le métier de la Guerre. Vous me connoiſſez le cœur aſſez François pour être perſuadé, à n'en pouvoir douter, que j'aurois mieux aimé renoncer pour toûjours à porter une épée, que de m'en ſervir contre les interêts du Roi Stanislas & contre les Troupes qui ſoutiennent ſes légitimes Droits. La Déclaration du Roi de France faite à tous les Miniſtres que j'avois vus, ne me permettoit pas de douter qu'il ne voulût employer toutes ſes forces pour une cauſe auſi juſte, & à laquelle l'honneur du Nom François eſt ſi delicatement intereſ-ſé. LET. I.

LET. I. fé· Je vous laisse à juger, si j'aurois voulu me trouver parmi les Troupes Moscovites, en présence des Troupes Françoises, la chose me fait horreur seulement à l'imaginer. Voilà la véritable raison, qui m'engagea à former la resolution de me rendre en Perse, & vous sentez bien qu'elle n'a pu entrer dans le Mémoire cité ci-dessus. Dès que j'eus formé ce projet je priai mon ami Mariotti de me chercher quelque occasion de partir, & pour ne pas manquer de ce qui m'étoit le plus nécessaire, je vendis bien des nippes pour faire de l'argent. Ensuite je songeai à avoir un Passeport que l'on n'obtient qu'avec peine & qui coûte beaucoup, sur-tout quand il s'agit de sortir du païs; mais comme je ne me trouvois pas dans ce cas j'en fus quitte pour quatre ou cinq Roubles; chose bien honteuse d'être obligé de payer un Passeport! Et que pourra faire un homme, qui n'a justement que l'argent qu'il lui faut pour faire son voyage? Il ne faut point partir, il faut rester, être esclave, & c'est ce qui arrive à bien des

des gens. Un Etranger qui a déja fait quelque séjour parmi eux n'obtient son congé qu'avec peine. Dès qu'ils apprennent qu'on est dans cette résolution, ils entrent en soupçon, & poussent alors la jalousie & la méfiance à l'excès. Aucun de ceux qui ont une fois pris connoissance de leurs affaires ne doit plus esperer de sortir du Païs. Ils pensent qu'il seroit à craindre qu'un tel homme ne divulguât leurs secrets. Avouez que cette conduite est une preuve bien sensible de la foiblesse du Gouvernement. LET. I.

Tout ce que j'avance à cet égard n'est que trop bien fondé, & je pourrois vous alleguer un grand nombre d'exemples qui prouvent assez cette vérité. Je me bornerai à un seul, qui est celui d'un certain Sava qui se donne pour Italien, & qui a rendu à l'Imperatrice de ces sortes de services qui mettent cette Princesse hors d'état de les reconnoître. Comme son Histoire a déja été rendue publique, je ne m'arrêterai point à vous en faire un long détail. Je vous dirai seulement que cet homme, après avoir servi long-tems l'Etat, ne sau-

 roit

LET. I. voit obtenir la permission d'aller finir le reste de ses jours à Venise auprès de son épouse. Ce seul trait de la Politique Moscovite ne vous étonne-t-il pas? Quant à moi je le trouve d'autant plus frappant que la personne en question est digne d'un meilleur sort. Mais je reviens à ce qui me regarde.

Après avoir obtenu mon Passeport, je n'attendois plus qu'une occasion favorable pour partir, & bientôt après il s'en présenta une qui me parut telle que je pouvois la souhaiter. Je l'embrassai avec d'autant plus de plaisir, que je ne doutai pas qu'elle ne me fît faire mon voyage avec agrément & même en toute sûreté. Il étoit difficile de prévoir qu'une rencontre de cette nature dût jamais être la source d'un dur esclavage & de tous mes malheurs. Vous n'ignorez pas sans doute que Pierre I. avoit fondé une Académie des Sciences, qui subsiste encore aujourd'hui, quoique dans un si grand desordre, que les principaux Membres qui la composent ont demandé leur congé. Peut-être aurez-vous aussi entendu parler

d'une expédition que l'on a entreprise au Nord-Est de l'Asie, dans un Païs où les Moscovites ont déja établi des Colonies, que l'on nomme Camschatka. Ce fut cette entreprise qui me fournit l'occasion dont je vous parle. On envoyoit dans ce Païs trois Professeurs de l'Académie, un Astronome, un Historien, & un Physicien Botaniste avec plusieurs autres personnes, qui toutes ensemble formoient une espece de Caravanne. Ils devoient prendre leur chemin par le Royaume de Cazan, & c'étoit justement le mien pour me rendre en Perse. Dès que je fus informé que ces Messieurs se disposoient à partir, je mis tout en œuvre afin de pouvoir être de leur Compagnie. D'abord je voulus savoir, à qui je devois m'adresser pour cet effet. On me nomma Mr. de l'Isle Professeur en Astronomie. Il avoit quitté la France, & étoit passé à Petersbourg du tems de Pierre le Grand, qui en avoit fait la demande au Roi de France. Il est frere de feu Mr. de l'Isle fameux Géographe de Sa Majesté très-Chrétienne. Comme j'aurai souvent dans Let. I.

LET. I. la ſuite occaſion de vous parler de lui & de Mme. ſon Epouſe, je ne dois pas oublier de vous les faire connoître l'un & l'autre; mais ſachez néanmoins que leur mérite eſt infiniment au-deſſus de tout ce que je puis vous en dire. Bonté de cœur, générosité, franchiſe & toutes les autres qualités qui peuvent rendre des perſonnes aimables, vous les trouvez parfaitement réunies en eux. On peut dire enfin qu'ils font honneur à la Nation Françoiſe. Rare phénomène d'avoir ſu conſerver tant de belles qualités au milieu d'un Peuple qui n'en connoît presque aucune! Rien ne vous en convaincra davantage que tout ce qu'ils ont fait en ma faveur pendant ma captivité.

Lorsque je fus voir Mr. de l'Isle, pour concerter avec lui des meſures que j'avois à prendre, il me reçut avec une politeſſe ſans exemple & me fit un accueil des plus gracieux. Il m'apprit qu'il ne devoit pas être du voyage en queſtion, mais Mr. de la Croyere ſon frere qui ſeroit ſans doute ravi d'avoir ma compagnie. J'en parlai enſuite à Mr. de la Croyere &

aux

aux deux autres Professeurs qui ne fi- LET. I.
rent aucune difficulté de m'accepter. Quelques jours après Mr. de la Croyere me fit prier de me rendre chez lui pour partir le lendemain; mais les derniers ordres n'étant pas expédiés il fallut attendre encore long-tems. Pendant cet intervalle Mr. & Mme. de l'Isle voulurent absolument me retenir chez eux, & j'y fus traité comme un de leurs meilleurs amis. Ce séjour me procura la connoissance de Mr. du Vernoi très-habile Professeur en Anatomie & parfaitement honnête homme. Je lui ai de grandes obligations des services qu'il m'a rendus; & parce qu'il doit avoir part à mon Histoire, je n'ai pas cru devoir me dispenser de vous le faire connoître. Comme toutes les conservations chez Mr. de l'Isle rouloient sur l'expédition de Camschatka, il me prit quelque envie d'y aller; c'étoit même assez mon fait dans la résolution où j'étois de rester entierement inconnu. Je m'en ouvris à Mr. de l'Isle, & il en fut question pendant quelques jours; mais après avoir mûrement examiné la chose, &

 voyant

LET. I. voyant qu'il n'y avoit ni ordre ni conduite dans ce projet, je n'y songeai plus. En effet on étoit si peu préparé, que lorsque le jour de notre départ fut arrivé, il fallut le remettre à la quinzaine pour régler certaines choses auxquelles on auroit du penser long-tems auparavant. Telle est la coutume du païs, rien ne s'y fait *aujourdhui*, on renvoie tout au *lendemain*; & je n'en ai fait que trop souvent la triste expérience; car j'ai essuyé de ces *aujourd'hui* & de ces *demain* qui ont duré des mois entiers.

Enfin après bien des délais sur les choses du monde les plus ridicules, on se mit en devoir de partir; mais sur quelques scrupules qu'eurent deux de ces Messieurs, je pris les devans avec un Valet que Mr. de la Croyere eut la bonté de me donner. Nous étions convenus de l'endroit où nous devions tous nous rendre pour faire ensuite le voyage de compagnie. Avant mon départ Mr. de l'Isle & Mme. son Epouse, non contens de l'accueil gratieux qu'ils m'avoient fait, me chargerent d'une si grande quan-

quantité de provisions qu'elles auroient LET. I. pu me conduire jusqu'en Perse, s'il m'eût été permis d'y aller comme je l'avois projetté.

Le 15. Août, vieux stile, fut le jour de mon départ. Je m'embarquai sur un petit Bâtiment à la maniére du Païs, & je remontai la Neva jusqu'au fameux Canal de Ladoga. Ce Canal situé dans un terrain fort marécageux est d'une vaste étendue, mais je doute fort que les avantages qu'on en tire soient proportionnés aux sommes immenses qu'il a d'abord coûté. On sait d'ailleurs qu'il fallut y sacrifier une quantité prodigieuse de monde, qui y périt en le creusant. Je ne doute presque pas qu'il ne depérisse insensiblement, parce qu'il n'est guère possible de l'entretenir sans y faire chaque année des réparations considérables, & que d'un autre côté les Moscovites ne sont pas assez laborieux pour se prêter long-tems à des travaux si penibles.

De ce Canal de Ladoga j'entrai dans la Riviere de Wolcova, où l'on rencontre des Courans d'une rapidité étonnante & très-difficiles à surmonter.

LET. I. ter. La violence dont il fallut user pour avancer fut cause que la corde de ma Barque se rompit; mais par bonheur cet accident arriva dans un endroit, où le danger n'étoit pas grand, & j'en fus quitte pour être emporté à quelque distance en arrière. Cependant dans la crainte où j'étois de courir souvent de pareils dangers, j'eus soin de prendre terre chaque fois que je me vis trop exposé.

Ces Courans ou Cataracters du Ladoga empêchent qu'on ne retire de ce Canal tout l'avantage dont on s'étoit flatté. Le principal but qu'on s'est proposé en le creusant, a été de faciliter la communication du Wolga avec la Mer Baltique, & on peut dire qu'à cet égard la chose a réussi, puisque ce Fleuve vous conduit ensuite jusqu'à la Mer Caspienne avec toute la facilité possible. Il est aussi d'un grand usage pour tout ce qu'on transporte de Moscou à Petersbourg. A l'égard des marchandises que l'on voudroit transporter de Petersbourg dans le Païs, ce projet me paroît tres-difficile à exécuter. En effet, com-

comment faire remonter les Courans à de grosses Barques chargées? A quels risques ne se trouveroit-on pas exposé dans ce trajet? Supposé même que cela soit possible, y auroit-il beaucoup de Marchands qui voulussent payer les frais d'une entreprise de cette nature? LET. II.

Après avoir passé les Courans, je continuai mon voyage par un païs également bien peuplé & cultivé. Je traversai la grande Novogrod, qui me conduisit dans le Lac d'Imen; de là j'entrai dans la Riviere de Msta, qu'il me fallut aussi remonter jusqu'à Bronitzs, qui étoit le rendez-vous que mon ami de la Croyere m'avoit donné. Nous fumes charmés de nous revoir, & après avoir continué pendant quelques jours notre chemin par terre, nous nous embarquames sur la Twersa, petite Riviere qui entre dans le Wolga à Twer, où nous nous rendimes. Nous fumes obligés d'y séjourner une dizaine de jours, pendant lesquels on s'occupa à équiper une grosse barque, qui devoit servir à transporter toute la Caravanne. Je vous avoue que ce séjour me causa un

LET. I. mortel ennui ; & je ne pouvois concevoir que, pour une entreprise de cette importance, on eût pris des mesures si mal concertées. C'est ainsi, comme je l'ai déja remarqué, que tout s'exécute en Moscovie : on y agit toûjours avec une lenteur qui vous glace ; & si quelque chose y réussit, c'est d'ordinaire l'effet d'un pur hazard.

Lorsqu'on eut fait les préparatifs nécessaires pour notre départ, Mr. de la Croyere voulut bien me recevoir dans la même Chambre qui avoit été préparée pour lui. Je ne vous dirai rien de tout ce que j'ai remarqué, ni de ce qui s'est passé pendant mon voyage de Petersbourg à Cazan. J'en avois fait un petit Journal, mais on a jugé à propos de s'en saisir avec quelques autres de mes Papiers. Ce petit larcin démontre le caractère des Moscovites : ils craignoient que je ne fisse de ce Journal un usage qui n'eût pas tourné à leur avantage. Peut-être ne se trompoient-ils pas ; mais il est toûjours vrai que la méfiance est un des vices de cette Nation Je crois vous avoir promis de vous parler du Camschatka & de son expédition:

tion: il est tems de vous tenir parole, LET. I.
& de vous entretenir un moment sur cet article.

Il est constant que le Nord-Est de l'Asie est bien différent de ce qu'on l'a crû pendant long-tems. On s'imaginoit autrefois qu'il étoit borné par le Cap de Glace ou de Swetenoes. Cependant on a découvert qu'il se trouve à l'extrémité de ce Cap un grand Continent, qui s'étend du Nord au Sud par l'espace de plus de vingt degrés, & qu'il forme une espèce de Presque-Isle. Cette Presque-Isle ne tient au reste, que par le Nord. On rencontre à sa Côte Occidentale un Golfe qui la sépare de la Siberie, & à sa Côte Orientale la Mer du Japon: vers le Sud elle est bornée par un très-petit Détroit tout parsemé d'Isles. On est redevable de cette découverte aux Peuples qui habitent la partie la plus septentrionale de la Siberie. Quelques-uns prétendent qu'on a fait cette découverte par mer, en doublant le Cap de Swetenoes: d'autres soutiennent qu'elle a été faite par terre en pénétrant fort avant dans le Païs; je ne déciderai pas sur cet article. Mais quoiqu'il

LETT. Jen soit à cet égard, il est constant que ce Païs est habité par plusieurs Peuples, & qu'il s'y trouve aujourd'hui un grand nombre de Colonies Moscovites. Pierre le Grand y envoya un Officier de mer, Danois de Nation, nommé le Capitaine Berrin. Celui-ci ayant entrepris le voyage par terre, traversa la Siberie, pénétra jusques sur les lieux, & revint ensuite. Il n'est pas facile de savoir au juste les découvertes qui y furent faites par ce Capitaine. Il est néanmoins à présumer que toutes les mesures qu'on a prises depuis ce tems-là, n'ont été concertées que sur son rapport. C'est ce même Officier qui vient d'entreprendre un second voyage, par ordre de l'Impératrice, qui lui a donné la direction de toute cette entreprise. Il avoit pris les dévans depuis quelques mois, accompagné de beaucoup de monde, & sur-tout de gens de mer, & d'un grand nombre d'Ouvriers, que l'on doit employer à la construction de divers Bâtimens. Mrs. les Professeurs esperoient de pouvoir les joindre à Tobolsch, Capitale de la Siberie, avec le reste de la Caravane.

 On

On a eu différentes vues en formant Lett. I. cette entreprise. La premiere est, d'établir un Commerce avec les Japonois; la seconde, de faire travailler à des Mines, qui sont très-riches & très-abondantes dans le Païs qui est déja connu; & la troisième, de tenter de nouvelles decouvertes vers l'Amérique, qui peut-être n'est pas fort éloignée de là, puisqu'on ne sait pas encore quelles sont les bornes de la partie septentrionale de la Californie. On prétend même que le Capitaine Berring a déja remarqué quelques Terres de ce côté-là. Il faut avouer que rien ne paroît plus beau que tous ces projets, & s'ils réussissent on ne manquera pas d'en retirer de grands avantages. Mais je crains fort que la Cour de Russie ne soit trompée dans son attente, & je plains beaucoup mon ami l'Astronome de s'être engagé si légérement. Jusqu'à présent on a si mal pris ses mesures, qu'il y a toute apparence que cette entreprise n'aura jamais un heureux succès. La plûpart de ceux qu'on y employe, sont des gens sans expérience, sans talens, & on ne remarque parmi eux

LET. I. ni ordre, ni discipline. Cependant un projet de cette nature, s'il étoit bien exécuté, attireroit l'attention de toute l'Europe, & combleroit de gloire la Souveraine sous le regne de laquelle il s'est formé.

Je serois curieux de savoir ce que pensent de cette entreprise Mrs. les Hollandois, eux qui sont les seuls en Europe qui fassent tout le Commerce du Japon. Ils auroient tort sans doute de prendre l'alarme à cette nouvelle, car les Moscovites ne sont pas gens à établir sitôt un tel Commerce. Mais, me dira-t-on, les choses pourront changer de face en Moscovie, ses habitans ne seront pas toujours les mêmes; & après tout ne peut-il pas arriver qu'à la même Côte, où l'on a échoué la premiere fois, on y aborde la seconde? Abus que tout cela. Le changement des Moscovites est un phénomène que l'on attendra long-tems, & je vous avoue que je le regarde comme impossible. D'un autre côté il y a dans la sage & puissante République de Hollande des Politiques trop éclairés & des Négocians trop habiles pour ne pas veiller à la

sû-

ſûreté de leur Commerce; & s'ils s'apperçoivent qu'un tel établiſſement puiſſe avoir lieu, ils ne manqueront pas de trouver les moyens d'en prévenir les ſuites. Les moindres ſoupçons gliſſés adroitement dans l'eſprit jaloux des Japonois ſuffiront ſeuls pour faire échouer toutes les meſures des Moſcovites, en ſuppoſant même qu'elles fuſſent concertées avec plus de prudence & plus de ſageſſe. LET. I.

Mon voyage de Camſchatka n'a pas été moins long que celui de Twer à Cazan. Nous venons d'entrer dans la petite Riviere de Cazanka, qui commence à ſe geler; & après l'avoir remontée fort doucement, nous arrivons vers le midi le 20. Octobre à Cazan, où je me repoſerai quelques jours. Faites-en de même, Monſieur, en attendant une nouvelle Lettre, dans laquelle il ne ſera plus queſtion que de moi.

—— *Et quanquam luctus renoventur amari*
Perpetiar memorare tamen.

LET-

LETTRE II.

MONSIEUR,

LET. II. JE profite de mon séjour à Cazan, tant pour me remettre de mes grandes fatigues, que pour réparer, s'il est possible, tout le tems que j'ai perdu. Mais qu'il est difficile de vous dédommager de la perte de deux années entiéres, pendant lesquelles j'ai observé un profond silence à votre égard. J'ai beau y penser, la chose me paroît entiérement impossible. En effet, quel moyen de vous témoigner la reconnoissance que je vous dois de tout ce que vous avez fait en ma faveur ; Non, Monsieur, je ne pense pas être jamais en état de répondre à vos bontés.

Nec si Nestoreos compleam annos.

Ma derniere vous a appris mon arrivée à Cazan le 20. Octobre. Le froid étoit alors si grand, que dès le même

même jour la Riviere fut à moitié prise. LET. II.
J'étois si peu dans la résolution d'y faire quelque séjour, que mon premier soin fut de m'informer, s'il y avoit quelque Bâtiment qui dût faire voile pour Astracan. Mes peines furent inutiles, la saison se trouvant déja trop avancée pour que je pusse y en trouver. Je fus par-là contraint de louer une Barque exprés. Les préparatifs furent bien-tôt faits pour mon voyage. A cette nouvelle de mon départ, mes amis mirent tout en œuvre pour m'engager à rester. Mr. de la Croyere sur-tout me fit entrevoir tant de difficultés & me représenta avec tant de force les périls auxquels j'allois m'exposer, que je me déterminai enfin à attendre l'occasion de faire le voyage par terre. Il étoit difficile de ne pas céder aux pressantes instances qu'on me fit à ce sujet. Après avoir pris cette résolution, on me chercha un petit Logement, & comme je prévoyois que mon séjour pourroit être long, j'eus soin de me faire acheter les choses dont je crus avoir besoin. Il fut ensuite question de penser à la maniere dont je devois

Lett. II. me conduire dans cette Ville. Après bien des réflexions, je conclus qu'il ne me convenoit pas d'y rester comme un homme inconnu & sans aveu. Je ne doutois nullement que Mrs. les Professeurs ne parlassent de moi; mais j'ignorois absolument ce qu'on en pensoit. Ayant été informé que le Gouverneur étoit un homme de condition, qu'il avoit voyagé; & qu'il entendoit le François & l'Italien, je pris le seul parti qui me parut le plus convenable à un homme d'honneur. J'allai lui rendre visite le 28 Octobre, & lui parlai en ces termes:

Monsieur, comme je suis persuadé qu'il est permis d'abuser le Public pour des choses qui me regardent uniquement, je crois aussi qu'il n'est pas permis d'en imposer à une personne de votre qualité & de votre caractere. Voici mon Passe-port qui m'annonce pour un Marchand sous un nom supposé, quoique je sois un homme de guerre & de condition. Mon dessein est d'aller en Perse me présenter à Mr. le Prince de Hesse-Hombourg, pour servir sous lui dans les Troupes de Sa Majesté. Je vous demande en

grace,

grace, Monſieur, de vouloir bien me LET. II.
donner une eſcorte, afin que je puiſſe continuer mon voyage en toute ſureté. Je ne manquai pas de lui dire mon véritable nom, & de lui alléguer les raiſons qui m'avoient porté à le déguiſer. Il me répondit aſſez poliment; mais avec un air fort embarraſſé. Je vous plains, me dit-il, dans vos malheurs, & j'aurai ſoin de vous faire partir par la premiere occaſion qui ſe préſentera. M'ayant enſuite fait répéter mon véritable nom, il le mit par écrit. Le diſcours qu'il me tint étoit des plus obligeans, mais voyant que ſon air & ſa contenance n'y répondoient pas, je lui repartis: Monſieur, comme ma perſonne peut vous paroître équivoque, voilà mon Epée: je ſuis prêt à me rendre priſonnier où bon vous ſemblera, jusqu'à ce que vous ſachiez qui je ſuis & quelle a été ma conduite. Il ajouta ces propres paroles: Monſieur, ne craignez rien, je reconnois à votre air & à votre diſcours que vous êtes tel que vous dites, ne vous inquiétez de rien, & comptez que je vous ferai avoir une place dans le premier Vaiſ-

LET. II. ſeau qui partira pour Aſtracan. Sur cela je pris congé, ſans ſavoir néanmoins quel parti prendre: la ſurpriſe que j'avois remarquée en lui ne me préſageoit rien de bon.

Au ſortir de chez le Gouverneur, j'allai trouver Mr. de la Croyere pour lui communiquer ce qui venoit de ſe paſſer. Je lui avois trop d'obligation pour lui rien cacher. Comme il étoit alors en compagnie, je ne jugeai pas à propos de lui parler de rien: je voulois attendre qu'il fût ſeul pour l'entretenir. J'étois à peine aſſis que je vis entrer le Major de la Place, à la tête d'une demi-douzaine de Soldats la bayonnette au bout du fuſil. Sa premiere demande fut, que je lui donnaſſe mon Epée. Je la lui remis ſans héſiter, en lui diſant que Mr. le Gouverneur auroit pu la recevoir lui même & lui épargner cette démarche. Il ne m'entendit pas, mais il fit les choſes avec beaucoup plus de politeſſe qu'on ne doit en attendre d'un Moſcovite. Je dois lui rendre cette juſtice, que de tous ceux avec qui j'ai eu affaire, il eſt le ſeul qui en ait uſé

ſi

ſi galamment. Je jurerois presque qu'il est issu de quelque famille Tartare: il est du moins certain que sa taille & sa physionomie tenoient beaucoup de cette Nation, qui n'a rien de commun avec la Moscovite. D'abord il se rendit maître de la chambre où j'étois, en fit sortir Mr. de la Croyere avec sa Compagnie, & après m'avoir laissé sous la garde d'un Caporal & de six Soldats toujours la bayonnette au bout du fusil, il alla rendre compte au Gouverneur de son expédition. Je dis à Mr. de la Croyere dans le tems qu'il sortoit de ne s'inquiéter ni pour lui ni pour moi, & l'assurai que la politesse qu'il avoit eue à mon égard ne pourroit jamais lui faire aucun tort. Le Major revint une demie heure après, & m'ayant fait monter dans son Traîneau, je fus conduit chez moi où l'on visita avec la derniere exactitude tout ce qui m'appartenoit. Un jeune homme qui avoit l'air d'un Officier, mais qui n'en avoit nullement les manieres, faisoit cette fonction. Il fallut que toutes mes nippes passassent sous ses yeux. Il déplioit & replioit mes chemises pour LET. II.

LET. II. voir s'il ne s'y trouvoit rien de caché. Enfin il fouilla par-tout, & rien ne lui échappa. Le Major content de la maniere dont il s'aquittoit de sa commission, lui dit en raillant: *Tu t'entends à faire le Valet de Chambre, on ne peut pas mieux.* Je pris ce jeune homme pour un Officier, parce qu'il en avoit l'habit; mais si c'en étoit un, jugez de quelle espèce ils sont en Moscovie. Après une recherche exacte de ce qu'on put trouver, on fit un paquet de mes Livres, & de quelques Ecrits qui ne contenoient rien d'important. Tout cela fut saisi & on l'emporta.

Lorsqu'on eut ainsi disposé de mon bien, on voulut aussi disposer de ma personne. Je fus conduit au Corps de Garde, qui est vis à-vis la maison du Gouverneur. Là je fus renfermé dans la chambre de l'Officier, où un Soldat me garda à vue l'épée à la main. J'attendois avec impatience que le Gouverneur m'envoyât chercher, ou qu'il me fit savoir ce qu'il avoit résolu de faire de moi. Il étoit déja plus de midi, que je n'avois encore vu qui

que

que ce soit, excepté l'Officier de Garde LET. II. & des Soldats qui alloient & venoient. Je vis alors apporter un dîner très-mince pour l'Officier & pour une autre personne avec laquelle il devoit manger. On fut assez honnête pour m'inviter à être de la portie. Je crus devoir les remercier; mais leur ayant demandé par signes, si le Gouverneur ne m'enverroit pas aussi ma portion, on me fit entendre que non. Les instances que je fis pour avoir quelqu'un à qui je pusse parler furent aussi inutiles: on me fit comprendre que je ne devois pas m'y attendre. Cependant la faim me pressoit, & ne voyant rien arriver, il fallut me résoudre à profiter de l'offre qu'on m'avoit faite. Je ne reçus ni visite ni aucune nouvelle tout le reste de la journée; & lorsque la nuit fut venue, je fus obligé de la passer sur un banc, où je ne laissai pas de dormir assez tranquilement, après avoir tiré de ma poche un couteau qui m'incommodoit fort, & qui me fut pris sur une table où je l'avois laissé.

Let. II. Je ne fus pas mieux traité le jour suivant. Après avoir inutilement attendu jusqu'à midi quelle seroit ma destinée, je fis appeller l'Officier, à qui je donnai à entendre par signes d'une maniere assez brusque qu'on en agissoit mal à mon égard; qu'il falloit qu'il allât dire au Gouverneur ou de m'envoyer un Interprête, ou qu'il permît que j'allasse lui parler moi-même. Cet Officier, surpris au dernier point de voir un prisonnier dont les gestes ne marquoient pas moins de fierté que son ton de voix étoit menaçant, sortit aussi-tôt de la chambre & revint un moment après. C'étoit pour me dire que le Gouverneur étoit absent. Quoique cette réponse ne fût guère satisfaisante, j'essayai cependant de lui faire entendre bien d'autres choses, mais ce fut toujours inutilement: il comprit seulement que je voulois savoir si l'on m'enverroit à manger, & il me répondit encore que non. Je vis bien qu'il falloit débourser: je jettai donc un Rouble sur la table, & fis signe qu'on m'allât chercher de quoi manger.

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici que dans tout le Royaume de Cazan, un Rouble eſt une groſſe ſomme, avec laquelle un homme peut fort bien vivre un mois entier, en faiſant même bonne chere. Comme l'argent eſt extrêmement rare dans ce païs, tout s'y vend presque pour rien. Un Mouton ne vaut que dix ſols, une Poule un ſou, & trente œufs ne coutent pas davantage. Pour quatre ou cinq Roubles on peut avoir un des plus beaux chevaux qu'il y ait au Marché. Le meilleur Bœuf ne vaut que deux de ces piéces. Vous n'ignorez pas ſans doute qu'un Rouble eſt une monnoye d'argent qui revient à environ quatre livres dix ſols de France. LET. II.

On me rendit ce qui me revenoit du Rouble que j'avois donné; mais je n'eus pas de peine à m'appercevoir que le Maître d'Hôtel Moſcovite étoit pour le moins auſſi voleur que ceux des autres païs. Je fus néanmoins dans la néceſſité d'être ſouvent trompé de cette maniere pendant tout le tems de mon eſclavage. Je m'eſtimois heureux quand je trouvois des

LET. II. gens qui se contentoient de peu; mais ce phénomène est bien rare en Moscovie. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, ce petit écart. Vous serez peut-être curieux de savoir de quoi je fus régalé à mon dîner. Voici en qui il consistoit. On me servit du pain, de la biere, & un gros morceau d'Eturgeon bouilli. Dès que je fus assis pour manger, un Caporal qui se trouvoit présent se mit en devoir de me servir d'Ecuyer tranchant, avec le même couteau qui m'avoit été enlevé la nuit precédente. Vous pouvez juger quelle fut alors ma surprise. Je fis un éclat de rire, & mettant en même tems la main sur mon couteau, je lui fis signe que je n'avois pas besoin de ses services. Voyant qu'il ne vouloit pas le lâcher, je commençai à parler haut & à faire le méchant: mes Gardes eurent peur, & jugerent à propos d'aller chercher l'Officier. Celui-ci arriva tout effrayé, & ayant appris de qui il étoit question, il me présenta la main & me fit donner parole qu'il n'arriveroit aucun mal. Content de ma promesse, il ordonna qu'on me rendît mon couteau, mais il ne

me

ne fut pas permis de le garder après le dîner. Cette petite scène me fit voir entre les mains de qui j'étois, & je jugeai par-là du traitement auquel je devois m'attendre dans la suite. LET. II.

Me scivi in media vivere Barbaria.

Mes hardes parurent l'après-midi, & je trouvai qu'on m'en avoit volé une partie. Le linge que j'avois donné à blanchir me fut apporté tout mouillé. Comme on m'avoit enlevé avec mes autres Papiers, le Mémoire de ma Blanchisseuse, je pense qu'il aura aussi été présenté au Cabinet de l'Impératrice. Quant à la quittance du loyer de ma Maison, que j'avois payé d'avance, & bien d'autres choses que j'avois achetées, on ne se mit pas en peine de me les rendre, & jamais il n'en fut fait aucune mention. Cependant je persistois toujours à demander un Truchement, ou du moins que l'on me conduisît au Gouverneur ; mais mes instances sur cet article furent inutiles. Je compris alors qu'il falloit me préparer à retourner à Petersbourg, & faire par conséquent un voya-

LET. II. voyage de cinq à six cens lieues. Pour cet effet je voulus m'acheter du moins de quoi me garantir du froid, mais je ne trouvai personne qui pût ou qui voulût m'entendre. Pour ce qui est de ma destinée, je l'ignorois absolument.

Le lendemain un homme vint m'apporter mes Livres imprimés, qu'il renferma dans mon Coffre, ne laissant à ma disposition qu'un Calendrier Russe avec un petit Dictionnaire. On m'accorda aussi d'avoir quelques chemises: tout le reste fut serré & cacheté. Sur les quatre heures du soir on me mit sous la garde d'un Sergent & de deux Soldats, qui me conduisirent dans un Fauxbourg de la Ville, où je passai la nuit dans la maison d'un Paisan. Ce fut là où je commençai tout-de-bon à faire le méchant. J'avois remis mon épée, comme je l'ai dit ci-dessus, au Major de la Placee, & elle étoit restée dans ma prison. Lors qu'on m'en tira je dis au Sergent de la prendre, mais l'Officier de garde qui la trouvoit apparemment à son gré la lui refusa sous prétexte, à ce que je pus comprendre, que

que le Major me l'enverroit. Après avoir attendu inutilement quelque tems je déclarai au Sergent que j'étois résolu de ne point partir sans mon épée. Je lui parlai si vertement à ce sujet qu'il prit enfin le parti de l'aller chercher, & bien-tôt après il me l'apporta. Heureusement pour moi la femme de la maison où j'étois avoit une Pélisse de Mouton, toute neuve, dont elle me parut bien aise de se défaire, parce que le poil en tomboit. Elle me proposa de l'acheter, ce que je fis, & elle me fut dans la suite d'un grand secours. J'avois aussi fait faire pendant mon séjour à Twer, un Bonnet d'un Manchon de Renard noir qui m'avoit coûté beaucoup d'argent, quoiqu'il me fût alors inutile. Je conserve encore ces deux Fourrures avec tout l'attirail de ma Captivité, dans l'espérance de pouvoir vous les montrer un jour. LET. II.

Le lendemain fut le jour de mon départ. On me mit dans le plus méchant Traîneau que l'on put trouver. Ce fût la premiere fois de ma vie que je traversai une Riviere sur la glace. Cette Riviere se nomme la Cazana, qui

LETT. II. qui étoit déja gélée à un point qu'elle pouvoit porter de gros fardeaux. Le trajet du Wolga pensa m'être funeste. Ce fleuve est extrêmement large dans l'endroit où je devois le passer: je ne crois pas exaggerer en assurant qu'il a du moins une demie lieue de largeur. La glace étoit assez forte à quelque distance du bord, mais à mesure qu'on avançoit il y avoit de grosses piéces de de glace flottantes qui étoient emportées par le courant de l'eau. Il y avoit au milieu de la Riviere une Barque qui m'attendoit. Avant que d'arriver à cette Barque, il falloit traverser un espace de trois ou quatre cens pas en sautant de glaçon en glaçon. D'abord le danger m'effraya, & je crus qu'il y auroit de la témérité à tenter ce passage. Cependant après quelques reflections je pris courage & me determinai enfin à courir les risques de ce dangereux trajet. Je voulois donner l'exemple à trois Moscovites qui devoient me suivre. Bien des gens s'étoient présentés pour passer en même tems, mais après avoir vu les risques auxquels ils alloient s'exposer ils pri-

rent

rent la ſage réſolution de ſe retirer. LET. II.

Il ne reſta ſur le bord que deux Tartares, & un Moſcovite. Sept ou huit Hommes me firent offre de me ſecourir, à l'aide de quelques planches qu'ils avoient avec eux & dont ils devoient ſe ſervir dans les endroits les plus difficiles; mais ayant fait de nouvelles réflexions, je crus qu'il étoit à propos d'examiner auparavant de quelle maniere les deux Tartares s'y prendroient pour franchir ce mauvais pas. Je les vis, mais non ſans rire, ſauter d'une pièce de glace à l'autre, & parvenir quelque tems après à la Barque, ſans qu'il leur arrivât aucun fâcheux accident. Encouragé par cet exemple je ne balançai plus à les imiter. Ayant quitté mon manteau, je fis marcher devant moi deux hommes, que je ſuivois pas à pas. Je me croyois moins en danger ſi je marchois ſur leurs traces, que ſi j'euſſe pris une autre route. La promenade me parut un peu longue; mais enfin je fis avec plaiſir un dernier ſaut qui me mit dans la Barque. Mes deux Tartares me témoignerent par ſignes combien ils étoient ravis

de

LETT. II. de me voir auprès d'eux, & moi je n'étois pas moins aise d'avoir échappé à un si grand danger. Ceux qui passerent après moi eurent aussi le bonheur de joindre la Barque.

Le Moscovite moins hardi que les autres, voulut passer le dernier, & pensa périr. Il n'avoit pas encore fait la moitié du trajet, qu'il enfonça entre deux glaçons, qui se trouverent heureusement assez forts pour qu'il pût se soutenir sur ses deux bras. Ayant été secouru par un des passagers qui se rencontra à peu de distance devant lui, il remonta sur la glace; mais voyant qu'il étoit plus éloigné de la Barque que du rivage, il aima mieux retourner sur ses pas que de s'exposer à de nouveaux périls. La Barque nous transporta, mais avec beaucoup de peine, jusqu'à l'autre rive. De grosses pièces de glace venoient fondre sur nous à chaque instant, sans qu'il fût possible de les éviter.

Arrivé heureusement à l'autre bord, je courus vers quelques maisons qui n'étoient pas loin de-là, pour me mettre à l'abri d'un froid fort piquant

&

& d'un vent de Nord qui souffloit avec force. Mes Gardes qui n'étoient pas encore revenus de la crainte que leur avoit causé un passage si périlleux, & occupés d'ailleurs à retirer mes hardes, n'avoient pas songé à avoir l'œil sur moi. Sur ces entrefaites j'étois entré dans une petite Eglise, ayant trouvé toutes les maisons fermées. Là je remerciai Dieu de bon cœur de m'avoir délivré d'un si grand danger: j'y restai quelque tems sans autre dessein que de me mettre à couvert du froid. Cependant nos gens ne me voyant plus, prirent l'alarme & coururent au plus vîte droit aux maisons, ne doutant pas que je n'y fusse entré. Leur surprise fut grande en arrivant, & moi qui voyois leur embarras je fus bien aise de les y laisser. Je reparus néanmoins un moment après pour ne leur pas causer trop d'inquiétude, car ils craignoient que je ne me fusse échappé. LET. II.

Nous fumes loger dans une maison assez proche du lieu de notre débarquement, bien résolus d'y passer la nuit & de nous y reposer de notre grande fatigue. Cette journée pou-

LET. II. voit passer pour une des plus rudes que nous dussions avoir, quoique notre trajet eût été assez court. Arrivés à notre gîte je tâchai de faire comprendre au Sergent qui étoit chargé de me conduire, qu'il devoit être en repos à mon égard, & que je lui promettois de ne rien entreprendre qui fût contraire aux ordres qu'il avoit reçus. Il me comprit & me donna la main, paroissant fort content de mon procédé. Dès lors je ne fus plus traité en prisonnier, & mes Gardes devinrent mes Valets. Après un léger souper, je fus me coucher. La nuit se trouva fort longue, & j'eus tout le tems de bien dormir & de penser à loisir à mon malheureux sort. Peut être ne serez vous pas fâché d'apprendre les réfléxions que je fis alors.

Ces réfléxions roulerent pour la plûpart sur tout ce qui venoit de m'arriver. Je me rappellai d'abord tout ce qu'avoit fait Piérre le Grand, les peines qu'il s'étoit données, & les ruisseaux de sang qu'il avoit été obligé de faire couler, pour tirer ses Sujets de la barbarie & de l'ignorance où ils étoient plongés. Je repassai en-

ensuite dans mon esprit ses voyages, ses recherches, ses travaux, ses établissemens, & je me disois à moi même; Quel effet ont donc produit tous les mouvemens que s'est donné ce grand Monarque pour réformer son peuple? Est-il possible que ses Sujets soient encore aussi barbares qu'ils l'étoient long-tems avant son regne? Où sont donc les fruits de ses travaux? Je ne pouvois pas voir que ce Prince eût changé le génie de sa Nation, & je n'en faisois que trop l'expérience. LET. II.

De-là passant au traitement que je recevois, traitement des plus injustes, je faisois d'autres réflexions. Le Gouvernement de Cazan, disois-je, doit être regardé pour bien des raisons, comme un des principaux Emplois que la Cour donne. Par conséquent celui qui remplit aujourd'hui cette place a du passer pour un des meilleurs Sujets de cette Cour. Cependant ce même homme qui est considéré comme tel se conduit de la maniere du monde la plus injuste. Il n'a ni Christianisme, ni aucun principe d'humanité. C'est l'ame la plus vile & la plus basse qu'on puisse ima-

LETT. II. gner. En un mot c'est un barbare. N'a-t-il pas montré à mon égard qu'il est le dernier des hommes? Quelle justice y a-t-il d'arrêter un Etranger, qui se reposant sur le Droit des Gens voyage sous un nom supposé, & sur lequel on n'a rien trouvé qui puisse donner le moindre soupçon? Est-ce un acte de charité Chrétienne de forcer un homme à voyager dans une saison pendant laquelle le Moscovite le plus endurci au travail est forcé de rester chez lui? N'auroit-il pas du s'informer si j'avois dequoi me mettre à couvert contre les injures de l'hiver, dans un Climat auquel je n'étois nullement accoutumé? N'est-ce pas être cruel, que de m'abandonner dans une prison, sans s'informer si je puis m'y nourrir? Il sçavoit bien qu'ignorant la Langue du païs, j'étois hors d'état de demander ce qui m'étoit le plus nécessaire. Ne devoit-il pas donner ses ordres pour empêcher qu'on ne me prît une partie de ce que j'avois? Enfin, Monsieur, ne m'avez-vous pas plaint en me voyant passer le Wolga? Et si j'eusse péri dans ce trajet, le Gouverneur de Cazan n'au-

n'auroit-il pas été la cause de ma mort? LET. II.
Je ne puis regarder cet événement que comme le plus grand danger que j'aye couru en ma vie.

Mais allons encore plus loin. Qui est celui à qui ce Gouverneur fait un traitement si indigne? C'est un homme de condition, qu'il a reconnu lui-même pour tel & qu'il plaint dans ses malheurs. C'est un homme sans déguisement, & qui d'un cœur ouvert s'est allé jetter entre ses bras pour demander son secours. Pour mieux me surprendre & me trahir, il commence par me donner de belles paroles, il m'assure que je ne dois rien craindre, & qu'il me procurera les moyens de faire mon voyage en toute sûreté. Quelle bassesse, & quel défaut de sentiment! Dites-moi, je vous prie, n'y avoit-il pas d'autre moyen de s'assurer de moi que par trahison? Dans tout autre païs un peu mieux policé, un Gouverneur de Province se seroit conduit d'une maniere bien differente. Il m'eût dit: Monsieur, je suis bien fâché de ne pouvoir vous accorder la grace que vous me demandez; les circonstances du tems &

 les

LET. II. les ordres positifs que j'ai reçus de la Cour, m'obligent à m'assurer de votre personne sans que je puisse m'en dispenser; cependant soyez persuadé que je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour vous secourir & vous soulager pendant tout le tems de votre captivité. Si le Gouverneur de Cazan eût tenu ce langage, il n'auroit pas moins exécuté les ordres de sa Cour, supposé qu'il en eût eu de tels; & moi bien loin d'avoir lieu de me plaindre de son procédé, je n'aurois pas manqué de lui en témoigner ma reconnoissance. Mais on n'en agit pas ainsi en Moscovie. On y arrête un homme sans aucun motif, sans examen & sans lui alléguer le moindre prétexte, on le traite d'abord en Criminel d'Etat, il est gardé à vue l'épée à la main, on lui refuse son couteau & sa fourchette, & on lui vole une partie de ce qu'il a. Des Peuples qui se conduisent de la sorte peuvent-ils passer pour policés? Et où sont donc les Barbares si ceux-là ne le sont pas? Il est certain que si je fusse tombé entre les mains du Mursa, Chef des Tartares qui habitent

tent dans Cazan, je n'eusse jamais reçu LET. II.
un pareil traitement. Cependant ceux-là passent pour barbares, & personne ne s'est encore avisé de les tirer de leur barbarie. Il y a entre eux & les Moscovites une différence énorme; mais ils n'ont pas les vices qu'on reproche avec tant de raison à ces derniers. En voyant les Tartares on est port à croire tout ce qu'on nous dit de leurs grandes entreprises, par lesquelles ils se sont étendus dans toute l'Asie & dans une partie de l'Europe. Mais aujourd'hui, par le plus grand de tous les malheurs, plusieurs branches de cette courageuse Nation se trouvent assujetties aux Moscovites. Je vous avoue que celà me passe & que j'ai de la peine à le comprendre. Il est vrai que les Russes ont pour eux de grands égards, ce qui est cause en partie qu'ils se tiennent tranquilles; mais comme ils ne sont pas nés pour ramper sous de pareils Maîtres, je ne doute presque pas qu'ils ne secouent un jour le joug.

Vous jugerez, Monsieur, de la longueur de la nuit par celle de mes réfléxions. Mais enfin le jour pa-

Let. II. roît, il faut se lever & s'acheminer vers Moscou dans un tems où la terre est toute couverte de neige. Nous fimes une assez bonne traite ce jour-là, & presque toujours par de petits sentiers dans les Bois. Je fus obligé de me tenir couché dans mon Traîneau, pour éviter la rencontre des branches, mais en même tems je me trouvois comme enseveli sous la neige qui tomboit sur moi à chaque instant. Sur le soir nous arrivames à un petit Village, dont les habitations me parurent différentes de celles des Moscovites. Les hommes & les femmes étoient aussi habillés d'une autre maniere, & leur langage n'étoit point celui des Russes. Je compris que je me trouvois au milieu des Tartares Czeremisses, & j'en fus ravi. Ce que j'avois appris de cette Nation, & ce que j'en avois remarqué moi-même étant à Cazan, m'en avoit donné une idée avantageuse. J'eus beaucoup de plaisir à considerer leurs maisons, leurs meubles, & sur-tout l'habillement des femmes qui me parut assez singulier.

Tandis que tout cela m'occupoit agré-

agréablement j'eus le chagrin de voir mes Gardes en venir aux prises avec l'Hôtesse. Ces Coquins avoient eu leurs vues en prenant ce chemin qui n'est pas la route ordinaire. Le plus brutal d'entr'eux se mit en devoir de maltraiter une pauvre Vieille, qui ne se trouvoit coupable que pour avoir voulu défendre son bien. Je crus devoir prendre le parti de cette femme: j'arrachai des mains du Soldat une grosse perche dont il s'étoit saisi, & à l'aide de quelques signes & de quelques paroles que je lui fis entendre j'eus le bonheur de l'appaiser. Je compris néanmoins que les bons Czeremisses avoient été obligés de régaler mes Gardes & de leur fournir ce qu'ils avoient demandé. Pour moi je voulus me contenter de peu, en me conformant au plan que j'avois fait de la maniere dont je devois me nourrir pendant mon voyage. Il est bon que vous sachiez qu'on ne rencontre dans toute la Moscovie aucun Cabaret, où l'on puisse être logé & nourri: on ne vend dans tous ceux qui s'y trouvent, que de la biere & de l'eau de vie. Ayant donc jetté quelque

 ar-

LET. II. argent sur la table, je fis signe qu'on m'allât chercher quelques œufs. On ne prit qu'un sol pour lequel on m'en apporta une trentaine. Je me mis à rire en voyant qu'avec si peu d'argent, on m'en avoit acheté une si grande quantité. J'en choisis une demie douzaine des plus frais, laissant les autres entre les mains de l'Hôtesse. Un de mes Gardes, un peu trop avide, voulut s'en emparer, mais je lui fis signe qu'il avoit d'ailleurs dequoi se bien régaler. Tout mon souper consistoit en six œufs & un peu de brandevin melé avec de l'eau. J'aurois pu boire de la biere, mais elle étoit si mauvaise qu'il n'y eût pas moyen d'en goûter. Telle fut ma nourriture depuis Cazan jusqu'à Moscou, sans que cette maniere de vivre eût causé la moindre altération à ma santé, qui en arrivant dans cette Ville étoit parfaitement bonne. Lorsqu'il fut question d'aller coucher, on m'offrit un banc; car dans toute la Moscovie un Voyageur ne doit pas s'attendre de trouver d'autre Lit. Heureusement je m'étois muni avant mon départ d'un bon Matelas,

telas, qui me fut alors & dans la suite d'un grand secours. LET. II.

Nous continuames le lendemain notre route. Mes Gardes qui avoient dessein de piller, voulurent faire alte vers le midi : je vis bien quel étoit leur but, mais il n'y avoit guère moyen de s'y opposer. Cependant ayant réfléchi combien tout cela retardoit mon voyage, je pris le Sergent à part, & par de bonnes paroles je tâchai de lui faire comprendre que la conduite de ses gens pourroit être la source de quelque desordre. Cette représentation ne produisit pas grand effet : il m'allégua de mauvaises raisons dont il fallut me contenter. J'avois tous les jours le chagrin de voir ces Brigands aller de maison en maison chez les pauvres Tartares dont ils exigeoient tout ce qu'ils vouloient. Je crus néanmoins que je devois prendre mes précautions en cas qu'il arrivât quelque tumulte. Il étoit à craindre que les Tartares poussés à bout n'assommassent mes Gardes avec leur prisonnier. Je conclus donc que dans une pareille conjoncture il faudroit nécessairement me joindre aux plus forts.

Let. II. forts. Jamais je ne perdois de vue mon épée qui étoit ma seule défense. Pour me mettre bien dans l'esprit des Tartares, je n'entrois dans aucune maison sans donner quelque argent aux enfans; & comme j'avois fait une bonne provision de pain blanc; je ne manquois pas de leur en distribuer quelques morceaux, dont j'étois toujours remercié. Mes Gardes quoique fort stupides ne laissoient pas d'avoir la précaution d'éviter les gros Villages, afin de pouvoir piller avec moins de danger.

Cette conduite de mes Gardes me donna lieu de faire bien des réflexions pendant mon voyage. Je ne pouvois que plaindre mon sort d'avoir été mis entre les mains de ces Brigands. Je maudissois mille fois le Gouverneur de m'avoir mis sous leur garde. Lorsque je faisois attention au peu de discipline qu'ils observoient, je disois en moi-même:

Quid Domini facient, audent cum talia Servi!

L'état fâcheux où je me trouvois réduit étoit des plus tristes; je ne pou-

pouvois y penser sans me laisser aller à LIV. II. un mortel chagrin. Je me voyois contraint de traverser un païs presque inconnu, traîné sur une planche au milieu de la neige, habillé comme un Sauvage, & ne trouvant dans ce vaste desert ni dequoi boire ni dequoi manger. Les trois Soldats que j'avois pour compagnie étoient des gens sans mœurs, sans humanité, & avec qui je ne pouvois jamais m'entretenir. Je dissipois quelquefois mes idées sombres par un *Sic erat in fatis.*

Je ne dois pas oublier de vous dire que chemin faisant je pris querelle avec celui qui conduisoit mon Traîneau. Cette petite avanture ne contribuera pas peu à vous faire connoître le caractere des Moscovites. Ce Coquin, car il merite que je le traite ainsi, prenoit plaisir à saluer par de grands coups de fouet tous les bons Czeremisses qu'il rencontroit. D'abord je crus qu'il suffisoit de lui donner à entendre que ce jeu ne me plaisoit pas & qu'il eût à le finir. Mais mes exhortations ayant été inutiles & ma patience se trouvant à bout, je lui

don-

LET. II. donnai un coup de poing qui le renversa du Traîneau. Pour se justifier, il voulut me faire comprendre que ces gens n'étoient pas Chretiens. C'eut été là une belle occasion de lui faire une leçon de Morale; mais il auroit fallu d'un côté que j'eusse pu me faire entendre, & de l'autre que cet homme eût eu quelque principe de Religion, ce qui se trouve rarement parmi les Moscovites.

A propos de Chrétiens, il est bon de vous dire ici que les Moscovites se croyent seuls en droit de porter ce nom. Ils regardent tous les autres Peuples, même les Européens, comme des Idolâtres qui n'ont aucune idée du vrai Dieu: *Qualibus in tenebris vita.* Misérables qu'ils sont! Ils ne s'apperçoivent pas de la profonde ignorance dans laquelle ils sont eux-mêmes plongés. Quel culte parmi eux! quelle croyance! quels mœurs! J'entends sur-tout parler de ceux qui occupent les premieres Charges, & qui devroient servir d'exemple aux autres. Mais pour borner mes réfléxions sur cet article, je me contenterai

terai d'examiner ce que c'est que les Moines. Ces sortes de gens qui se trouvent dans tout païs, sont pour la plûpart des yvrognes, qui vivent dans une oisiveté criminelle en s'abandonnant à toutes sortes de vices. La superstition regne dans leurs Cloîtres beaucoup plus que par-tout ailleurs. Ils font un crime en jurant la continence qu'ils n'observent jamais. Ils ne songent qu'à vivre à leur aise, sans travail, sans inquiétude; & ils ne se renferment dans les Cloîtres, que de peur de mourir de faim, ou d'aller à l'Armée. Lorsque j'ai souvent demandé à quoi servoit un si grand nombre de fainéans, on m'a toujours répondu qu'ils étoient chargés de prier Dieu. LET. II.

Tel est le caractère des Moines & de tous les Ecclesiastiques en Moscovie. Si ces hypocrites qui se donnent pour des Saints avoient quelque zèle pour la Religion souffriroient-ils qu'il se trouvât au milieu d'eux des Peuples Idolâtres, du nombre desquels sont les Czeremisses qui habitent dans le centre de l'Empire Moscovite. Il est vrai que ces Ecclésiastiques devroient

LETT. II. vroient changer de mœurs avant que d'aller prêcher l'Evangile: autrement ils courroient grand risque de ne pas faire une seule conversion. Tous ces Payens vivent d'une maniere simple & conforme aux Loix que la Nature a prescrites à tous les hommes, & certainement ils seroient peu disposés a écouter des gens qui mènent une vie tout-à-fait scandaleuse. Vous trouverez peut-être, Monsieur, cette digression un peu longue, mais cette matiére m'a emporté insensiblement au-delà des bornes que je m'étois prescrites. Il me resteroit encore bien des choses à vous dire sur ce sujet;

Verum animo satis hæc vestigia parva sagaci.

Voici que j'arrive à une petite Ville nommée Sabaczar, qui étoit autrefois la Capitale du Païs. Après y avoir fait quelques provisions, & acheté de quoi couvrir mon Traîneau, avec un sac à mettre les pieds, je continue mon voyage un peu plus à mon aise. Mes Commissaires, sur qui je m'étoits reposé pour l'achat de mes

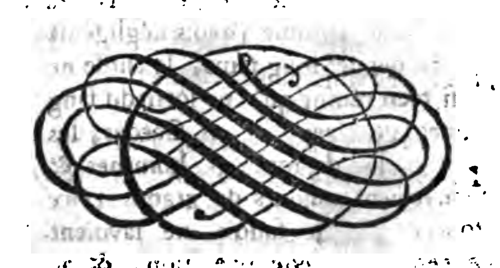
mes emplettes, ne se sont pas oubliés. LET. II.
Peu contens d'un petit présent que je leur avois fait, ils ont retenu une partie de l'argent que je leur avois confié. Je n'ai pas manqué de leur faire remarquer ce larcin, mais il s'est trouvé que je parlois à des sourds, & d'ailleurs un Moscovite ne restitue jamais. Ce qui me consoloit un peu dans toutes mes disgraces, c'est que ces gens me tenoient lieu de Valets. J'étois comme leur Chef & leur Maître & non comme leur Prisonnier. J'ai toujours été assez heureux de me conserver quelque empire sur mes Gardes, & sur tous ceux avec qui j'ai eu affaire, depuis le commencement jusqu'à la fin de ma captivité. J'usois de rigueur à leur égard dans certaines occasions, & quelquefois j'étois aussi doux qu'un agneau. Bien m'en a pris de commencer de bonne heure à les tenir sous le joug: sans cela j'aurois couru risque d'être doublement leur Esclave. Les Moscovites sont naturellement fort brutaux, mais en même-tems craintifs & fort poltrons; & dès qu'ils voyent qu'on leur résiste ils n'osent plus rien entreprendre. Un

LET. II. homme lâche est ordinairement traître, mais pour n'en avoir rien à craindre il ne faut pas le ménager. Je reviens à mon voyage.

De Sabaczar nous nous rendimes à Nisninovogorod, & de là, à Moscou, où nous arrivames le 23. de Novembre. Vous pensez sans doute qu'à mon arrivée dans la Capitale d'un si vaste Empire, les choses y doivent changer de face à mon égard; que j'y trouverai d'autres hommes, & surtout un Gouverneur plus éclairé, plus juste & plus humain que celui de Cazan; & par conséquent que j'y serai bien-tôt mis en liberté, ou du moins qu'on m'y traitera d'une maniere convenable à mon rang. Si vous êtes dans cette idée, Monsieur, vous vous trompez grandement. Les Moscovites sont par-tout les mêmes, & vous les trouverez à Moscou tels que vous les avez vus à Cazan. Représentez-vous les habitans de cette grande Ville comme une Nouvelle Colonie de Lappons, de Samojedes, & d'Ostiakes, qui passent pour les Peuples les plus stupides du Nord, & alors vous aurez du moins quelque idée du caractère

tère de ceux qui séjournent dans cette Capitale. Ne croyez pas cependant que ce paralléle soit juste à tous égards. Les Moscovites sont infiniment au-dessous de tous les autres Peuples: ils sont plus barbares, plus injustes, moins charitables. Les preuves que je vous en donnerai dans la suite ne vous laisseront aucun lieu d'en douter. Je voudrois bien pouvoir le faire à présent, mais comme il est tems de finir cette Lettre qui n'est déja que trop longue, LET. II.

Verbum non amplius addam.



LETTRE III.

MONSIEUR,

Let. III. QUOIQUE je n'aye reçu aucune de vos nouvelles par le dernier Courier, je ne laisse pas de vous écrire, tant pour vous tenir parole que pour satisfaire votre curiosité. Je suis d'ailleurs ravi de pouvoir à présent m'aquiter d'une dette, que j'ai contractée par un long silence. Soyez persuadé que ce n'est pas pour moi un petit agrément de m'entretenir avec vous jusqu'à ce que

[illegible]
[illegible]

Vous avez appris par ma derniere mon arrivée à Moscou. Je fus d'abord logé chez un Boulanger, tandis que le Sergent accompagné d'un Soldat alla donner de mes nouvelles. Celui des Gardes avec lequel on m'avoit laissé, au lieu de veiller sur moi comme

me on l'en avoit chargé, ſe coucha ſur **Let. III.** un Four où il s'endormit profondément. Il eſt bon que vous ſachiez qu'en Moſcovie toutes les maiſons des gens du commun ne conſiſtent ordinairement qu'en un grand appartement qui leur tient lieu de chambre, de cuiſine, & qu'ils employent à toutes ſortes de beſoins. Dans cet appartement vous trouvez un grand Four dans léquel on fait cuire le pain, la viande & la plûpart des autres alimens, ce qui fait qu'on le tient toujours fort chaud pendant toute l'année. Il eſt couvert par deſſus d'un grand nombre de planches, diſpoſées en quarré, & qui forment une maniere d'échafaud. C'eſt là où ſe tient presque toujours toute la famille, tant en Eté qu'en Hiver. Il m'eſt arrivé quelquefois d'y porter la main, mais la chaleur y étoit ſi grande que j'étois bien-tôt obligé de la retirer. Certains Naturaliſtes de votre connoiſſance, qui ont fait de ſi belles expériences ſur les Salamandres, ignoroient apparemment qu'il s'en trouvât d'une eſpèce ſi ſinguliere en Moſcovie. Il eſt à croire que, s'ils euſſent

Let. III. fait cette découverte, ils auroient conservé à ces animaux le privilège que l'Antiquité la plus reculée leur avoit accordé, de pouvoir vivre dans le feu. Assurez, je vous prie, ces Messieurs, que les Salamandres de Moscovie non seulement vivent toute leur vie dans le feu, mais aussi qu'elles y mangent, qu'elles y dorment & y font toutes leurs fonctions.

Rien n'étoit plus facile que de m'échapper, dans le tems que ma Salamandre étoit endormie sur le Four; & je puis vous assurer que je n'eusse pas manqué cette occasion, si j'eusse prévu ce qui devoit m'arriver. Dans une Ville comme Moscou, remplie d'un grand nombre d'Etrangers, je pouvois aisément me cacher dans la foule & me soustraire à la poursuite de mes ennemis; mais bien loin d'avoir cette pensée, j'avois toujours regardé tout ce qui s'étoit passé comme une Comédie, qui ne manqueroit pas de se terminer à mon arrivée à Petersbourg. Le premier acte qui fut joué à Moscou fut des plus burlesques, mais le second fut tout-à-fait tragique. Voici ce qui arriva.

Aussi-

Aussi-tôt que le Sergent fut de retour, on me conduisit au Cremlin qui est la demeure des Czars. Je n'étois pas fâché que la premiere scène se jouât dans le même lieu où l'on avoit représenté des pièces si tragiques. Ce bâtiment consiste en diverses grosses masses entassées les unes sur les autres sans aucun ordre. On me fit entrer dans une grande Salle, que l'on appelle la Police, quoique ce soit l'endroit du monde le plus sale. Là se trouvoit un grand nombre d'Ecrivains, tous occupés à expédier une foule de monde qui attendoit. A mon arrivée le travail cessa, & chacun ne parut occupé qu'à me contempler. Comme les Moscovites sont les ennemis jurés du reste du Genre Humain, la vuë d'un Prisonnier étranger fut pour eux un spectacle agréable, & la Police commença à être beaucoup plus fréquentée qu'à l'ordinaire. Lét. III.

Je fus mis sous la garde d'un Officier, d'un Caporal & de six vieux Soldats. L'un d'eux devoit toujours se tenir devant moi l'épée à la main, mais cette contenance n'étoit pas capable de m'effrayer. On apporta en-

Let. III. suite mes hardes, mais je ne vis paroître ni mon Epée ni mon Coffre. On me marqua dans la Salle un coin où je devois me tenir. Dans le moment que j'étois occupé à préparer mon gîte, un homme parut à l'entrée de la porte pour donner avis à mes Gardes que j'avois des Cizeaux. D'abord on se mit en devoir de visiter un petit sac, dans lequel j'avois renfermé les choses les plus nécessaires pour mon voyage. Sur quelques difficultés que je fis, on appella l'Officier, qui me donna à entendre qu'il devoit examiner tout ce que j'avois. J'ouvris moi-même mon sac, & dans l'instant on se saisit des Cizeaux qui s'y trouverent. Je voulus leur représenter qu'ils m'étoient nécessaires, que mon dessein n'étoit pas d'en faire aucun mauvais usage, & qu'ils ne devoient pas craindre que je m'en servisse pour me rendre Eunuque. Aucune de ces raisons ne les toucha, & il me fallut céder à la force. Par bonheur il me restoit encore une autre paire de Cizeaux, qui échappa à leur recherche. J'avois aussi une grande Fourchette qui valoit un bon poignard,

&

& dont j'aurois pu me servir dans le besoin. Les armes les moins terribles sont plus que suffisantes pour faire peur à des Moscovites. Let. III.

De si beaux commencemens me firent juger de ce que je devois attendre dans la suite: ainsi je tâchai de me résoudre à supporter tranquillement mon état. Ce qui me mortifioit le plus, étoit de me voir en spectacle à une foule de monde qui abordoit sans cesse dans la Salle. J'aurois fort souhaité d'avoir un Interprête, mais quelques instances que je fisse à ce sujet, je n'en vis paroître aucun. On ne fit pas plus d'attention à la demande que je fis d'avoir un Barbier. Lorsqu'il fut question de dîner, je fis signe qu'on me donnât dequoi manger. On me répondit par d'autres signes que j'eusse à donner de l'argent. Ne voyant rien venir après avoir attendu long-tems, il fallut me résoudre à manger un morceau de pain & quelques restes de provisions qui étoient encore dans mon panier. Pendant mon repas on vint me demander la clef de mon Coffre, que l'on n'avoit pas jugé à propos de me con-

Let. III. confier. Il me paroissoit assez étrange qu'on voulût y fouiller sans que j'y fusse présent. Je la donnai néanmoins quoiqu'avec regret. Lorsque l'heure du souper fut venue, je me vis encore dans la nécessité de débourser; & ce fut dans cette occasion que j'eus lieu de remarquer, que le Maître d'Hôtel de Moscou étoit plus grand voleur que ceux de Casan. Il ne faut pas demander quelle sorte de lit on me donna pour passer la nuit. Je crois vous avoir déja dit qu'on se couche en Moscovie sur des bancs. J'avois heureusement des draps & des couvertures qui me furent alors d'un grand secours. La surprise de mes Gardes fut grande, lorsqu'ils me virent disposer mon lit: ils ignoroient absolument l'usage que j'allois faire de ces draps & de ces couvertures.

Vous voyez, Monsieur, que je vous tiens parole. Vous avez exigé de moi que j'entrasse dans les moindres détails; & je crois qu'à cet égard vous aurez lieu d'être content. Puisque vous êtes dans ce goût-là je vais vous apprendre une partie de ce qui se passa le lendemain. Je fus surpris de grand

[illegible] à ma toilette par la même Let. III.
troupe d'Ecrivains dont je vous ai parlé, & par quantité d'autres personnes que la curiosité ou quelques affaires attiroient à la Police. Je continuois d'être en spectacle à toute cette foule de monde qui ne pouvoit se lasser de me regarder. Il me vint en pensée que je pourrois tirer quelque avantage de ce grand concours. Entroit-il quelqu'un qui eût bonne mine, ou qui me parût être Etranger, ou Officier, je l'abordois d'abord en lui parlant Italien, François ou Latin. Tout cela n'aboutit à rien, car je ne trouvai personne qui m'entendît. Cependant mes Gardes scandalisés de la liberté que je prenois, voulurent me donner la loi & me défendre de parler; mais je leur fis signe en les menaçant, qu'il falloit me couper la langue si l'on vouloit m'empêcher d'en faire usage. Deux Polonois étant entrés, je leur addressai la parole en Latin, & ils commençoient déja à me répondre lorsqu'on leur fit signe de se taire. Leur silence ne m'empêcha pas de leur demander, si c'étoit la coutume à Moscou d'y traiter les Pri-

Let. III. Prisonniers d'Etat comme les derniers de tous les hommes; si on les y laissoit mourir de faim, faute de vouloir leur accorder un Interprête; & enfin, si depuis que Pierre le Grand avoit fait couper la barbe aux Moscovites, il ne se trouvoit plus aucun Barbier établi dans la Ville.

Dans le moment que j'étois occupé à m'entretenir avec les Polonois, l'homme aux Cizeaux parut & me fit signe qu'il falloit que je le suivisse. Persuadé qu'il devoit me conduire au Gouverneur, je partis au plus vîte, car j'avois grande envie de lui parler, dans l'espérance où j'étois qu'il entendroit quelcune des Langues que je savois. Je fus conduit dans une chambre qui n'étoit pas éloignée de la Police. Je n'y trouvai à mon arrivée qu'un seul homme, mais peu de tems après un autre entra avec des papiers à la main. Ce dernier passa devant moi sans me regarder ni me saluer, & alla s'asseoir près d'une table dont je m'aprochai. Celui que j'avois rencontré le premier dans la chambre en fit de même, & m'ayant demandé si je parlois Italien, je lui répon-

répondis qu'il étoit naturel que je susse la Langue de mon païs. Ensuite après avoir reçu l'ordre de celui qui étoit assis, il me demanda qui j'étois; mais avant que de répondre je voulus voir à mon tour qui étoit celui qui m'interrogeoit. On me dit, que c'étoit un Secretaire. Je fus assez surpris de voir qu'un Secretaire m'interrogeât assis tandis que j'étois debout; mais comptant qu'on alloit me renvoyer, je lui dis mon nom qu'il écrivit. Il me fit cependant quelques autres questions assez ridicules, par lesquelles je compris que l'interrogatoire n'étoit pas prêt de finir. Je pris alors le parti de lui dire, que s'il vouloit m'entendre davantage, il devoit absolument me faire donner un siège. Il leva la tête d'un air tout surpris, pour me regarder en face, & continua à m'interroger. Toute ma réponse fut que je ne parlerois pas sans être assis. Mon homme parut déconcerté, & je vis bien qu'il n'étoit pas accoutumé à de pareilles repliques: il fallut néanmoins qu'il cédât. Après qu'on m'eût fait asseoir je fus obligé de répondre à toutes les plus grandes pauvretés du monde. Let. III.

[illegible] Ce qu'il y eût d'assez singulier, c'est qu'outre celui qui me gardoit l'épée à la main, il y avoit encore dans la chambre une vintaine d'autres personnes: rare maniere d'examiner un Prisonnier d'Etat. Aussi-tôt que le Secrétaire m'eût donné à entendre que je pouvois me retirer, je lui fis dire que je demandois à parler au Gouverneur, & que je souhaitois d'être traité comme on traite un homme de condition dans toute l'Europe. J'eus pour toute réponse qu'il ne savoit pas si j'étois tel. Choqué au dernier point de son procédé, je lui fis dire qu'il étoit mauvais physionomiste; & j'aurois ajouté volontiers que me connoissant mieux que lui en hommes, je lui annonçois qu'il seroit bientôt pendu. Il avoit en effet l'air d'un homme qui a frisé la corde, & je n'aurois pas eu grand tort de lui faire ce présage. Vous jugerez vous-même s'il n'a pas mérité un pareil traitement par la maniere dont il en a agi à mon égard.

Le jour suivant on me conduisit encore à Monsieur le Secretaire: qui n'avoit pas manqué de prendre ses mesures

ſures pour m'empêcher de m'aſſeoir, Let. III.
ayant fait ôter pour cet effet toutes les chaiſes qui ſe trouvoient dans la chambre. Cette maniere d'agir bien loin de m'irriter me mit de bonne humeur, & peu s'en fallut que je n'imitaſſe celui qui faute de ſiége s'étoit aſſis ſur ſon manteau. J'étois à peine arrivé qu'on me fit lire par l'Interprête un papier qui contenoit l'interrogatoire du jour précédent. Après qu'on en eût fait la lecture, on me demanda de le ſigner. Je répondis que je ne ſignerois jamais un Ecrit dans une Langue que je n'entendois pas. C'eſt, me dit-on, la coutume du Païs. Hé bien, repartis-je, ſi c'eſt la coutume du païs, je la regarde comme très-mauvaiſe. En effet, ſuppoſé que j'euſſe été auſſi criminel qu'on le prétendoit, il eût été contre toutes lex Loix de me condamner ſur une pareille ſignature. Le Secretaire s'obſtina à vouloir me faire ſigner, je m'y oppoſai encore quelque tems, en lui alléguant les raiſons qui devoient lui faire ſentir ſon ignorance & le peu de cas que je faiſois de ſa procédure. Enfin, voyant qu'il n'y avoit pas d'au-

Let. III. d'autre moyen pour se tirer de ses mains, je consentis à ce qu'il vouloit. Lui ayant demandé, s'il avoit fait savoir au Gouverneur que je souhaitois de lui parler, il me répondit qu'il l'avoit fait. Je le priai encore qu'au cas que je dusse rester quelque tems à Moscou, il voulût travailler à me procurer une autre prison, d'autant plus que celle où j'étois ne convenoit guère à un Prisonnier d'Etat. Il me dit qu'il parleroit à ce sujet. Enfin, en sortant je lui témoignai que je serois bien aise d'avoir un Barbier, à quoi il me répondit qu'il y avoit du tems pour cela: réponse digne d'un Secretaire de Moscou, & que j'aurois du payer d'un crachat au visage. Les Moscovites sont encore si outrés de ce que Pierre le Grand les a obligés de couper leur barbe, que n'osans plus la porter eux-mêmes ils veulent forcer les Etrangers à la laisser croître. C'est aussi une coutume parmi eux que dès qu'un homme est appellé en Justice, il ne touche plus à sa barbe, & affecte un air de suppliant pour exciter ses Juges à compassion. Ces Messieurs vouloient ap-

pa-

paremment que je me conformasse à Let. III.
cette coutume, en quoi ils on réussi en partie, ne m'ayant pas été possible d'obtenir un Barbier; mais ils n'ont jamais pu gagner sur moi, que je parusse en leur présence en maniere de suppliant.

Je m'étois attendu de partir ce jour-là ou le jour suivant pour Petersbourg, mais il est rare que les choses aillent si vîte en Moscovie. On me laissa passer assez tranquillement le reste de la journée sans me donner dequoi manger. Il me fallut payer ma nourriture, & je fus encore volé impunément par ceux qui avoient soin d'acheter mes provisions. Je crois vous l'avoir déja dit, Monsieur, les Moscovites sont de grands Larrons. J'oubliois presque de vous apprendre qu'à mes repas j'étois dans la nécessité de me servir de deux cuilliers, dont l'une me tenoit lieu de couteau & l'autre de fourchette. Cette maniere dont on traite les prisonniers à Moscou me donnoit souvent occasion de turlupiner mes Gardes & tous ceux qui se trouvoient présens, quoique je n'entendisse pas beaucoup leur langage.

Let. III. Ce ne fut que le 27. que le Gouverneur demanda à me voir ; plûtôt par pure curiosité que par aucun autre motif. Lorsqu'on me fit paroître devant lui, il étoit assis avec deux autres personnes près d'une grande table, le dos tourné vers la porte par laquelle j'étois entré. M'étant approché de lui, il resta dans la même situation, & se contenta de tourner la tête en me regardant par dessus l'épaule. D'abord il me fit faire quelques questions par l'Interpréte Italien qui étoit présent. Quant aux deux autres je ne leur vis pas faire le moindre mouvement, & je ne pus jamais remarquer qu'ils eussent jetté les yeux sur moi. Après avoir répondu aux questions du Gouverneur, je lui fis dire que j'avois de la peine à croire que son intention fût que l'on me traitât d'une maniere si peu convenable à ma condition ; que je le priois de me donner une autre prison, ne pouvant avoir aucun repos dans celle où j'étois, & m'y trouvant d'ailleurs exposé à la risée de toute la Ville. Sur cela il parla au Secretaire, mais je ne pus rien entendre de ce qu'il lui dit,

Pour

Pour me congédier il fit un signe de tête ; Let. III.
mais ayant fait semblant de ne rien comprendre à cette singerie, il fut contraint de me faire dire par l'Interprête que j'eusse à me retirer. Voilà à quoi aboutit l'acte de comparition qu'il me fallut faire devant le Gouverneur de la grande Ville de Moscou. Vous avez vu sans doute représenter la Comédie intitulée, *Arlecbin finto Principe.* Imaginez-vous que je fus reçu à peu près avec les mêmes postures que fait Arlequin en recevant son monde, & que les discours qu'on y tint ne ressembloient pas mal à ceux de ce même personnage. La farce qui fut jouée ensuite ne démentit en rien le ridicule de cette pièce. Voici ce qui s'y passa.

On vint me prendre ce même jour vers le soir pour me conduire dans une autre prison. C'étoit une vieille masure qui servoit de retraite à ceux qui sont chargés de rompre la glace, & d'ôter la neige & la boue. Dans cette prison se trouvoit une petite chambre qui devoit servir pour moi, pour mes six ou sept Gardes, & trois ou quatre Boueurs

Let. III. qui en étoient déja en possession. Un changement de cette nature, que je devois regarder comme une grace, me surprit d'une étrange maniere; mais mon étonnement cessa bien-tôt lorsque j'appris que c'étoit Arlequin lui-même qui avoit donné cet ordre. Je m'arrangeai du mieux qu'il me fut possible dans un coin, & pendant tout le tems qu'il m'y fallut rester j'y fus comme étouffé par la fumée & la chaleur. Il m'arriva dans ce cachot une petite avanture qui pourra vous divertir. Un jour que je ne savois à quoi m'occuper il me vint en pensée de nettoyer mes dents; mais comme j'avois négligé de le faire depuis long-tems, la chose ne put si bien réussir qu'il ne sortît du sang de mes gencives. Mes Gardes, les plus stupides de tous les hommes & qui ouvroient toujours de grands yeux à tout ce que je faisois, ne savoient que penser de cette opération; & après s'être souvent demandé l'un à l'autre ce que je faisois, ils s'approcherent de plus près pour examiner les instrumens dont je me servois. Comme j'avois quelques plumes d'a-

cier,

cier, qu'ils prirent apparemment pour des Lancettes, & qu'ils avoient vû du sang, ils voulurent m'empêcher de continuer. Leur bêtise me fit rire, & il fallut leur faire bien des signes avant qu'ils me permissent d'achever mon ouvrage. Il me reste encore une Scène à vous représenter, après quoi nous changerons de décoration; mais, malheuresement pour moi, il me faudra *induere Cothurnum.* Let. III.

La journée du trente qui est si je ne me trompe la Fête de St. André; l'homme aux Cizeaux accompagné d'une autre personne vint me trouver dans ma chambre, & me tinrent un discours dans lequel j'entendis prononcer le nom de l'Impératrice & celui du Gouverneur. Tout ce que je compris à cette harangue fut que l'on venoit me faire un présent; mais celui qui en étoit chargé le tenoit si serré dans sa main & étoit si loin de moi, qu'il ne m'étoit pas possible de distinguer en quoi il consistoit. Cependant m'étant approché de celui qui le portoit, je lui pris brusquement la main dans laquelle je ne trouvai qu'un seul Rouble. Je

Let. III. n'avois garde d'accepter un pareil présent ; je me contentai de les remercier & de leur dire que je ne recevois de l'argent de personne. Un de mes Gardes surpris de me voir si desinteressé, s'approcha de moi, & me dit en me poussant assez rudement : *Prend, prend, fou que tu es.* On me fit de nouvelles instances, mais ayant toujours refusé de rien recevoir, mes gens se retirent avec leur présent.

Vous seriez-vous jamais attendu que j'eusse été réduit dans un état, où l'on m'eût offert un Ecu ; & pensez-vous que l'on puisse présenter à un homme de naissance une pareille somme de la part de l'Impératrice de Russie. Il y a du ridicule à croire que cette offre m'ait été faite par ordre de Sa Majesté ; & si c'est au nom du Gouverneur, je vous laisse à juger quelle idée on doit en avoir.

Ce fut le 2. de Décembre qu'on vint m'annoncer, deux heures avant le jour, qu'il falloit partir & que j'eusse à me lever au plûtôt. Il n'y eut pas à balancer, on me mit d'abord dans un Traîneau, sans me donner

ner

ner le tems de me reconnoître, sans Let. III. avoir égard à la rigueur de la saison, & sans me permettre de faire les provisions dont j'aurois eu besoin. J'étois sous la garde de trois Coquins, dont l'un se disoit Sergent & les deux autres Soldats; quoiqu'ils n'en eussent ni l'habit, ni les armes, ni rien qui pût les faire prendre pour tels. Avant mon départ je demandai mon épée qui avoit disparu; & on me dit qu'on l'avoit renfermée dans mon Coffre. N'oubliez pas, je vous prie, cette circonstance, car elle a du rapport à celle de la clef de ce même Coffre, dont j'aurai lieu de vous parler dans la suite.

Comme on s'arrêta dans la Sloboda, j'eus soin de m'y pourvoir de ce qui m'étoit nécessaire & que je n'aurois pu trouver ailleurs. Dans le tems que j'étois encore occupé à faire mes emplettes, un de mes Soldats qui étoit en faction avec un grand sabre à la main, fut assez hardi pour m'insulter & me parler insolemment. Pour le punir de son insolence j'arrachai sur le champ un bâton des mains du Caporal de ma Garde, & fis mine de

Let. III. vouloir l'en frapper. Ce seul mouvement suffit pour faire reculer mon homme à dix pas de moi. Ce lâche fut dans la suite le plus souple & le plus soumis de mes Gardes. La brutalité Moscovite ne doit être corrigée que par cette sorte d'exorcisme; tenez tête à ces Ames viles, & vous les verrez bientôt ramper à vos pieds.

A mon départ de Moscou je jouissois d'une parfaite santé, mais deux jours après je fus attaqué d'une maladie qui pensa me coucher au tombeau. C'étoit une espèce de Colique d'éstomac qui me causoit des douleurs insupportables, des mouvemens couvulsifs & de continuelles envies de vomir. Jugez du triste état où j'étois alors, obligé de voyager dans un Traîneau, pendant la rigueur de l'hiver, & dénué de tout secours. A mon arrivée au premier gîte, j'eus d'abord recours à quelques remedes dont j'étois pourvu. J'avois de la Thériaque, de l'Eau des Carmes, & un certain Baume qui passe pour un excellent remede, & dont les Moines de Ste. Justine font présent à leurs amis. Tous ces remedes furent employés dans le

mo-



moment ſans aucun ſuccès: le mal con- Let. III.
tinuoit avec une violence étonnante, & ne me donnoit aucun relâche. De l'eſtomac les douleurs ſe jetterent ſur les inteſtins, les convulſions devenoient plus violentes; & les efforts que je faiſois pour vomir augmentoient à chaque inſtant. Dans cette dure extrémité, au lieu de perdre courage, je crus devoir augmenter la doſe de mes remedes, mais ce fut toujours ſans en reſſentir le moindre ſoulagement. Après avoir ſouffert des douleurs horribles pendant ſix ou ſept heures, il me prit une ſoif des plus ardentes qui m'obligea à boire une prodigieuſe quantité d'eau. Le mal ne diminua en rien de ſa violence, j'eus ſeulement par en-bas quelque ſorte d'évacuation.

L'état fâcheux, où je me trouvois réduit, n'empêcha pas que mes Gardes ne me propoſaſſent de partir. Il fallut ſuivre mon ſort en me confiant aux ſoins de la Providence. Comme la ſoif me devoroit toujours, je pris avant mon départ quelques bouteilles d'eau. Pendant ma route j'étois obligé de m'arrêtre ſouvent pour ſa-

Let. III. tisfaire à certains besoins, & je remarquois chaque fois, que mes selles étoient de diverses couleurs & que je rendois du sang. Pour comble de malheur nous pensâmes tous périr de la maniere du monde la plus tragique. Une nuit que nous traversions la Riviere de Wolkova, j'entendis crier tout-à-coup à haute voix, arrière, arrière. Après nous être informés de l'avis qu'on vouloit nous donner, nous apprimes que deux Traineaux & huit chevaux chargés d'argent venoient d'être submergés au même endroit où nous nous trouvions. Celui qui étoit chargé de mon balot courut grand risque, parce qu'il se trouvoit à la tête; mais heureusement nous eumes tous le tems de reculer, & primes ensuite une autre route.

Pour revenir à ma maladie permettez-moi, s'il vous plaît, de faire à ce sujet quelques conjectures, que je ne trouve que trop bien fondées, mais dont je vous laisserai cependant entiérement le juge. Mon dessein est de vous indiquer la véritable cause d'un si fâcheux mal, &

& je crois fermement l'avoir trouvée dans Let. III.
quelque poison qu'on m'aura donné. Je vous en alléguerai les raisons dans la suite; mais en attendant, je vous prie de faire quelque attention aux réfléxions suivantes. Avant ma maladie, j'étois d'un tempérament assez robuste, & à mon départ de Moscou je possédois encore une parfaite santé. Je ne sache pas avoir jamais rien bu ou mangé qui ait pû donner lieu à de pareils symptomes. Il n'est pas non plus apparent qu'il se soit mêlé par hazard dans mes alimens quelque sorte de poison que j'aurois ensuite avalé. Je ne puis donc douter que mes Gardes, par un dessein execrable, n'ayent cherché eux mêmes à m'ôter la vie par le poison.

La nuit du 14 au 15 j'arrivai en très-mauvais état dans un grand Faux-bourg éloigné de Petersbourg d'environ un quart de lieue. Dans la maison où nous logeames il n'y avoit ni oeufs ni quoique ce soit à manger, & je fus réduit à me contenter d'un morceau de pain noir qui se trouva sur la table. Je passai toute cette

nuit

Let. III. nuit dans une agitation extraordinaire & sans pouvoir prendre aucun repos, parce que mon mal me mettoit dans la nécessité de me lever à chaque instant.

C'est ainsi que se termina mon pénible voyage de Moscou à Petersbourg. Je me flate de trouver dans cette derniere Ville tous les secours dont j'aurai besoin, & d'y voir dans peu la fin de tous mes maux. Cette espérance est si forte qu'il me semble déja sentir quelque soulagement. Que pensez-vous, Monsieur, de cette idée, croyez-vous que je sois dans l'erreur à cet égard? Je vous avoue que je ne regarde plus Petersbourg comme une Ville de Moscovie: je regarde cette Capitale comme la Cour d'un des plus puissans Monarques de la Terre, remplie d'une foule d'Etrangers, dont la plûpart ont la direction des grands affaires. Bientôt je serai logé dans un Palais qui est vis-à-vis celui du Souverain, & dans lequel s'assemblent les Ministres les plus sages. Je me flatte d'y être traité de telle maniere, que je perdrai entiérement le souvenir de tout le passé.

Comp-

Comptez donc, Monsieur, que je ne tarderai pas à vous en donner des nouvelles, persuadé comme je le suis que vous attendrez avec la derniere impatience; Let. III.

Nam tibi sollicito nova res molitur ad aures
Accidere, & nova se species ostendere rerum.



LET.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Let. IV. VOus êtes si obligeant à mon égard que je ne puis guère me dispenser de vous témoigner la plus vive reconnoissance. J'apprends en effet par votre derniere Lettre que votre attachement pour moi augmente de jour en jour; que mon absence vous fait languir; que vous êtes sensible à tout ce qui me regarde; & enfin que vous me plaignez dans mes malheurs, dont vous souhaitez de voir la fin. Toutes ces marques que vous me donnez de la plus sincère amitié méritent sans doute un retour de ma part. Sachez donc que vous êtes la personne du monde qui m'est la plus chere, & que rien ne me console tant dans mes malheurs que l'espérance de pouvoir un jour vous embrasser. Vous me dites que ni ma captivité, ni tout ce que j'ai souffert ne m'ont pas fait oublier mon Latin,

&

& que vous lisez avec plaisir les Vers que je vous écris quelquefois en cette Langue. Puisque vous êtes dans ce goût-là, Monsieur, vous pouvez compter que je ne négligerai pas dans la suite de vous procurer le même plaisir: tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas une Bibliotheque à ma disposition, car alors il me feroit beaucoup plus facile de vous donner de l'excellent Latin que du mauvais François. Cependant, comme il ne me reste plus à présent aucune sorte d'ambition, je ne suis pas non plus d'humeur de me donner la moindre peine pour l'un ni pour l'autre: ainsi si mes Lettres sont froides & languissantes, il vous sera libre de dire,

Didicit jam bona verba loqui;

& si vous les trouvez mal conçues & d'un stile peu correct, il me suffira de vous avertir que j'écris dans une Langue qui m'est étrangere. Quant au Latin, puisque vous en voulez, je vous apprendrai que

De qua scribebam barbara terra fuit.

Pour

Let. II. Pour vous parler de ce Païs, je commencerai par vous dire que nous fîmes notre entrée dans Petersbourg le 15. Décembre 1733. Le dégel rendoit alors les chemins fort sales, & lorsque nous nous présentames devant la Riviere que nous devions passer, il fallut y faire alte, n'étant permis à personne de la traverser: il y avoit même des Gardes à tous les endroits les plus fréquentés pour en défendre le passage aux Yvrognes, ce qui comprend d'ordinaire plus de la moitié de la Ville & quelquefois la Ville entiere. Après avoir resté là deux heures sans savoir encore quel devoit être mon sort, on vint m'avertir qu'il falloit passer la Riviere, & on me montra de l'autre côté une Maison que l'on nomme le Sénat & dans laquelle je devois me rendre. En sortant de mon Traîneau je fus honteux de me voir dans l'état où j'étois; & je vous laisse à penser quelle devoit être alors ma figure, après tout ce que j'avois souffert. L'apprentissage que j'avois fait au passage du Wolga, me fit regarder celui de la Riviere comme une promenade dans les allées d'un jardin bien

sablé,

sible, ou sur une Voute qui seroit à l'épreuve des Bombes. Lorsque je fus sur l'autre rive, les Soldats qui y étoient postés pour empêcher le passage, me présenterent la Bayonnette en me disant de m'en retourner par où j'étois venu. Mon Sergent qui m'avoit accompagné fit auprès d'eux de si fortes instances, qu'on me donna enfin la permission de passer. Let. IV.

Je fus d'abord conduit au Sénat dans une Antichambre qui étoit remplie de toutes sortes de gens. Après avoir resté là quelque tems on me mena dans un autre petit endroit où je pouvois à peine tenir tout de mon long: on me fit signe que ce bel endroit devoit être le lieu de ma demeure. Sur quelques représentations des Soldats qui étoient là de garde, on me fit passer dans une chambre dans laquelle il y avoit une vintaine d'Ecrivains, cinq ou six Soldats & quantité d'autres gens. Dès que je fus entré dans cette chambre on me montra un coin, en me disant: voila ton gîte. Celui qui s'aquitta de cette commission, fit la chose d'un air qui marquoit la joye qu'il ressentoit de te-

Let. IV. tenir un Etranger prisonnier. Il demanda si j'avois de l'argent, parce qu'en cas que je n'en eusse pas on me donneroit de la biere & du pain. Je dis en moi-même, si tu te trouvois en pareil cas tu ferois bien maigre chere.

Après qu'on m'eut consigné à un Soldat, qui devoit me garder l'épée à la main, je me jettai sur mon matelas pour y prendre du repos. Mon accablement étoit si grand que je pouvois à peine faire reflexion sur mon état. Quelques Esclaves apporterent en même tems mes hardes à l'exception de mon Coffre & de tout ce qu'on jugea à propos de me voler. A midi chacun se retira, & je restai seul avec mes Gardes qui étoient du Régiment d'Astracan. Je vis entrer celui qu'on nomme le Wagtmester, qui donna quelques ordres à ma Garde, & je m'apperçus que c'étoit lui qui devoit avoir inspection sur moi. Je lui donnai à entendre qu'il me fit avoir un homme à qui je pusse parler, parce que je devois m'acheter de quoi manger. Il me remit au lendemain. Voyant que l'on ne connoissoit pas

dans

dans ce païs l'axiome, *Venter non patitur dilationem*, je pris le parti de donner de l'argent à un de mes Gardes pour avoir du pain & du vin qu'il m'apporta. Comme j'avois du Sucre, je fis une rotie au vin, & cette nourriture fut une de mes grandes ressources pendant tout mon voyage. Let. IV.

Dès le lendemain à la pointe du jour ma chambre fut remplie d'Ecrivains & d'autre monde. Le petit coin où je me trouvois réduit fort à l'étroit, étoit l'antichambre d'un Sécretaire qui arriva, & qui m'ayant regardé fixement & d'un air fort insolent passa devant moi sans me saluer. Etant entré dans la Sécretairerie, il en sortit un moment après, pour dire à un Officier de garde qui étoit présent, de ne pas permettre que je me misse aux fenêtres de ma chambre, ni que j'entrasse dans la Sécretairerie. En donnant ces ordres à cet Officier il avoit son chapeau sur la tête, & lui parla d'un ton de maître qui me surprit. Je disois en moi-même: ces Messieurs qui sont à la tête des Troupes Moscovites ignorent apparemment qu'on prostitue

Let. IV. tue l'honneur de leur Corps, en les soumettant aux ordres de pareils animaux.

Cependant j'attendois toujours avec impatience qu'on me donnât un Interprête, comme on me l'avoit promis. Le Wagtmeester m'étant venu trouver, je lui fis comprendre ce que je souhaitois, & il m'assura que j'aurois dans l'instant un Interprête. On me fit la même réponse à l'égard d'un Barbier que j'avois aussi demandé. Malgré ces assurances il ne parut ni Barbier ni Interprête. La curiosité m'ayant pris d'entrer dans une chambre voisine, dont la porte étoit ouverte & où il n'y avoit personne, on me fit savoir que j'eusse à me retirer, & il fallut obéir. M'étant aussi approché d'une fenêtre, on me fit encore une pareille défense; mais faisant peu de cas d'un ordre si ridicule, je leur donnai à entendre que si l'on vouloit m'empêcher de regarder par les fenêtres, c'étoit à eux à les faire murer. Après cette réponse on ne m'inquiéta plus sur cet article. Je passai cette nuit assez tranquillement, mais à mon reveil je me trouvai tout engour-

engourdi depuis la tête jusqu'aux pieds, & Let. IV. je restai comme immobile pendant quelque tems. Cet accident réveilla en moi le soupçon où j'étois, que l'on m'avoit donné du poison ; Je ne manquerai pas de vous expliquer dans la suite ce mystére d'iniquité; mais à present il faut que je vous instruise de ce qui se passa à ma premiére apparition.

J'étois à peine levé que le Wagtmester entra dans ma chambre, & m'avertit de me préparer à sortir. Mes préparatifs furent bien-tôt faits. Au bas du degré parut un Sécretaire qui me fit signe de le suivre; il devoit me conduire au Palais de l'Impératrice, situé de l'autre côté de la Riviere. Il y avoit peu de monde qui voulût se risquer de la passer, quoiqu'elle me parût alors assez ferme. On avoit mis dessus la glace un grand nombre de planches qui rendoient ce trajet tout-à-fait sûr. Etant arrivé au Palais, on me fit entrer dans une Antichambre remplie de monde. Un miroir qui se trouva dans cet Appartement me donna lieu de considerer ma figure: mais je fus assez mortifié de

Let. IV. voir que je ne ressemblois pas mal à un Sauvage. Un autre objet qui se présenta en même tems à ma vue dissipa bien-tôt ce petit chagrin. J'y apperçus dans un état encore pire que le mien le Sergent qui m'avoit conduit de Moscou à Petersbourg: on eût dit en effet que ce misérable venoit d'être mis à la question. Monsieur, n'oubliez pas, je vous prie, cette circonstance que j'aurai soin de vous rappeller dans la suite.

Dans le tems que j'étois occupé à faire quelques réflexions sur ce qui pouvoit être arrivé à mon Sergent, on me fit passer dans un Cabinet où je vis d'abord deux Seigneurs assis autour d'une table, & à quelque distance de la table il y avoit une autre personne aussi assise sur un Tabouret. Les premiers étoient les deux principaux Ministres de sa Majesté Czarienne, l'un Etranger & l'autre Moscovite: le troisième placé un peu à l'écart étoit le Procureur Général. Je m'aprochai de la table avec autant d'assurance que mes jambes purent me le permettre; car elles avoient de la peine à m'obéir, *Sed vires animus dabat.*

tat. Le Ministre étranger, qui est un homme de belle prestance, prit la parole, & me demanda en François qui j'étois. Je lui dis mon nom en lui témoignant en même tems la confusion où je me trouvois de paroître en sa présence dans un si mauvais état. Il me fit ensuite quelques autres questions de peu d'importance, auxquelles je répondis de mon mieux. Vous trouverez un détail de cet Interrogatoire dans un Mémoire que j'aurai soin de vous envoyer. Let. IV.

Tandis que ce Ministre étranger me parloit, le Moscovite gardoit un profond silence & ne levoit pas seulement les yeux. C'est un homme d'une grosseur énorme, qui portoit une Perruque en bourse d'une petitesse extraordinaire. Cette petite Perruque sur la tête d'un corps si puissant représentoit une figure si grotesque, que dans toute autre occasion je n'aurois pas manqué d'éclater de rire & j'aurois pu avec raison lui appliquer ces paroles, *atque supercilio brevior coma.* Quant au Pocureur, il sembloit ne faire d'autre fonction que d'écouter tout ce qui se disoit. Cependant le premier Mi-

Let. IV. nistre ayant continué à m'interroger me demanda les raisons pour lesquelles j'étois sorti de France. Je lui dis que j'avois voulu éviter un Mariage, que j'aurois été obligé de contracter en faisant un plus long séjour dans ce païs. Il me répondit sur cela qu'il falloit que je fusse bien délicat, & même beaucoup plus qu'on ne l'est d'ordinaire en France, & ajouta ces propres paroles: Monsieur vous auriez bien pu épouser la Personne dont vous parlez, & vous n'auriez pas manqué de moyens pour vous en défaire ensuite. A ces mots, malgré la foiblesse extrême où je me trouvois, je reculai deux pas en arriere: *Et vires indignatio dedit*. Cet écart & la surprise où il me vit d'entendre un pareil discours, le firent comme rentrer en lui même, & il entreprit de m'expliquer plus clairement sa pensée. Il me dit que j'aurois pu me défaire de cette Femme par des voyes légitimes, approuvées & usitées sur-tout en France, & ajouta diverses autres particularités qui tendoient toutes à me faire comprendre le sens de ce qu'il venoit de me proposer. Je voudrois bien savoir s'il m'au-

roit

avoit conseillé de me pendre en attendant Let. III.
que quelqu'un vînt couper la corde.

Après m'avoir fait encore quelques autres questions, auxquelles je répondis en peu de mots, on me donna ordre de sortir & de rester dans l'Antichambre. Comme j'avois nommé dans l'Interrogatoire le fils du Comte de Munich, qui pouvoit me connoître pour m'avoir vu dans les païs étrangers, on jugea à propos de l'envoyer chercher, & lorsqu'il fut venu on le fit mettre derrière une porte, à travers laquelle il m'examina. Cette précaution étoit assurément bien nécessaire! Quel inconvénient y avoit-il à le faire approcher pour me regarder de plus près & me parler? Dans l'état où j'étois il lui eût été beaucoup plus facile de me reconnoître à la voix qu'à ma triste figure. J'avois alors une Barbe de deux mois, je portois une Perruque peignée à la Turque, & un Manteau qui tomboit en pièces. Le fils du Comte de Munich ne m'avoit certainement jamais vu dans cet équipage: ainsi il n'y avoit pas d'ap-

Let. IV parence qu'il dût me reconnoître. Lors qu'on eut fait toutes les informations qu'on jugea nécessaires, le même Ministre, qui m'avoit toujours addressé la parole, s'approcha de moi, & me demanda le nom de la Personne qui avoit été la cause de tous mes malheurs. Cette demande me surprit, & je ne sai ce qui m'empêcha de lui dire, *Et ost di viltà tentare Argante?* Je me contentai néanmoins de lui repondre avec un sourire amer, que je ne croyois pas qu'il voulût m'obliger à lui faire cette déclaration; qu'il n'ignoroit pas qu'on devoit respecter le Sexe, quoique souvent il ne méritoit pas qu'on eût pour lui aucun égard. En me retirant je crus devoir le prier de faire attention à l'état de foiblesse où j'étois après une si longue maladie, & à la maniere étrange dont j'avois été traité depuis le premier jour de ma captivité. Il se contenta de me répondre en ces termes: Monsieur, c'est votre faute, nous ferons ce que nous pourrons.

Réfléchissez bien, je vous prie, sur tout ce procédé. Mais afin de vous instruire à fond de l'état des choses, il

il est bon de vous mettre au fait de tout Let. IV. ce que j'ai pu connoître du Ministère Moscovite. Il est certain que toutes les grandes affaires qui se traitent aujourd'hui à la Cour de Russie, se trouvent entre les mains des Ministres étrangers, & quoique par bienséance on les communique aussi à deux ou trois Personnes de la Nation, il est cependant sans contredit que tout le pouvoir réside dans les premiers. Ces Ministres étrangers sont si jaloux de leur autorité, & ils savent si bien se soutenir entr'eux, que Messieurs les Moscovites ne sont regardés que comme des Subalternes & n'oseroient jamais rien entreprendre sans avoir auparavant reçu l'avis & le consentement des autres. Le Ministre étranger qui m'interrogea, est le premier de tous pour ce qui concerne la délibération, mais je ne crois pas que la décision des affaires importantes lui appartienne, quoiqu'il y ait cependant bonne part. Les autres sont des Seigneurs de la Cour qui assistent aux Conseils, aux Conférences, aux Audiences des Ministres étrangers, & que l'on consulte dans toutes les affaires qui sont de quel-

Let. IV. quelque importance. Comme les Moscovites sont naturellement soupçonneux, méfians, & croyent qu'il n'y a pas un seul homme du monde, sur la foi duquel on puisse se reposer, il y a toujours par tout quelque surveillant, ce qui est cause que les choses mêmes qui demandent le plus de secret doivent être traitées en présence de plusieurs personnes. Ce n'est pas à moi à décider si cette conduite est avantageuse à un Etat ou non. Je sai seulement que tout homme qui se trouvera en Moscovie avec de grands talens & dans les meilleures dispositions du monde pour bien servir la Nation ne pourra jamais réussir qu'avec peine; parceque les soupçons continuels, & la méfiance où l'on sera à son égard, ne manqueront pas de le décourager, & de lui faire perdre cette liberté d'esprit & de sentiment, qui est si nécessaire pour terminer les affaires ou il est besoin d'une prompte exécution.

Quant aux Ministres du second Ordre, qui sont les Senateurs, voici ce que j'en sai. Le Senat est composé des Seigneurs Moscovites du pre-

mier rang, & de ceux qui passent pour Let. IV. avoir de grands talens & beaucoup de connoissance des affaires. Ils'en trouve parmi eux qui ont servi l'Etat en qualité d'Ambassadeurs dans les païs étrangers, d'autres ont été Généraux d'Armée, & quelques-uns ont voyagé dans une grande partie de l'Europe. Je ne vous dirai pas précisément le nombre de ces Sénateurs; mais je sai de bonne part qu'il n'est pas fort grand. J'en connois sept ou huit avec qui j'ai eu affaire. Ils ont à leur suite plus grand nombre de Sécretaires, qui sont les plus ignorans, les plus insolens & en même tems les plus présomtueux animaux que la terre ait porté. Ceux-ci ont à leur disposition une troupe prodigieuse d'Ecrivains qui paroissent toujours fort occupés. Joignez à cela un assez grand nombre d'Archers, auxquels on donne le nom de Soldats, & que l'on peut mettre au rang de la plus vile Canaille, & des derniers de tous les hommes. Voilà en quoi consiste cette auguste Assemblée qu'on nomme Sénat.

Pour ce qui est des fonctions de cha-

cun

Let.IV. cun de ces Officiers, il est d'autant moins facile de vous en instruire, qu'ils ignorent souvent eux-mêmes ce qui est de leur ressort. Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'ils s'assemblent ordinairement pendant quatre ou cinq heures par jour, qu'ils prennent beaucoup de peine & n'en donnent pas moins aux autres, sans que les interêts de l'Etat en soient plus avancés. L'habitude où l'on est dans ce païs de remettre tout au lendemain, est cause que la plûpart des affaires ne se terminent qu'après bien des délais. Cette lenteur est une suite nécessaire de la méfiance où ils sont les uns à l'égard des autres; car n'osant proposer leurs avis avec une entiere liberté, ils se trouvent souvent dans la nécessité de renvoyer les affaires les plus pressantes à un autre tems. On pourroit mettre sur la porte de cet illustre Areopage la devise que voici:

Hic operose nihil agitur.

Ce n'est pas encore tout. Il y a un troisième Ordre de Ministres, si on peut les nommer tels, qui composent

posent ce qu'on appelle les Colleges. Let. IV.
Ces Colleges se partagent en différentes classes. Il y a le College de Guerre, celui des Affaires étrangeres, ceux des Finances & de Commerce, & divers autres. Comme je n'ai rien eu à démêler avec ces Messieurs, il ne m'est guère possible de vous bien mettre au fait de leurs fonctions. Je sai néanmoins d'une maniere à n'en pas douter que tous ces Messieurs, tant ceux qui composent le Sénat, que ceux qui forment les Colleges, ne sont considérés que comme de simples Commis soumis aux Ministres étrangers, qui passent pour les Oracles. Rien ne se fait sans consulter ces derniers, ou sans avoir pris leurs ordres, & tous les autres sont dans la crainte & la soumission la plus servile. Les Gouverneurs de Provinces ne peuvent presque rien entreprendre de leur propre mouvement; il ne savent pas même jusqu'où s'étend leur pouvoir & leur autorité. Leur timidité naturelle & la dépendance entiere dans laquelle on les tient continuellement sont cause, que des bagatelles passent chez eux pour des choses de la plus grande importance.

Voi-

Let. IV. Voilà en peu de mots tout ce que j'ai pu découvrir de la forme du Gouvernement Moscovite. J'ai cru devoir vous faire ces petits détails.

Per quæ possis cognoscere cætera tute.

Si les Moscovites avoient du sentiment & leur honneur à cœur, leur sort seroit à plaindre. Peut-être que dans la suite ils secoueront le joug que leur imposent les Etrangers, & on pourra voir alors des Vêpres Moscovites comme il y a eu autrefois des Vêpres Siciliennes. Leur haine pour les Etrangers va si loin, que dans un cas de cette nature il n'en resteroit pas un seul en vie. Une pareille entreprise seroit d'autant plus facile à exécuter, que, toute l'autorité des Etrangers n'est fondée que sur la timidité & l'esclavage dans lequel toute la Nation est plongée.

Pierre I. qui mettoit tout en œuvre pour tirer ses Sujets de la barbarie, ayant examiné dans son voyage en France du tems de la Régence la forme du Gouvernement qui y étoit alors, forma & exécuta en partie le pro-

projet de régler le sien sur ce modèle. Let. IV.
En établissant tant de Conseils il s'étoit proposé d'employer dans les affaires tous ceux de ses Sujets qui en seroient les plus capables, afin qu'ils pussent servir ensuite utilement leur Prince & leur Patrie. Je ne sai ce qu'on doit penser d'une pareille forme de Gouvernement, qui ne paroit guère convenir à un Etat aussi despotique qu'est la Moscovie: je crains fort qu'il ne cause avec le tems beaucoup de desordres, & n'introduise insensiblement parmi le Peuple un esprit Républiquain.

On a déja vu les semences de cet esprit à la mort de Pierre II.; car il fut mis en délibération de former une République. Si ce projet eût été approuvé, nous aurions vu un plan de Gouvernement bien différent de celui de Platon. Une République Moscovite! C'eût été sans doute un Chef-d'œuvre. Mais Pierre le Grand avec tous ses beaux projets & ses établissemens connoissoit-il assez ses Sujets? J'ai tout lieu d'en douter, & voici pourquoi. Il n'y a pas aujourd'hui un seul Moscovite qui n'aimât mieux son Vil-

Lett. IV. lage & son Four que le poste le plus éminent. Ils souhaiteroient tous que Pierre le Grand, au-lieu d'avoir tenté de Bêtes qu'ils étoient d'en faire des hommes, eût travaillé au contraire à les réduire de l'état de l'homme à celui des Bêtes. Toutes les peines que ce Prince a prises n'ont presque abouti qu'à faire couper la barbe & changer d'habillement à ses Sujets. Le feu & la paresse sont leurs Dieux favoris, & il n'y a rien qu'ils ne voulussent leur sacrifier. Mais c'en est assez sur cet article, je reviens à ce qui me regarde.

De retour dans ma prison, le Wagtmester qui m'y avoit accompagné m'offrit un demi Rouble, pour acheter, disoit-il, dequoi me nourrir. Je lui dis que je n'avois pas besoin de son argent, & qu'il me fît plûtôt avoir un Interprête & un Barbier. Il me quitta, & je ne pus rien obtenir de ce que j'avois demandé. Dans l'état où j'étois je ne souhaitois rien tant que de pouvoir consulter un Médecin, & d'être mis dans une prison plus commode, où j'eusse pu jouir du repos & de la tranquillité qui m'étoient si nécessaires. Comme mon mal ne cessoit

 pas,

pas, je commençois à en craindre les Let. IV.
suites. Quoique je fusse quitte de mes grandes douleurs, & que je tâchasse de me nourrir du mieux qu'il m'étoit possible, je ne laissois pas d'être toujours extrêmement foible. J'avois entiérement perdu & le goût & l'odorat. La soif me devoroit sans cesse sans que rien pût l'étancher. Tous ces symptomes ne me faisoient pas craindre pour ma vie; mais j'en avois d'autres bien plus fâcheux. Après le sommeil tous mes membres se trouvoient dans un engourdissement général, & il m'étoit alors impossible de faire le moindre mouvement. Je sentois dans la tête une pesanteur extraordinaire. Ma vue étoit aussi fort altérée, car je voyois les objets doubles. Après avoir resté assez long-tems dans cet état, chacun de ces symptômes se dissipoit insensiblement, mais je tombois ensuite dans une espèce d'inquiétude dont je ne pouvois connoître la source. Je ne laissois pas de me servir de tems en tems de mes remedes, mais je ne pouvois remarquer qu'ils produisissent aucun effet sensible, quoique je

Let. IV. sois persuadé que c'est à eux que je dois la vie.

Comme je ne cessois de faire tous les jours de nouvelles instances pour avoir un Interprête, on m'envoya enfin un jeune homme qui parloit François, & qui étoit accompagné du Wagtmester & d'un Surveillant que l'on juge toujours nécessaire en pareil cas. Dans le dessein où j'étois qu'il rendît un compte exact de tout ce que j'avois à lui communiquer, je pris le parti de lui faire écrire le Mémoire suivant: Afin qu'on n'ait pas lieu de se plaindre de ma conduite, je déclare que m'ayant été fait des offres d'argent dont je serois honteux de spécifier ici la valeur, je n'ai pas jugé à propos de le recevoir, ignorant absolument de quelle part il me venoit, & étant persuadé d'ailleurs que Sa Majesté ne me fera jamais offrir un présent qui réponde si peu à sa grande générosité. Je ne doute point que si Sa Majesté vouloit donner ses ordres pour me faire procurer la nourriture dont j'ai besoin, Elle ne manqueroit pas de le faire d'une maniere convenable à sa grandeur & à ma naissance; mais

mais au cas que l'on me fasse savoir que ce Let. IV.
que l'on pourra m'offrir sera par ses ordres, je le recevrai toujours avec la plus profonde soumission. Cependant tous les secours que Sa Majesté voudra bien me donner ne me feront d'aucune utilité, si l'on ne me tire de la prison où je suis, ne pouvant y jouir d'aucun repos ni jour ni nuit, & si l'on ne me fournit en même tems tout ce qui m'est nécessaire pour le rétablissement de ma santé qui se trouve dérangée à un point que je cours risque de succomber bien-tôt à mes maux. En négligeant ces précautions à mon égard, on fera perdre à Sa Majesté l'occasion de me punir, si je suis criminel; & si au contraire je suis innocent, Elle aura le regret d'avoir laissé périr misérablement sous ses yeux un homme, qui n'étoit venu dans ses Etats que pour sacrifier le reste de ses jours à son service. Du reste il n'y a rien que je n'aye lieu d'esperer de la justice & de la clémence de Sa Majesté.

Je spécifiois aussi dans ce Mémoire toutes les choses qui m'étoient absolument nécessaires, savoir, une autre prison; un Médecin, mon Coffre & une

Let. IV. une personne qui pût toujours me servir d'Interprête dans le besoin. Mon Ecrivain me promit de rendre un compte fidèle de tout ce que je lui marquois. Lui ayant demandé pourquoi on ne vouloit pas me permettre de me faire raser, il me donna pour réponse que l'on craignoit que je n'attentasse à ma vie.

Tout l'effet que produisit mon Mémoire fut, que trois jours après on me changea de prison, & que l'on me fit entrer dans la chambre du Sécretaire qui fut obligé de déménager. Je fus un peu plus tranquille dans ce nouvel appartement, quoique j'y visse toûjours quelque Ecrivain qui alloit & venoit pour des papiers qu'on y avoit laissés. Mais d'un autre côté j'y fus assailli par une quantité prodigieuse de toutes sortes d'Insectes qui se tiennent d'ordinaire dans les endroits les plus sales & les plus mal propres. J'y voyois à chaque moment de gros Rats, qui me venoient tenir compagnie & détruisoient tout ce que je pouvois avoir. J'avois pour tous Meubles dans cette Sécretairerie, que je puis nommer avec raison un nid à Rats, deux

deux chaises & une table dont on avoit ôté le tapis. Let. IV.

Ce changement de prison ne me procura aucun soulagement. Ma maladie augmentoit de jour en jour, & je ne voyois aucune espérance de pouvoir être secouru. Il me souvient que le 24, qui étoit la veille de Noël, me trouvant dans mon lit extrêmement mal, le Wagtmester m'apporta une très-grosse Oye & une Poule en me donnant à entendre que l'Impératrice me faisoit ce présent. Je lui fis comprendre à mon tour que dans l'état où je me trouvois j'avois besoin de tout autre secours, & qu'il devoit me faire venir au plus vîte un Médecin & emporter son présent. Malgré tout ce que je pus lui dire il voulut le laisser, & se retira. Je dis à mes Gardes qu'ils pouvoient en disposer & faire bonne chere, mais ils n'oserent pas y toucher. Dès le lendemain mon homme revint & fit grand bruit de ce qu'on avoit laissé gâter ces viandes, au lieu de les emporter. Je crus devoir lui représenter un peu vivement que je voulois avoir mon Coffre, dans lequel étoit tout mon linge,

Let. IV. dont j'avois d'autant plus de besoin que je me trouvois rongé par la vermine. Il ne fit pas grande attention à ce que je lui dis, & se retira en reprenant son Oye & sa Poule.

On avoit sans doute des raisons bien fortes pour me refuser mon Coffre, que je demandois depuis si long-tems avec tant d'instance. Plusieurs circonstances me donnerent lieu de soupçonner, qu'on avoit pris une partie de ce qui y étoit renfermé, & qu'on cherchoit à me cacher ce vol. Personne n'ignore que le vol est si commun parmi la Nation Moscovite que personne ne s'en fait aucune honte. Grands & petits, hommes & femmes, s'approprient sans scrupule le bien d'autrui par-tout où ils le trouvent. C'est pour cette raison qu'on se tient toujours sur ses gardes, & qu'on vit dans ce païs dans une défiance continuelle les uns à l'égard des autres. Pierre I. disoit ordinairement, que s'il avoit voulu faire pendre tous les Voleurs qui se trouvoient dans ses Etats, il seroit resté sans Sujets. Ce qui augmentoit mes soupçons étoit, qu'on eût retenu à

Mos-

Moscou la clef de mon Coffre, & d'avoir Let. IV. vu comparoître au Cabinet de l'Impératrice le Sergent qui avoit été mon conducteur, & qui avoit alors l'air d'un Criminel à qui on va prononcer sa Sentence. Toutes ces réfléxions me portoient à croire qu'on m'avoit volé, & que pour cacher ce vol & se soustraire par-là à la Justice, on avoit cherché à m'empoisonner. Vous verrez dans la suite que la conduite qu'on tint à mon égard est une preuve bien forte de ce que j'avance.

Ces circonstances de mes Avantures vous font sans doute frémir d'horreur. Dans la triste situation où je me trouvois j'étois perdu sans ressource, si mon courage ne m'eût soutenu. J'aurois succombé mille fois à mes maux si je n'avois eu la force de me conserver toujours dans une tranquillité parfaite au milieu de mes plus grands malheurs. Je me suis vu plusieurs fois sur le point d'expirer, abandonné de tout secours & sans espérance d'en recevoir aucun. Je ne sache rien de plus triste que d'être sacrifié, comme je l'ai été, à la fureur & aux ressentimens injustes d'une Nation

Let. IV. barbare, qui n'ayant aucun sentiment d'humanité me traitoit comme le plus vil de tous les Esclaves. Cependant, malgré tous ces revers, *nec ullam vocem protulit indignam viro neque cedentem calamitati.* Après ces circonstances, jugez vous-même quelle opinion on doit avoir de cette Nation, qui fait aujourd'hui tant de bruit dans l'Europe, dont on recherche l'alliance avec tant d'empressement, & qui croit être en droit de disposer des Royaumes. *Spes improbissimas complectuntur insperata assecuti.*



LET-

LETTRE V.

MONSIEUR,

JE vous ai quitté si brusquement, en finissant ma derniere Lettre, que je ne puis me dispenser de vous en faire des excuses. J'avois alors la tête remplie d'idées si sombres & le cœur si plein de mouvemens extraordinaires, qu'il me sembloit voir le moment auquel ma main alloit s'appesantir & mon encre devenir plus noire quelle n'étoit. Tout cela me fit prendre la résolution de me reposer; car je veux, autant qu'il est possible, que tout ce que je vous écris parte d'un esprit tranquille, & non d'une imagination échauffée. Ce n'est pas que je craigne d'en dire trop contre Messieurs les Moscovites, qui ne méritent assurément pas d'être épargnés; mais comme je n'ai pris la plume que pour satisfaire votre curiosité; je ne cherche pas tant à me vanger des injures qu'on m'a faites, Let. V.

tes,

Let. V. tes, qu'à vous instruire de tout ce que vous souhaitez d'apprendre de moi.

Pour vous donner la suite de mes Avantures, je vous dirai qu'après m'avoir laissé lutter une dixaine de jours contre la mort, on résolut enfin de m'envoyer un Médecin avec le Wagtmester & un Surveillant. Malheureusement ce Médecin ne parloit que Latin, ce qui me jetta dans un grand embarras; car quoique je sache assez bien la Langue Latine, il m'étoit cependant difficile de m'expliquer en cette Langue, dont je n'ai jamais fait usage dans le discours familier. Je dis donc d'abord à ce Médecin que ne m'étant guère possible de lui expliquer mon mal à fond, je ne croyois pas qu'il pût y apporter un remede convenable & me donner tous les secours dont j'aurois besoin. Il me répondit par cet Axiome, dont il ne vouloit pas que je doutasse: *Omnes Captivi infirmitatibus laborant.* Ce début me piqua, *Et indignatio dedit linguam.* Je lui répondis d'un air aussi philosophe que le sien, *Non doleo de captivitate, sed de modo captivitatis.* Je continuai

ma harangue fur ce ton, mais en parlant un Latin qui n'étoit guère moins barbare que le païs où je me trouvois. Cependant mon Docteur, qui ne crut pas apparemment que je fusse assez docile pour m'en tenir aveuglément à ses décisions, jugea à propos de se retirer. Voilà à quoi aboutit cette belle entrevue.

Un événement assez remarquable, qui arriva quelque tems après, ne contribua pas peu à me confirmer dans les soupçons où j'étois, d'avoir été empoisonné. Mais avant de vous instruire de ce qui se passa à ce sujet, il est bon de vous rappeller les circonstances suivantes: premierement la clef de mon Coffre, qu'on me demanda à Moscou & que je fus obligé de donner; secondement mon Epée dont on se saisit aussi à Moscou, & qui fut serrée dans le Coffre; & enfin mon offre même qu'on avoit retenu depuis le 15 Décembre, jour de mon arrivée à Petersbourg, jusqu'au 11. Janvier 1734. On apporta ce même jour dans ma prison mon Coffre, qui fut escorté par plusieurs Archers, un Sécretaire, quelques Ecrivains & un Surveillant.

D'a-

LET. V. D'abord le Sécretaire après m'avoir salué d'un air riant me demanda la clef du Coffre. Je lui répondis que c'étoit à lui même à qui il falloit que je la demandasse. Surpris de cette réponse, il s'adressa à ceux qui étoient présens, comme s'il eût voulu apprendre d'eux ce qu'on avoit fait de cette clef.

Après bien des discours & des demandes, qui ne tendoient toutes qu'à me donner le change & à me dupper, la clef en question parut. On commença par ôter le Cadenat, mais comme le cachet tenoit encore, un des Ecrivains s'addressa au Sécretaire, en lui disant d'un air qui marquoit sa surprise: Monsieur, il y a deux Cachets. Le Sécretaire, pour mieux cacher son jeu, lui répondit: Oui, il y en a deux, celui de Cazan & celui de Moscou. On ouvrit ensuite le Coffre où tout étoit sans dessus dessous. J'en tirai mes pistolets & mon épée, qui ne pouvoit s'y trouver que par miracle, puisqu'elle devoit y être entrée sans qu'on eût ôté le cachet de Cazan. Je voulus remettre mes armes entre les mains du Sécretaire, en

en lui disant qu'elles étoient inutiles à un prisonnier: il me répondit qu'il falloit absolument les laisser dans le Coffre & qu'il vouloit le fermer. Il me parut assez extraordinaire qu'on ne voulût pas me permettre de prendre mes hardes, n'ayant pu obtenir que trois ou quatre chemises dont j'avois grand besoin. On me refusa encore avec la derniere dureté de l'Eau des Carmes & quelques autres remédes. Lorsqu'on eut fermé & cacheté le Coffre, le Sécretaire se retira, en m'assurant que je serois nourri par ordre & aux dépens de de Sa Majesté. Let. VI

Il est bon de peser toutes ces circonstances par lesquelles on pourra juger si j'ai été réellement empoisonné. Je souhaiterois même que vous consultassiez à ce sujet tous les Médecins & Physiciens de votre connoissance, qui ne refuseront pas de vous donner leurs avis sur un cas si singulier. Pour moi je suis dans la disposition de me défaire de mes soupçons, si l'on me démontre que mon mal ait pu être produit par quelque autre cause que par le poison. En

LETT. V. attendant, voici quelques circonstances que je vous prie d'examiner mûrement & à loisir.

Je vous ai déja fait remarquer dans ma précedente que les Moscovites sont fort enclins au vol, & que ce vice est commun à toute la Nation. Ainsi il y a grande apparence que si l'occasion de me voler s'est présentée, on n'aura pas manqué d'en profiter. La Clef de mon Coffre qu'on vint me demander à Moscou ne prouve que trop combien cette conjecture est vraisemblable. Et en effet, quelle nécessité y avoit-il de visiter mon Coffre? Il avoit déja été visité à Cazan, & d'ailleurs il étoit cacheté. Si l'on vouloit examiner ce que j'avois dans la seule vue de contenter sa curiosité, ne pouvoit-on pas le faire en ma présence? Mais voici d'autres circonstances. A mon arrivée à Petersbourg on se saisit de mon Coffre sans aucune raison apparente, & le Sergent qui avoit été mon conducteur parut au Cabinet de l'Impératrice dans la posture d'un Criminel. Pour vous rendre raison de cette conduite, il faut que vous sachiez que dès qu'on eut

reçu

reçu mon Coffre à Petersbourg, on l'ouvrit, & qu'après avoir confronté ce qui s'y trouvoit avec le Mémoire qu'on avoit envoyé de Cazan, on s'apperçut qu'il manquoit une partie de ce qui devoit y être. Des lors on ne douta pas que le Sergent ne fût le Voleur ou du moins le complice du vol. Il fallut donc pour réparer ce desordre garder le Coffre, & envoyer sur le champ quelqu'un à Moscou pour retirer ce qu'on avoit volé. C'est un fait certain que le Sergent lui même fut d'abord renvoyé à Moscou; car ayant demandé quelques jours après mon arrivée à Petersbourg ce qu'on avoit fait de mon Traineau, on me répondit que le Sergent l'avoit pris pour retourner à Moscou. Enfin mon Coffre ne me fut rendu que le 11. Janvier, vint-sept jours après mon arrivée à Petersbourg, tems proportionné pour aller à Moscou, s'y aquitter de la commission dont le Sergent étoit chargé, & retourner ensuite à Petersbourg. Let. V.

Voilà sans contredit des probabilités qui dans bien des occasions pourroient servir de preuves. Mais allons

Let. V. encore plus loin. Lorsqu'on me remet mon Coffre, le Sécretaire m'en demande la clef, & veut me faire remarquer qu'il avoit aussi été cacheté à Cazan, afin de me donner à croire qu'on ne l'avoit pas ouvert depuis. N'y a-t-il pas du ridicule à croire que je fusse assez sot, pour me persuader qu'on eût négligé de visiter exactement tout ce que j'avois? On avoit trop d'envie de connoître sûrement qui j'étois, & de trouver dequoi justifier la conduite qu'on tenoit à mon égard, pour ne pas faire cette recherche. Je voudrois bien savoir encore quelle raison on auroit à alléguer au sujet de mon Epée, que l'Officier des Gardes à Cazan trouvoit si fort à son gré, que je gardai à mon côté jusqu'à Moscou, & qui se trouva ensuite dans mon Coffre, quoiqu'il n'eût pas été ouvert ni à Moscou ni à Petersbourg! Si Messieurs les Moscovites ont trouvé le sécret de lui communiquer quelqu'une des propriétés qu'on attribue à la foudre, & surtout celle de pénétrer les corps les plus solides, sans qu'il en reste aucune marque, je ne puis assurément que leur être

très-obligé; car dans ce cas je ferai do- Let. V.
rénavant aussi bien armé qu'un Jupiter. Enfin, quelle raison pouvoit-on avoir de me refuser mes hardes, & de refermer si brusquement mon Coffre, sans me donner le tems d'examiner ce qui s'y trouvoit? Je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité, en disant qu'on en agit de la sorte, pour mieux cacher le vol qu'on avoit fait d'une grande partie de mes nippes, dont je fus obligé de me passer pendant tout le tems de ma captivité. Ce vol étant donc une fois bien avéré, j'aurai moins de peine à démontrer dans la suite que j'ai aussi été empoisonné. Vous me demanderez peut-être qui sont les Auteurs de ce vol? Pour vous satisfaire sur ce point, il me suffit de vous faire ressouvenir que j'avois tiré l'Horóscope du Sécretaire de Moscou, lorsque l'envie me prit de lui dire qu'il seroit bien-tôt pendu: c'est en effet sur ce Sécretaire & ses complices que toute l'accusation doit tomber.

Cependant mon mal étoit devenu si violent & j'étois réduit à une si grande foiblesse, que mes Gardes étoient obli-

Let. V. gés de me porter toutes les fois que je devois satisfaire à certains besoins. Je fus même alors attaqué d'une seconde Colique, accompagnée de douleurs si aigues, que je craignois presque qu'on ne m'eût encore empoisonné. Ce nouvel accident ne fut pas de longue durée: il me quitta insensiblement, & je me trouvai enfin en meilleur état qu'auparavant. Sur ces entrefaites on m'envoya un Médecin, que je ne cessois de demander depuis long-tems. Il étoit accompagné du même Ecrivain, qui avoit joué le rolle des deux Cachets à l'ouverture de mon Coffre. D'abord mon Docteur, qui parloit bon Italien, me demanda quelle étoit la nature de mon mal? Je lui répondis que, pour lui en donner une connoissance exacte, je ne pouvois me dispenser d'entrer dans bien des détails auxquels il devoit nécessairement faire attention. Après lui avoir parlé de mon tempérament, je lui fis le récit de l'accident qui m'étoit arrivé à mon départ de Moscou. L'Ecrivain qui étoit présent & qui avoit ordre d'écrire toute cette Consultation, interrom-

poit

poit mon Médecin à chaque instant Let. V.
pour savoir de lui ce que je disois; il ne cessoit même de nous exhorter de finir au plûtôt notre entretien. Le Médecin à qui on avoit donné le mot, faisant semblant de vouloir céder aux instances du Sécretaire, me dit, avant d'avoir eu le tems de connoître mon mal, que je devois prendre l'Emetique & me faire saigner. Je lui répondis que je n'avois garde de suivre un avis qu'il vouloit me donner sans m'avoir entendu; que je n'étois pas dans la résolution de prendre l'Emetique; & qu'à l'égard de la Saignée, quoique je crusse qu'elle pourroit me faire du bien, il n'y avoit pas d'apparence qu'on se déterminât jamais à m'accorder un Chirurgien, puisqu'on me refusoit un Barbier dans la crainte où l'on étoit que je n'attentasse à ma vie. Lui ayant ensuite représenté la maniere dont j'étois traité, il me donna pour toute réponse qu'il falloit se conformer aux coutumes du païs. L'Ecrivain s'avisa aussi de vouloir donner son avis, en me disant que le chagrin étant la cause de mon mal, je devois attendre

Let. V. que le tems & les circonstances y apportassent du remede. Cela me piqua vivement & me rappella la sentence de mon premier Médecin. Voulant lui faire sentir combien il se trompoit, je lui dis ces propres paroles : Monsieur, mon esprit n'a nulle part à la triste situation où je me vois reduit, sachez qu'il y a des prisonniers dont l'esprit se trouve dans une entiere liberté ; mais voici ce qui en est, vous n'avez ni les ordres ni le tems de m'écouter, & vous ne me paroissez pas être fort disposé à me donner les secours qui me sont si nécessaires ; ainsi que je ne vous retienne pas davantage, vous êtes libre de vous retirer. Toute la grace que j'ai à vous demander c'est de dire à ces Messieurs qui vous ont envoyé, que la vue d'un Médecin ne guérit pas le malade, & qu'on ne doit me prescrire aucun remede sans m'avoir donné auparavant la liberté de parler. Si vous avez assez de pouvoir pour obtenir cette permission, vos visites me seront toujours agréables & pourront m'être d'un grand secours ; mais si on ne juge pas à propos de m'accorder cette grace,

grace il me paroït fort inutile que vous Let. V.
fassiez d'autres démarches en ma faveur. Je ne sai si mon Médecin eut lieu d'être satisfait de ce compliment: il y a toute apparence que non, car il se retira d'abord & ne se donna plus la peine de venir.

Quoiqu'on m'eût déja promis depuis quelques jours que j'allois être nourri par ordre & aux dépens de l'Impératrice, je continuois cependant de faire toujours maigre chere & ne voyois rien paroître de la part de cette Princesse. Je ne doute presque pas qu'on ne regardât la chose d'une telle conséquence, qu'elle méritoit d'être remise au lendemain. Messieurs les Moscovites ne manquent guère de tenir cette conduite lorsqu'il est question de débourser: ils n'ont pas tort assurément; car il y a peu de païs au monde où il y ait moins d'argent qu'en Moscovie. Cependant après avoir attendu long-tems, je vis paroître un Interprête accompagné de deux ou trois personnes, qui vint m'assurer qu'il avoit ordre de me nourrir. Je lui répondis que cette nouvelle me faisoit plaisir & qu'on pouvoit en venir à l'exécu-

 tion.

Let. V. tion. Mais, me dit-il, comment souhaitez-vous d'être traité? Comment, lui repliquai-je? Tout comme on le jugera à propos, pourvû que ce ne soit pas à la Moscovite, car je ne suis pas accoutumé à leurs ragôuts. Mon homme, après avoir pris l'avis de ceux qui étoient présens, me fit entendre qu'on pourroit me donner de l'argent, & me demanda combien il m'en falloit. Cette question me fit rire, & je voulus savoir de lui à mon tour s'il me prenoit pour un homme qui voulût recevoir de l'argent. Je le chargeai de dire à ses Maîtres que j'accepterois toujours avec respect & reconnoissance tout ce qui me seroit offert par les ordres de Sa Majesté. Il consulta de nouveau ceux qui l'accompagnoient, & remit encore cette grande affaire au lendemain.

Dans la nécessité où j'étois de faire connoître mon mal à quelque habile Médecin, je crus ne pouvoir mieux faire que d'écrire une relation éxacte de tout ce qui m'étoit arrivé & de l'envoyer ensuite à Mr. du Vernoi Professeur en Anatomie. Vous devez vous souvenir

en

en quels termes je vous ai déja parlé de Let. V.
lui : c'eſt un homme de mérite & à qui j'ai beaucoup d'obligation. Je dreſſai en même tems un petit Mémoire qui devoit être remis à l'Impératrice, & dans lequel je me plaignois de la maniere dont j'étois traité. On ne manqua pas de ſe charger de ma relation pour Mr. du Vernoi & de mon Mémoire pour Sa Majeſté Czarienne ; mais aucun de ces Ecrits ne produiſit l'effet auquel je m'étois attendu, peut-être parce qu'on jugea à propos de les ſuprimer l'un & l'autre. Je fus même traité avec plus de rigueur qu'auparavant, car dans la ſuite il ne me fut plus poſſible d'obtenir ni Médecin, ni Interprête, ni plumes, ni encre à écrire, ni mes hardes, malgré toutes les repréſentations & les inſtances que je pus faire à ce ſujet.

Cette conduite que l'on tenoit à mon égard étoit des plus injuſtes ; mais ces Meſſieurs croyoient avoir de fortes raiſons pour en agir de la ſorte. Pour vous développer ce myſtère il eſt bon de vous rappeller la haine que portent les Moſcovites à tous les Etrangers qui leur

Let.V. sont à charge. Cette vérité, dont vous ne devez pas douter, est une des raisons qui me portent à croire que Messieurs du Gouvernement de Moscou avoient pris la résolution de me perdre à quelque prix que ce fût. En effet, quelle nécessité y avoit-il de me retenir chez eux huit ou dix jours? N'étoit-il pas plus naturel de me faire continuer mon voyage? Lorsque je fus arrivé à Petersbourg, pourquoi refusa-t-on d'abord de m'accorder un Médecin, puisqu'il y en a un si grand nombre dans la Ville. Il est vrai qu'on m'en envoya un dans la suite, mais il ne parloit que Latin, & d'ailleurs l'entretien que j'eus avec lui fut trop court, pour qu'il pût connoître mon mal & y appliquer les remedes convenables. Pourquoi ne me pas faire parler à un Médecin Italien, puisqu'on savoit que j'étois Italien & qu'il y en a trois ou quatre de cette Nation dans la Ville? Pourquoi me refusoit-on de m'addresser à un François, puisqu'on n'ignoroit pas que j'entendois cette Langue? Je conviens que le second Médecin qu'on me donna parloit bon

Italien; mais on avoit donné ordre Let. V.
d'interrompre à chaque inſtant notre conversation, & on m'empêcha par-là de pouvoir lui exposer mon état. On craignoit & avec raiſon que ſi j'euſſe fait une relation éxacte de mon mal, le Médecin n'eût découvert quelle en étoit la véritable cauſe. Que peut-on penſer du refus qu'on me fit de me ſervir des remedes qui étoient dans mon Coffre? On craignoit encore apparemment que ces remedes ne me remiſſent en ſanté, ce qu'on tâchoit d'empêcher par toutes ſortes de moyens. Ils eſperoient que ma mort cacheroit aux yeux du Public l'attentat qu'ils avoient fait ſur ma vie. L'expédient qu'ils mirent en uſage pour me contenter eſt tout-à-fait ſingulier. Ils me permettent d'écrire à un Médecin, & ſuppriment en même tems ma Lettre, parce qu'on auroit pu connoître en la liſant ce qu'ils avoient trop d'interêt à tenir caché. Ainſi, pour venir à bout de leur noir deſſein, ils n'avoient d'autre parti à prendre que celui de me laiſſer ſeul. Peut-être ſeroit-il difficile de ſavoir de quelle

Let. V. maniere on m'a donné le poiſon, & de nommer les principaux Auteurs d'un pareil attentat, mais ce qu'il y a de certain; c'eſt qu'on a trouvé le moyen de me le faire prendre & qu'il n'y a aucun Moſcovite ſur qui ce ſoupçon ne puiſſe tomber.

Ad te quiſquis is es noſtra querela redit.

Jugez après cela ſi on a eu ſi grand tort dans toute l'Europe, d'attribuer au poiſon la mort des trois derniers Souverains qui ont régné en Moſcovie. Ils auront de la peine à ſe juſtifier d'une pareille accuſation qui n'eſt que trop bien fondée. On les connoît déja par trop de mauvais endroits pour ne les pas croire capables de tout entreprendre. Tout le monde ſait qu'ils ne conſultent jamais que leurs intérêts dans tout ce qu'ils font & que le deſſein qu'ils ont formé d'étendre leur Domination, leur a fait commettre toutes ſortes d'injuſtices à l'égard de leurs Voiſins. Ils ont envahi de belles Provinces, qui leur frayent le chemin de l'Allemagne. Ils cherchent depuis long-tems à poſſéder ſeuls l'Empire de la Mer Baltique.

Tout le monde est témoin de la tyran- Let. V.
nie qu'ils exercent aujourd'hui en Pologne, après avoir semé la discorde dans ce Royaume. Il est à craindre qu'ils ne pénétrent dans la suite plus avant dans l'Europe, & qu'ils n'y portent le fer & le feu, comme ils ont fait en Pologne. Plus d'une Puissance est interessée à borner leur ambition & à rompre leurs mesures; & il seroit à souhaiter qu'on pensât de bonne heure à les faire rentrer dans leurs Forêts & leurs Tanniéres où ils se sont tenus cachés des siècles entiers. On ne sauroit leur rendre un plus grand service, car ils ne souhaitent rien tant que de faire revivre leurs anciennes coutumes & de demeurer inconnus au reste des hommes. Ils haïssent si fort toutes les nouveautés qu'on a voulu introduire chez eux depuis environ quarante ans, que si on les laissoit à eux-mêmes ils secoueroient bien-tôt le joug qu'ils croyent leur avoir été imposé. Cette Nation n'est propre que pour rester dans l'esclavage & l'obscurité. Ne vous étonnez-vous pas que leurs Souverains, malgré la grande autorité qu'ils ont

sur

Let. V. sur eux, n'ayent jamais pu réussir à faire fleurir le commerce dans ce païs & à y introduire la Religion & les Arts?

Ce caractère si singulier des Moscovites est capable d'embarrasser un homme qui voudroit rechercher leur origine. Si j'avois jamais pu me persuader qu'il y eût des Préadamites, j'aurois presque juré que les Moscovites en étoient descendus. On diroit en effet qu'ils doivent leur origine à quelque espèce d'hommes bien différens de ceux que nous connoissons aujourd'hui. Après bien des refléxions, il m'est venu à ce sujet une idée qui me paroît tout-à-fait bien fondée, & je ne doute point que vous ne l'approuviez malgré sa nouveauté. Vous n'ignorez pas que lorsque les Historiens parlent de cette Nation, ils conviennent tous qu'on n'y remarque rien qui puisse faire connoître son ancienneté, & que la profonde ignorance dans laquelle elle a toujours éte plongée, a rendu inutiles toutes les recherches qn'on a faites de sa premiere origine. Cette grande difficulté a tenu tous les Historiens en suspens, & aucun d'eux n'a

n'a osé décider sur cet article. Mais voi- Let. V.
ci la route qu'ils auroient du prendre, & qui est celle que j'ai prise moi-même pour faire cette découverte.

Lorsqu'il est question d'approfondir l'origine d'un Peuple qu'aucun monument ne peut faire connoître, il faut de nécessité examiner ses mœurs & ses coutumes, & voir ce qu'il a de commun avec les autres Nations & sur-tout avec ses Voisins. Cela posé, il reste seulement à vous rappeller un fait historique que vous n'ignorez pas, mais dont il ne vous sera pas facile de fixer l'époque. Vous savez que les Scythes, à leur retour de leur troisième expédition en Asie, furent reçus sur les frontieres de leur païs par une nombreuse Armée, qui s'étoit préparée à leur en disputer l'entrée. Leurs propres femmes ennuyées d'une longue viduité s'étoient toutes livrées de concert aux empressemens de leurs Esclaves, & avoient inspiré à ces vils Amans assez de courage & de force pour prendre les armes. Les Scythes informés de cette résolution délibérérent entr'eux

pour

Let. V. pour ſavoir quel parti il convenoit de prendre en pareil cas. Ils crurent que ce ſeroit trop s'avilir que de ſe ſervir de leurs armes contre des Eſclaves. Ils ſe contenterent de s'armer de leurs fouets & marcherent droit à ces Rebelles, qui ne pouvant ſoutenir la préſence de leurs Maîtres, prirent d'abord l'épouvante & chercherent leur ſalut dans la fuite. Ces lâches qui craignoient d'être pourſuivis, s'enfoncerent fort avant du côté du Nord, dans un païs qui étoit pour lors inhabité, & dont leurs deſcendans ſont encore aujourd'hui en poſſeſſion

Si vous jettez les yeux ſur une Carte géographique, vous remarquerez d'abord que le païs qui ſervit de retraite à ces Eſclaves, doit neceſſairement être le même que celui qui eſt à préſent connu ſous le nom de Moſcovie. La grande connoiſſance que vous avez de l'Hiſtoire m'empêche d'entreprendre de vous prouver ici ce fait, qui eſt atteſté par tous les Auteurs qui ont écrit des Scythes & de leur païs. Il ſe trouve même aujourd'hui en Moſcovie un monument

bien

bien authentique de ce grand événe- Let. V.
ment, car l'endroit où se fit d'abord cette retraite est encore connue sous le nom de *Ville des Esclaves*.

Telle est l'origine des Moscovites qui ne doit être un mystère que pour eux-mêmes. Vous ne devez donc pas trouver étrange qu'un Peuple qui vient d'une pareille source ait pris à tache de rester dans l'obscurité, en negligeant de transmettre à ses descendans les titres & tous les autres monumens qui auroient pu le faire connoître. On auroit appris par-là que les Moscovites sont non seulement Esclaves d'extraction, mais encore traîtres, lâches, & rebelles. On leur remarque encore à présent toutes ces belles qualités, & personne n'ignore que l'esclavage a été perpétué parmi eux de Pere en Fils sans aucune interruption jusqu'au siècle ou nous sommes. On peut donc leur pardonner la hardiesse avec laquelle ils se disent originaires des Scythes, pourvû que cela s'entende de la maniere que je viens de vous l'expliquer.

Pour ne vous laisser aucun doute sur

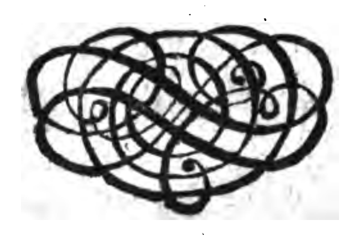
Let. V. cet article, il faut que je vous dise un mot de ces Tartares qui sont voisins des Moscovites. Vous savez sans doute que tous ces Peuples sont les mêmes Scythes dont il est fait mention dans plusieurs Auteurs, & qui ont autrefois rempli la Terre de leurs exploits. Ce sont eux qui possédent encore aujourd'hui, outre la grande Tartarie, les deux plus beaux Empires du monde, qui sont la Chine & le Mogol. Quoique ces Peuples occupent une étendue de païs prodigieuse, il n'y a cependant pas une seule Horde, qui ne connoisse à fond non seulement sa commune origine, mais encore son extraction particuliere. Ils vous raconteront tous avec la derniere exactitude de quelle branche ils sont descendus. Dites-moi, je vous prie, d'où peut venir une si énorme différence, que nous remarquons entre des Peuples si voisins? La chose est facile à éclaircir. Les Tartares sont ces Scythes fameux qui se font honneur de leur premiere origine; & les Moscovites sont ces lâches Esclaves, que leur extraction & leurs actions ont rendus infames.

Cette seule remarque suffiroit pres- Let. V.
que pour détruire tout ce qu'alléguent les Moscovites dans la vue de nous persuader qu'ils sont issus des Scythes. Mais en vérité je ne vois pas qu'ils ayent rien de commun avec cette illustre Nation. Nous remarquons au contraire que la plûpart des Tartares d'aujourd'hui ressemblent entiérement aux anciens Scythes. Nous lisons dans Justin, dans Herodote & dans quelques autres Auteurs quels ont été les moeurs & les exploits de ces Conquérans, & si vous les comparez avec tout ce qu'on nous dit des Mongalles & des Kalmucs, vous trouverez qu'il y a entre tous ces Peuples un rapport des plus grands. Nous remarquons chez les Tartares dont il est ici question, un courage intrépide & une grandeur d'ame qui surprend; mais les Moscovites ne se distinguent jamais que par leur lâcheté & leur bassesse. Il ne vous sera pas facile, Monsieur, de trouver dans l'Histoire des conjectures mieux fondées que celles-ci sur l'origine des Moscovites;

 ainsi

Let. V ainsi *si tibi vera videntur dede manus.* Je finirai par-là cette Lettre, me réservant de vous donner dans la suivante quelque chose de plus comique & de plus burlesque. Vous jugez bien qu'il faudra nécessairement me géner & me contraindre pour vous entretenir sur ces matieres, qui devoient être toujours traitées non seulement *corpore valido*, mais encore *animo sereno.* Cependant

Ut qui jocularia ridens
Percurram.



LETTRE

LETTRE VI.

MONSIEUR,

IL n'y a rien de si singulier que la conduite qu'on tient ici à mon égard. Je parle des Seigneurs Moscovites, qui voyant que je ne puis mourir de maladie, cherchent par toutes sortes de moyens à me faire mourir de faim. C'est en effet ce qui me seroit déja arrivé, si je n'eusse été secouru à propos par Mr. de l'Isle & Mme. son Epouse. J'aurai occasion de vous parler de l'un & de l'autre dans cette Lettre, & vous verrez par ce que je vous en dirai que dans la conjoncture présente, les Ministres, les Généraux d'Armée & les Gens de guerre ne sont pas les seuls qui fassent honneur à la Nation Françoise. Pour vous mettre bien au fait de tout ce que j'ai à vous dire, il est bon de reprendre les choses de plus haut.

Quoique ma maladie fût devenue chronique & comme incurable, elle

L. VI. étoit cependant moins violente qu'auparavant, & je commençois déja a sentir le besoin où j'étois de prendre une nourriture solide, qui me soutînt & augmentât insensiblement mes forces. Toutes les provisions que faisoient mes Gardes à mes propres dépens, me coûtoient si cher & étoient si mauvaises, que je pris enfin la résolution de chercher à me nourrir de quelque autre maniere. Pour cet effet je crus devoir faire prier Mr. & Mme. de l'Isle de m'envoyer du vin & quelques autres provisions qui m'étoient les plus nécessaires. La grande difficulté étoit de leur faire connoître mes intentions, car je ne pouvois ni parler ni écrire à qui que ce fût. Enfin, après m'être donné bien des peines pour faire réussir ce projet, je trouvai moyen d'engager un Ecrivain qui voulut bien se charger d'écrire en Langue Moscovite tout ce que je lui dictois. Vous ne devez pas être surpris de me voir dicter ce Billet, car la Nécessité est un grand Maître de Langue, *ingeniique largitor venter*. Depuis quelque tems je commençois à entendre passablement le

Langage du païs & j'en savois assez L. VI.
pour faire connoître tous mes besoins.

Mon Billet n'eut pas été plûtôt remis entre les mains de Mr. de l'Isle qu'on m'apporta beaucoup au delà de ce que j'avois demandé. Je n'avois pas lieu de douter qu'il n'eût été informé de mon avanture & de mon arrivée à Petersbourg; parce que d'un côté son frere ne pouvoit pas avoir manqué de l'en avertir, & que d'ailleurs l'ayant nommé dans l'Interrogatoire qui m'avoit été fait, il étoit à croire qu'on l'avoit aussi examiné. J'ai même appris depuis qu'on l'avoit fait venir derriére une porte pour voir s'il pourroit me reconnoître.

Les provisions que Mr. de l'Isle m'avoit données & quelques autres que je fis acheter à mes dépens furent bien-tôt consommées. Comme on m'avoit promis que je serois nourri par ordre de la Cour, & voyant cependant qu'on n'exécutoit pas cette promesse, je crus devoir m'en plaindre fortement au Wagtmester. Celui-ci me répondit qu'on se trouvoit extrêmement embarrassé à cet égard,

 parce

L. VI. parce que j'avois témoigné que je ne pouvois manger des ragoûts apprêtés à la Moscovite. Peu content d'une si mauvaise raison, je lui parlai d'un ton si ferme que mon homme eut peur & n'osa plus paroître. Telle est la conduite que tiennent tous les Moscovites, sans en excepter même les Gens de guerre, lorsqu'ils voyent qu'on leur résiste en face. Une chose assez extraordinaire, c'est que je n'ai jamais pu savoir quel nom ils donnoient en leur Langue à un homme de cœur. Je croirois presque qu'ils n'ont aucun terme pour désigner un homme de ce caractère, parce que ne se trouvant parmi eux personne qui ait du courage, un pareil terme leur seroit entiérement inutile. Deux qualités que j'ai de la peine à concilier, c'est cette lâcheté & une certaine brutalité qui leur sont également naturelles. Ils ont une Loi qui défend à tous les Sujets de tirer l'épée, & on l'observe dans tout l'Empire avec une si grande exactitude, qu'il n'y a pas d'exemple qu'elle ait jamais été violée. Je ne sai s'ils ont aussi des Loix contre les Voleurs; mais

mais s'il y en a, on peut dire qu'elles Liv. VI.
sont bien mal observées. Quelle conséquence peut-on tirer de cette remarque? Ne pourroit-on pas dire qu'ils sont naturellement portés au vol, & que leur timidité les empêche de tirer l'épée? Je vous laisse cette question à décider, & je ne doute pas que vous ne soyez de mon avis.

Cependant comme on négligeoit toûjours de me donner dequoi me nourrir, je fis entendre à mes Gardes que je trouverois moyen de me faire conduire chez l'Impératrice, & que je porterois à Sa Majesté mes plaintes contre tous ceux qui refusoient d'exécuter ses ordres. Je dis la même chose à toute la troupe d'Ecrivains qui étoient dans mon antichambre, & mon Caporal ayant paru sur ces entrefaites, je l'assurai que je ne manquerois pas de casser les vitres pour prier les passans de m'apporter à manger. Ces menaces ne furent pas sans effet. Dès le lendemain mon Caporal vint me trouver la bourse à la main, en me disant que je n'avois qu'à ordonner ce que je voudrois.

LVI. Je lui fis savoir que j'avois besoin de pain, de vin, de sucre & de viande, & bien-tôt après on m'apporta tout cela. Je donnai encore le jour suivant un pareil ordre, mais je ne fus plus obéi. Ayant présenté de l'argent à un de mes Gardes pour m'acheter ce qui m'étoit nécessaire, il refusa de l'accepter, sous prétexte qu'il avoit ordre de ne se charger d'aucune de mes commissions. Je ne fus pas peu surpris de voir qu'on eût donné un pareil ordre, mais il en fallut passer par-là & me résoudre à manger ce qui me restoit du jour précédent. Les jours suivans je n'eus que très-peu à manger, & quelquefois rien du tout. Lorsque j'étois obligé de jeûner, un de mes Gardes prenoit un Violon & m'invitoit à danser, en me disant que cet exercice faisoit oublier la faim aux François. Cette farce me divertit quelque tems, mais enfin me voyant poussé à bout, je fis de si terribles menaces à mes gens, que sur le soir on m'apporta une belle pièce de Roti, du pain & du vin. Il ne me falloit pas moins qu'un pareil régal pour appaiser

ma faim. Sur la fin du repas, comme L.VI.
je repliois un papier dans lequel on avoit mis du ſel je m'apperçus qu'il étoit écrit; & la curioſité m'ayant pris de le lire je m'apperçus qu'il ne contenoit que des calculs aſtronomiques. D'abord je ne doutai pas que Mr. de l'Isle & Mme. ſon Epouſe ne m'euſſent envoyé eux-mêmes le ſouper que je venois de faire. Ce procédé m'irrita à un point, qu'il n'y eut ſorte d'injures que je ne diſſe à mon Caporal. J'allai même juſqu'à le menacer de faire ſavoir à l'Impératrice de quelle maniere on exécutoit ſes ordres à mon égard, étant perſuadé qu'elle feroit pendre tous ceux qui en étoient chargés. Il voulut s'excuſer ſur la difficulté qu'il y avoit à me contenter, mais j'élevai ſi fort ma voix qu'il eut peur & prit la fuite.

Je ne finirois jamais ſi je voulois entreprendre de vous raconter toutes les Scènes qui ſe paſſerent à ce ſujet. Je me contenterai de vous dire que tout ce qu'on me donna pour ma nourriture, depuis le onze de Janvier juſqu'au quinze de Février, m'avoit

été

L. VI. été envoyé de chez Mr. de l'Isle. Il avoit même chargé mes Gardes de me donner encore d'autres provisions, mais ces Coquins jugerent à propos de les retenir, comme je l'appris dans la suite. Sans le secours de Mr. de l'Isle je courois grand risque de mourir de faim dans ma prison. Tout ce qui peut justifier en cela les Moscovites, c'est l'impossibilité où ils se trouvent de nourrir leurs prisonniers lorsqu'ils ont à leur charge un si grand nombre d'Etrangers. Auriez-vous jamais cru que tous les revenus de ce vaste Empire ne montent qu'à dix ou douze millions d'écus? Avec une somme si peu considérable on n'est guère en état de faire des largesses. Après tout, pourquoi ne pas me contenter de ce qu'on me donnoit? Ne suffisoit-il pas que je fusse nourri à leur maniere? Les Moscovites eux-mêmes n'ont d'ordinaire pour leur nourriture que du pain bien noir, du poisson salé & souvent fort puant, & de l'eau pour leur boisson. Un Prisonnier comme moi, un inconnu pouvoit-il s'attendre d'être mieux traité? Il est certain que si on eût

voulu

voulu m'accorder ce qu'on donne ail- L. VI. leurs aux Prisonniers d'Etat, j'aurois autant dépensé moi seul qu'une demi-douzaine de Familles Moscovites. Vous ne sauriez croire combien l'argent est rare dans ce païs, & la misere extrême où le peuple est réduit. Il circule plus d'argent dans un seul jour à Paris, à Londres & à Amsterdam que dans toute l'étendue de la Moscovie pendant le cours d'une année. Je ne crois pas exagerer, si je vous dis que la dépense journaliere d'un seul Marchand de Londres excède de beaucoup celle de toute une ville de Moscovie. Ainsi dans l'impossibilité où l'on étoit de me nourrir, comme j'aurois du l'être, on fut bien aise de laisser ce soin à Mr. & à Mme. de l'Isle son épouse qui me rendirent l'un & l'autre dans cette occasion tous les services qu'on rend d'ordinaire en France aux Etrangers. Quoique je défendisse à mes Gardes de rien demander à Mr. de l'Isle, ils ne laissoient pas d'aller chez lui, & il ne se passoit pas de jour que je ne reçusse des marques de sa bienveillance. Je vous

avoue

Let. VI. avoue que sa générosité à mon égard alla beaucoup au-delà de tout ce que je pouvois attendre du meilleur de mes amis. Je me propose de vous en dire davantage sur cet article dans une autre occasion. Souffrez que je vous entretienne à présent de ce qui m'occupoit dans ma prison.

Comme je n'avois ni plume, ni papier, ni encre, je trouvai le moyen de me passer de tout cela & voici comment. Un clou qui se trouva par hazard dans ma prison me tint lieu de plume, & ma table dont on avoit ôté le tapis me servit de papier. De cette maniere je n'avois aucun besoin d'encre pour écrire. D'abord il me vint en pensée de laisser en Moscovie quelque monument de ma dure captivité. Dans cette vue je commençai par graver sur le bord du tiroir de ma table les paroles suivantes:

Inter Scribas & Pharisæos innocens erat.

J'entrepris ensuite de broder toute la table, & pour mon coup d'essai je me mis à faire l'éloge de l'Impératrice. Voici en quels termes il étoit conçu.

Anna

Anna delle tue glorie al scriver pronto Let. VI.
Dell' ale della fama
Piuma stringer vorrei;
Ma misero sol servo
Suelta dal Carcer mio penna di ferro.

Ayant pris du goût pour les Vers, j'en fis d'autres que voici.

Anna delle tue Lodi
Pur dir vorrei: Ma alla materia vasta
Un sol foglio posseggo ed ei non basta.

J'aurois de la peine à vous dire comment il arriva, *ut sic repente Poëta prodirem.* Quoiqu'il en soit, ma table se trouva au bout de quelques jours toute couverte de méchans Vers. Messieurs les Moscovites n'y comprenoient rien, aussi ne les faisois-je pas pour eux. Après avoir couvert ma table, je m'avisai d'aller graver sur la porte de ma prison tout ce qui m'étoit arrivé de plus remarquable en Moscovie. C'est là où l'on apprend qu'on me refusa un Barbier, dans la crainte où l'on étoit que je ne me servisse de son rasoir

L. VI. pour me couper la gorge; & qu'on ne voulut pas me donner un Médecin, parce qu'il auroit pu me guérir & me conſerver la vie. Ces deux événemens me donnerent lieu de propoſer l'énigme d'un homme qui ne peut ni vivre ni mourir. Je me ſuis en effet trouvé dans le cas de celui à qui un Gaſcon diſoit: ſi tu avances, je te tue; & ſi tu recules, tu ès mort. Ce pauvre homme dans une ſi grande extrémité ne pouvoit éviter le danger qui le menaçoit qu'en devenant inviſible, & ce fut auſſi le conſeil que le Gaſcon lui donna. Comme cette conduite des Moſcovites à mon égard eſt une preuve bien ſenſible de leur dureté, je voulus pour en conſerver la mémoire addreſſer à leurs Sécretaires les Vers ſuivans.

Signori Secretari,
Che il Barbiero negate,
Ed il Medico non date,
Siete Cervelli rari.
Voi dite Barbier nò,
E uccidarti sì

Ma

Ma il Medico? Pol sò. Let. VI.
Perche sanarmi può.
O ridicolo absurdo: In fede mia
Ignorate esser forza questa porta
Aperta o chiusa sia.

C'est un phénomène assez rare d'être exposé à mourir de faim, & comme j'ai été réduit à cette extrémité en Moscovie j'ai cru qu'un événement de cette nature méritoit d'être transmis à la postérité. Voici les Vers que je fis à cette occasion:

Signori Secretari, dite un puocò
Per chi voi mi prendete?
Se per uomo: o per spirto: se son tale,
Guardate non vi faccia inspiritare.
Ma se uomo son io, date a magnare.
Forsi perche senza verun soccorso
Non morsi di gran male
Mi credete immortale?

Voilà à quoi je m'occupois dans ma prison. Tout autre que moi auroit cherché à se répandre en invectives contre Mrs. les Moscovites, mais pour vous dire le vrai je les regardois

Let. VI. comme indignes de ma colere. Il se passa cependant dans ce tems-là une Scène assez burlesque, où je ne pus me dispenser de témoigner de l'indignation. Voici le fait.

Comme mon séjour dans la prison commençoit à m'ennuyer, il ne se passoit point de jour que je ne fisse de sérieuses réfléxions sur les motifs qui pouvoient engager les Moscovites à me tenir si long-tems enfermé entre quatre murailles. Je crus qu'on commençoit à m'oublier, & dans cette pensée je voulus chercher quelque moyen de faire parler de moi. Ma barbe me parut fort propre à réveiller les esprits & à donner l'alarme à tous mes Gardes. Elle étoit déja depuis long-tems d'une longueur à faire peur. Je remarquois tous les jours que les Ecrivains, en entrant dans ma chambre, se disoient l'un à l'autre, que je ressemblois à un Tartare. Cette comparaison ne me choquoit pas beaucoup, & j'aimois mieux avoir l'air d'un Tartare que celui d'un Moscovite. Pour leur montrer ma parfaite indifférence pour

toutes

toutes les railleries qu'ils faisoient sur L. VI.
ma barbe, je leur disois quelquefois que j'aurois mal passé mon tems si Pierre I. m'eût rencontré dans cet état. Je fis même quelques Vers, qui furent gravés sur ma table, par lesquels je leur donnois à entendre que ma barbe, bien loin de m'abbattre & de me donner un air de suppliant ou de criminel, servoit à augmenter mon courage & ma fermeté. Je leur parlois souvent sur ce ton, & pour les convaincre mieux de ce que je disois, j'ajoutois ces paroles:

——*Barbatum hoc crede Magistrum Dicere.*

Malgré cette indifference que je leur témoignois pour une si grande barbe, je ne laissai pas de prendre la résolution de la couper, & je voulus même les en avertir. Vous savez que je porte au bras une de ces Pierres, dont les Savans ont tant parlé & qui devroit même m'être devenue bien chere depuis mes Avantures, si j'étois un peu plus crédule. Ayant fait venir mon Caporal je la lui montrai

L. VI. en l'assurant que s'il refusoit de me faire venir au plûtôt un Barbier, j'allois me faire raser dans l'instant par un Esprit qui obéissoit à mes ordres & que je tenois enfermé dans cette Pierre. A ce discours cet homme parut surpris & après avoir jetté les yeux tantôt sur moi, tantôt sur ma Pierre, il me dit, comme en tremblant, qu'il alloit donner avis de ce que je venois de lui apprendre & qu'il ne tarderoit pas à me rendre réponse. A son retour il me dit qu'il falloit avoir patience & qu'on ne jugeoit pas encore à propos de m'accorder ma demande. Peu content de cette réponse je pris d'abord la résolution de faire moi-même la fonction de Barbier. Pour cet effet dès que je vis mes Gardes occupés, je pris mes ciseaux qui me tiennent lieu de rasoir, & bien tôt après je reparus devant mon Caporal, ayant la barbe faite. Jugez de son étonnement; vous l'eussiez pris pour un homme qui est en extase.

Comme cette affaire pouvoit avoir des suites, je vis bien qu'il falloit m'armer

mer de courage & me préparer à tout L. VI.
événement. Personne ne parut ce jour-là, ce qui me fit croire qu'on s'embarassoit peu de ce qui venoit de se passer. Le lendemain j'appris par mes Gardes que ma barbe faisoit grand bruit, & qu'ils s'attendoient d'être punis eux-mêmes de n'avoir pas plus veillé sur ma conduite. Je compris par leur discours qu'on ne croyoit pas que j'eusse des ciseaux, & qu'on ne manqueroit pas de me regarder comme un franc Magicien. La crainte où j'étois de passer pour Sorcier & de voir fustiger mes Gardes, me fit prendre le parti de leur déclarer que j'avois des ciseaux & que je m'en étois servi pour couper ma barbe. A cette nouvelle l'alarme se répandit par-tout: les Ecrivains qui étoient dans l'antichambre ne parloient d'autre chose, & regardoient cette bagatelle comme une affaire de la derniere importance. Je n'étois pas fâché que la chose eût fait du bruit; mais je fus bien surpris lorsque je vis entrer dans ma chambre le Sergent de ma Garde, le Caporal & sept ou huit Archers armés de leurs

 épées.

L. VI. épées. Cependant loin de m'épouvanter à la vue de cette troupe efféminée, je me préparai à me bien défendre en cas d'attaque. Le Sergent portant la parole me demanda mes cizeaux: il eut pour toute réponse que je ne comprenois rien à son langage. Le Caporal & les Archers me firent la même demande, mais ils ne purent avoir d'autre réponse que celle que je venois de donner à leur Sergent. Ils firent en vain bien des signes pour me faire comprendre ce qu'ils vouloient, & le Sergent entr'autres porta ses doigts à sa moustache pour me donner à entendre qu'il étoit question des ciseaux avec lesquels je m'étois coupé la barbe. Leur ayant dit de m'aller chercher un Interprête, ils sortirent de ma chambre, mais un quart d'heure après le Caporal rentra avec un plus grand nombre d'Archers. Ils me trouverent assis, & s'étant approchés de moi ils me firent les mêmes demandes qu'auparavant. Je leur dis nettement qu'ils se retirassent, & que je n'entendois pas assez le Moscovite pour leur répondre.

Un

Un de ces Messieurs, plus hardi que les autres, voyant le tiroir de ma table à demi ouvert eut l'insolence d'y vouloir mettre la main. Dans le moment qu'il prenoit cette liberté je voulus pousser mon tiroir pour lui serrer la main; mais il me prévint & se retira en arriere fort à propos. Je me levai en même tems fort brusquement, & ayant appellé mes Gardes, je leur fis signe de faire sortir sur le champ toute cette canaille. L. VI.

Voilà à quoi aboutit l'affaire des ciseaux, qui avoit d'abord fait tant de bruit. J'aurois de la peine à croire que les Comédiens Italiens pussent donner à l'Impératrice des Pièces où elle prît autant de plaisir qu'à celle-ci; & je ne doute pas que je n'eusse eu l'honneur de voir cette Princesse dans ma prison, si elle eût pu savoir qu'il y avoit si près d'elle un autre Théatre ouvert, où ses propres Sujets représentoient de si belles Pièces.

Vous voyez, Monsieur, que je tiens ma parole: je vous avois promis du Burlesque, & je ne pense pas que

Let.VI. vous ayez lieu de vous plaindre qu'il en manque dans cette Lettre. Ce sera à vous à en juger après avoir achevé cette lecture. Puisque je vous ai donné ci dessus les Vers que je fis dans le tems qu'on refusoit de me donner un Barbier, il est juste que je vous fasse part ici de quelques autres, qui furent gravés sur ma table lorsque ma barbe eut été coupée. Voici en quels termes ils sont conçus :

Signori Secretarii,
Perche alla vostra Barba
Mi son fatta la Barba,
Voi fate del rumore ?
O potere del Cielo
E che ! quivi tra voi non è permesso
Ne pur strapparsi il pelo !

Mais il est tems de finir, la Pièce n'est déja que trop longue, elle commence à m'ennuyer, & je crains fort qu'elle ne produise en vous le même effet. J'aurois du me ressouvenir plûtôt du Proverbe, qui dit :

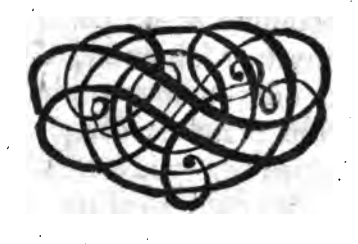
Li lochi son belli quando son corti.

Pour vous dédommager de la perte de tems que vous aura causée la lecture

de

de tant de mauvais Vers Italiens, je Let. VI.
vais vous donner deux mots de bon Latin en vous disant adieu:

Tu tamen ô nobis usu junctissime longe
Pars desiderii maxima, crede mei.
Sis nostri memor.



LETTRE VII.

MONSIEUR,

VOICI déja ma ſeptième Lettre, quoique je ne ſois encore qu'au quatrième Mois de ma captivité. Je crains fort qu'en continuant de la ſorte, il ne me faille *centuriam tibi dare*, ce qui ſeroit aſſurément bien éloigné de mon compte & ne pourroit que vous ennuyer. Mais enfin, Mon cher Monſieur, dites-moi vous même quel parti je dois prendre; car je ne vois guère moyén de pouvoir être plus court. D'un côté vous ne ceſſez de me demander avec inſtance un détail éxact & bien circonſtancié de tout ce qui m'arrive, & de l'autre il ne ſe paſſe aucun jour que Mrs. les Moſcovites ne me fourniſſent de nouvelles avantures. En voici une qui eſt tout-à-fait remarquable.

Sur la fin de Février je vis entrer dans ma priſon un homme, qui après m'avoir ſalué en François & fait des complimens

complimens de la part de Monsieur & de Madame de l'Isle, mit sur ma table un paquet de linge, du vin & diverses autres provisions. La joie que je ressentis d'abord en voyant une personne avec qui je pouvois m'entretenir, ne fut pas de longue durée. J'eus à peine le tems de lui dire combien j'étois redevable à Mr. & à Mme. de l'Isle des services qu'ils me rendoient, & que j'étois confus qu'on abusât ainsi de leur bonté. Comme j'avois donné du linge à laver & à raccommoder, on trouva à propos de le porter chez Mme. de l'Isle qui eut la générosité d'y joindre bien des choses dont elle crut que je pouvois avoir besoin. Cette Dame charitable avoit chargé un de ses Domestiques de me remettre lui-même ce paquet, n'ignorant pas que s'il fût tombé en d'autres mains, j'aurois été privé d'une bonne partie de ce qu'elle vouloit bien me donner. Vous serez sans doute surpris, Monsieur, qu'on eût permis à ce Domestique de me venir parler & de me donner un paquet, qui n'avoit été visité ni par Let. VII.

Let. VII. aucun Sécretaire ni par aucun de mes Gardes. Quoi! est-ce que je n'étois plus ce même Prisonnier d'Etat, dont on devoit observer toutes les démarches & qui devoit être gardé avec tant de rigueur? N'étois-je pas le même à qui on avoit refusé un Barbier, & à qui on ne vouloit accorder ni couteau ni fourchette? Oui, mais voici le grand motif qui porta Mrs. les Moscovites à changer dans cette occasion de conduite à mon égard. Si ces avares se fussent chargés de m'envoyer eux-mêmes des provisions & de me faire blanchir mon linge, il leur en auroit aussi-tôt coûté à peu près la valeur d'un Rouble; & cette somme leur paroissoit assez considérable *ut silerent Leges*, en laissant ce soin à quelqu'autre qui voudroit bien faire cette dépense. Ce que j'avance est si vrai que dans la suite, lorsque je souhaitois d'avoir quelque chose qui leur paroissoit trop cher, j'étois obligé d'avoir recours à Madame de l'Isle, qui ne manquoit pas de m'envoyer aussi-tôt son Domestique.

Cet exemple doit vous faire juger de

de la mesquinerie des Moscovites. Let. VII.
Vous voyez en même tems par là la nécessité qu'il y a d'entrer dans de pareils détails, pour vous faire connoître à fond le caractère de cette Nation. Une autre raison, ou plûtôt un sentiment de reconnoissance, me porte à vous dire un mot de deux petits oiseaux, qu'un de mes Gardes m'apporta & dont il me fit présent. Je les eus à peine reçus que je leur donnai pleine liberté de courir & de voler dans ma chambre. Ils ne tarderent pas à se rendre fort familiers, & me firent bien-tôt connoître que l'homme n'est pas le seul des animaux à qui la Raison a été donnée en partage. N'en déplaise à Messieurs les Cartésiens, j'avois bien de la peine à les regarder comme de simples automates. Je leur trouvois de l'esprit, du raisonnement, & une sorte de gentillesse que les hommes n'ont pas. Je puis dire que leur compagnie me charmoit & me faisoit passer d'agréables momens. Ils étoient toûjours à mes côtés & me faisoient mille caresses. Je ne crois pas que ce soit trop les vanter que de les mettre au-

dessus

Let. VII. dessus de la plûpart des Moscovites, pour ce qui regarde la raison, les mœurs, & certains sentimens que je pourrois appeller humains, & que je n'ai jamais eu le bonheur de remarquer ni d'éprouver dans aucun de mes Gardes. Enfin ce couple innocent ne pouvant plus souffrir la brutalité de mes gens sortit de ma prison & me laissa seul dans l'esclavage. Je les ai trop aimés pour les oublier dans mes Vers & ne pas faire leur éloge, mais je le supprime à dessein pour vous parler d'autre chose.

Je vous ai dit que je gravois mes Vers sur ma table & sur ma porte, & que l'une & l'autre furent bien-tôt couvertes de diverses petites Pièces de poësie. Las de cet amusement je m'avisai de passer mon tems d'une maniere un peu plus utile. J'avois, comme je vous l'ai déja marqué, un Calendrier Moscovite, qui est un Livre assez gros: j'avois aussi des Tabletes & un poinçon d'argent. Un jour que j'avois mon Calendrier ouvert, dans lequel il se trouva par hazard une petite feuille de papier blanc, il me vint en pensée d'écrire dessus à l'aide

de mon poinçon. J'en fis bien-tôt l'essai, & la chose réussit à merveille. Lorsque je voulois lire cette nouvelle écriture, je ne faisois qu'exposer mon papier aux réfléxions de la lumiere, & alors chaque caractère paroissoit aussi distinctement que si j'eusse employé de l'encre pour les faire. C'est ainsi que la prison peut être quelquefois la mere de l'invention. Cependant mes Gardes toûjours pleins de défiance, & fort étonnés de me voir si occupé, s'approchoient de moi de tems en tems pour examiner ce que je faisois; mais, comme ils ne voyoient chaque fois que du blanc, & que je n'avois ni plumes, ni encre, choses dont on m'avoit défendu l'usage, ils me laisserent continuer tranquillement mon Ouvrage qui alla si vîte en très-peu de tems que tout le papier se trouva rempli. Il y en avoit beaucoup dans la chambre, mais il étoit lié & cacheté à la mode du païs, & la Garde étoit chargée d'en avoir soin. Malgré tout cela, je trouvai moyen d'en prendre sans que personne s'en apperçût, & j'en fis une si bonne provision,

Let. VII.

Let. VII. vision, que je m'en vis assez pour mettre la derniere main à ce que j'avois entrepris. Malheureusement tous ces Mémoires, qui étoient d'excellens matériaux pour mon Histoire ont été perdus dans un naufrage, & voilà pourquoi mes Lettres paroissent si froides & d'un stile si peu châtié.

Mais que penserez-vous de ma hardiesse à voler du papier & à rompre les cachets, entreprise qui est regardée comme un crime capital en Moscovie? A l'égard du papier, je me croyois en droit d'en prendre pour me dédommager de celui qui m'avoit été volé à Cazan, & de la perte d'une partie de mes hardes dont on avoit jugé à propos de se saisir. Quant aux Cachets, je vous avoue que si on eût découvert que je les avois rompus, j'aurois pu passer mal mon tems; car il est bon que vous sachiez, que tout est cacheté en Moscovie, maisons, boutiques, magazins, chambres, portes, & fenêtres. Il n'y a qu'une seule chose qui ne soit pas cachetée dans ce païs, quoiqu'elle le soit en Italie, où l'on pousse la jalousie un peu trop loin. Je

vous

vous laisse à deviner ce que c'est. Let. VII.

La maniere de cacheter les papiers en Moscovie est assez singuliere. Ils passent entre leurs doigts un petit morceau de cire jaune, qu'ils appliquent sur une ficelle entortillée & où ils mettent ensuite un cachet, auquel il est bien difficile de rien distinguer. De plus vous trouvez partout des gens qui ont soin de ces papiers si mal cachetés & qui les gardent avec la derniere exactitude. Malgré toutes ces précautions, rien n'est plus facile que d'apprendre les secrets du Cabinet. Si jamais vous avez le malheur d'aller en Ambassade en Moscovie, vous n'avez qu'à me consulter auparavant, & je vous promets de vous faire trouver tous les moyens nécessaires pour être bien-tôt instruit des affaires qui s'y passent. Je vous dirai même de quelle maniere vous devez vous y prendre pour enlever tous les papiers de la Sécretairerie, & les faire remettre ensuite en leur place sans que personne en soit informé. Il n'y a pas un seul Ecrivain que vous ne puissiez gagner en lui donnant seulement ou un

Let. VII. verre d'eau de vie ou un demi Rouble. Les Soldats qui font de garde s'acquittent rarement de leur fonction avec l'exactitude qu'ils devroient; vous les trouvez presque toujours endormis, ils ne savent jamais leurs ordres & sont toujours prêts à en recevoir du premier qui voudra leur en donner. Mais ce qui est encore pire que tout cela, ces Animaux sont toujours yvres, ce qui donne lieu à des querelles continuelles & au desordre qui regne parmi eux. J'ai vu souvent tout à la fois une demie douzaine d'Ecrivains aux fers pour avoir négligé leurs devoirs, ce qui ne les empêchoit pas néanmoins de se bien divertir avec les autres. Le fer est à très-bon marché en Moscovie, & pour peu qu'on s'écarte de son devoir on en charge le coupable de maniere qu'il ne peut plus se remuer.

Cependant je restois toûjours dans l'oubli, & personne ne pensoit à me procurer la liberté. Dans la résolution où j'étois de mettre tout en œuvre pour me tirer de prison, j'entrepris de composer un petit Mémoire que je devois

devois adresser aux Ministres. Je me servis pour cet effet d'une petite plume que je mis au bout de mon poinçon. Tout cela se fit heureusement à l'insçu de mes Gardes, & je puis bien dire que je leur faisois souvent voir *candida de nigris & de candentibus atra.* Il n'est pas besoin d'être joueur de Gobelets pour dupper ces gens-là. Let. VII.

Je marquois aux Ministres dans mon Mémoire que me voyant toujours captif, sans que je pusse pénétrer le motif d'une si rude & si longue détention, je les priois d'ordonner qu'on me permît au moins d'écrire pour me justifier. Je leur disois que je consentois volontiers à perdre la vie, si on me trouvoit coupable; mais qu'au cas que je fusse innocent, comme j'espe-rois le démontrer, je les priois de s'employer en ma faveur auprès de l'Impératrice pour obtenir ma liberté. Après avoir préparé ce Mémoire, il étoit question de le faire tenir à ces Ministres, & la chose n'étoit rien moins que facile. J'ignorois alors si c'étoit à ces Messieurs que je devois m'addresser

Let. VII. directement : il est vrai que j'entendois souvent parler de Sécretaires & de Sénateurs, mais je m'obstinois toujours à dire que je n'avois affaire qu'à l'Impératrice & à ses Ministres. Il se pourroit bien que le mépris que je fis paroître en diverses occasions pour le Sénat, ne contribua pas peu à rendre mon esclavage plus long. Quoiqu'il en soit, je ne pus jamais me résoudre à changer de langage sur cet article, & même sur la fin de ma captivité je ne reclamois que la seule protection de l'Impératrice, sans faire aucune mention ni du Sénat ni des Ministres du Cabinet :

Tantum licentiæ dabat innocentia.

L'occasion de faire remettre mon Mémoire ne se trouva pas d'abord. En attendant je pris certaines mesures pour exécuter un nouveau projet. Depuis quelque tems j'etois fort incommodé d'une fluxion à la tête, & comme mon *Eau des Carmes* étoit renfermée dans mon Coffre, je pris la résolution de l'ouvrir pour l'en tirer. La chose ne me parut pas d'abord facile, parce

parce qu'il falloit prendre garde de ne pas toucher ni au cadenat ni au cachet qu'on y avoit mis. Cependant après avoir bien examiné mon Coffre, je vis qu'il n'étoit fait que de diverses planches jointes ensemble sans aucun clou, & que je pourrois aisément en détacher une à l'aide d'un morceau de fer. Il falloit donc trouver ce morceau de fer ou quelque chose d'équivalent, & voici de quelle maniere je m'y pris pour en avoir. Un jour que mes Gardes étoient fort occupés à mettre le feu au Poële & qu'ils se donnoient beaucoup de peine à couper du bois avec leurs épées, je leur fis entendre qu'un hache leur conviendroit beaucoup mieux que leurs épées & qu'ils devoient tâcher d'en avoir une. Ils eurent assez d'esprit dans cette occasion pour comprendre que j'avois raison, mais ils me dirent que c'étoit à moi à faire cette demande au Wagtmester. Comme j'étois peu content du Wagtmester, parce qu'il ne venoit plus me voir, je leur dis que c'étoit un coquin & que je ne voulois rien avoir à démêler avec lui. En même

Let. VII.

 tems

Let. VII. tems je leur jettai un demi Rouble en leur disant d'aller eux-mêmes acheter une hache. Je fus bien-tôt obéi, car il n'y avoit rien que ces gens ne fissent pour de l'argent. Remarquez ici, je vous prie, la bizarrerie de mes Gardes. Si je leur avois demandé un couteau ou une fourchette, je n'aurois pas manqué d'avoir un refus, & cependant ils veulent bien m'aller acheter une hache & me la confier. Pourquoi cela, me direz vous, d'où vient cette différence? C'est parce que la hache n'étoit pas marquée dans leur Rituel: ce n'étoit pas une de ces choses qui m'avoient été défendues; & d'ailleurs elle devoit leur servir à couper du bois. Mais puisqu'on refusoit de me donner un couteau dans la crainte où l'on étoit que je ne me coupasse la gorge, ne devoit-on pas avoir aussi lieu de craindre que je ne me fendisse la tête avec cette hache, ou que je ne m'en servisse contre eux-mêmes si l'occasion s'en fût présentée? Jugez par-là du travers d'esprit des Moscovites.

Je vous dirai tout-à-l'heure de quelle

quelle maniere je vins à bout d'exécuter ce jour-là mes deux entreprises. Cela se passa, si je ne me trompe, le 18me. de Mars. Mais à propos de 18me. il faut que je vous fasse faire une remarque qui me paroît assez singuliere. N'avez-vous pas trouvé, en lisant mes Lettres, que toutes les époques de mes Avantures se rapportent précisément à pareil jour? Ce fut en effet le 18. de Décembre que je fus conduit au Cabinet de l'Impératrice: ce fut aussi le 18. de Janvier que l'on m'accorda la permission d'écrire, & vous verrez dans la suite que tout ce qui m'arrivera de plus remarquable sera toujours le 18me. du Mois. Je serois ravi que quelqu'un voulût me donner raison de ce phénomène. Je n'ignore pas que presque toutes les Nations ont autrefois regardé le nombre de 9 comme un nombre mystérieux, & que même elles l'ont eu en grande vénération: je ne sai pas si nos Cabalistes modernes ne sont pas encore de ce sentiment; mais à l'égard du nombre 18, je n'avois jamais entendu dire qu'il renfermât quelque chose de

Let. VII.

Let. VII. mystérieux, & je vous avoue franchement que cette découverte est toute nouvelle pour moi. Pensez-vous que ce soit ici un simple effet du hazard? Il n'est pas hors de propos de remarquer que les Moscovites, qui sont superstitieux à l'excès, ont toujours cherché à rencherir sur les rêveries des Anciens, & de-là est venu que de deux neuf ils en ont fait un 18.

Ce fut donc le 18. de Mars qu'on vint me chercher pour être conduit dans une autre prison. Cette nouvelle m'embarassa, parce que je craignois de manquer l'occasion de faire présenter mon Mémoire de la maniere que je me l'étois proposé. On me pressa si fort pour m'obliger de sortir au plus vîte, que je n'eus pas le tems de faire beaucoup de réfléxions, & il fallut me déterminer à prendre *consilium in arena.* J'étois escorté par une troupe d'Archers & par mes Gardes qui avoient le Sergent à leur tête. Dès que je fus arrivé dans une chambre qui étoit pleine de monde, je tirai mon Mémoire de ma poche, & criant à haute voix afin que toute

toute l'Assemblée pût m'entendre, je dis au Sergent de la Garde en le lui remettant, qu'il eût à le porter sur le champ au Cabinet de l'Impératrice. Le Wagtmester, qui étoit apparemment dans quelque chambre voisine, effrayé du bruit qu'il entendit, se présenta dans le moment, & aiant vu de quoi il étoit question, il prit le paquet & le porta dans la Chambre où le Sénat s'assemble. Après avoir donné mon Mémoire je fis mine de me retirer, mais on me fit attendre encore un quart d'heure, & le Wagtmester étant revenu sur ces entrefaites, il me présenta mon Mémoire & voulut me forcer à le recevoir. Voyant l'opiniâtreté de cet homme, dont j'avois d'ailleurs sujet d'être mécontent, je lui donnai sur la main un coup qui fit tomber le papier, & le quittant ensuite brusquement, je le menaçai de l'indignation de l'Impératrice, s'il refusoit d'aller porter au Cabinet de cette Princesse le Mémoire en question. Let. VII.

A mon arrivée dans ma nouvelle prison, je me mis en devoir d'exécuter l'entreprise que j'avois formée,

 d'ouvrir

Let. VII. d'ouvrir mon Coffre & d'en tirer ce que m'étoit nécessaire. Pour y réussir je donnai de l'ouvrage à mes Gardes, tandis que de mon côté je m'occupois à la construction d'un gîte pour mes Oiseaux. Me voilà donc la hache à la main travaillant de toutes mes forces à couper une planche que j'avois appuyée sur mon Coffre. Vous jugez bien que tous mes coups ne portoient pas toujours sur cette planche, j'en donnois de tems en tems quelques-uns sur mon Coffre pour y faire une ouverture. Comme j'avois encore besoin de quelques outils, mes Gardes me les fournirent eux-mêmes, & par là je vins bientôt à bout de ce que j'avois entrepris. Après avoir jetté mon Porte-manteau & quelques autres hardes sur mon Coffre, je fis glisser la planche que j'en avois détachée, & j'en tirai dans l'instant mon *Eau des Carmes* & tout ce qui me tomba sous la main. Ce fut un grand bonheur pour moi de pouvoir remettre cette planche dans l'état où elle étoit auparavant, & de pouvoir ensuite la détacher avec la même facilité

pour tirer de mon Coffre tout ce qui me seroit nécessaire. Let. VII.

C'est ainsi que je me rendis maître de tout ce qui m'appartenoit, & je pouvois même dans le besoin m'armer de mon épée & de mes pistolets, pour me procurer la liberté. Il est vrai que j'avois affaire à des gens qui n'avoient pas assez de courage pour oser se défendre contre moi; & ma seule fourchette me paroissoit suffisante pour mettre en fuite trois ou quatre Moscovites. Si l'on connoissoit aussi bien que moi la grande lâcheté de cette Nation, on en auroit toute autre opinion que celle qu'on s'en est formée depuis quelque tems en Europe.

Après avoir donné mon Mémoire j'attendois avec impatience l'effet qu'il produiroit. Personne ne m'en donna de nouvelles ce jour-là, ni le lendemain, mais le jour suivant un Interprête entra dans ma chambre mon papier à la main, & me pria de lui déchiffrer quelquel lignes qu'on avoit eu de la peine à lire. Je le mis bien-tôt au fait de ce qu'il demandoit, & il me promit qu'il alloit faire un fidelle rapport de

Let. VII. ce que je venois de lui expliquer. Une heure après ce même homme revint, pour me demander de quelle manière j'avois pu écrire ce Mémoire, & si j'avois corrompu mes Gardes, soit en leur donnant de l'argent ou en les faisant boire. Je lui répondis que je n'avois pas eu besoin de recourir à aucun de ces expédiens; que m'étant trouvé dans une Chambre, où il y avoit une trentaine d'Ecrivains, il ne m'avoit pas été difficile d'avoir de l'encre, une plume & du papier, sans que mes gens s'en apperçussent, & qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de tout ce qui s'étoit passé. Comme on avoit de la peine à croire que la chose fût telle que je la racontois, & craignant d'ailleurs qu'on ne maltraitât mes Gardes sans aucun sujet, je pris le parti de découvrir tout le mystère. Je dis donc à l'Interprête de faire savoir à ses Maîtres que j'avois écrit pendant quinze jours en blanc, pour pouvoir écrire pendant un quart d'heure en noir. Cet homme parut content de ma réponse, & se retira pour aller faire son

rapport.

rapport. Un demie heure après je le vis encore revenir, pour savoir de moi comment j'avois fait pour cacheter mon Mémoire. Pour le contenter sur cet Article, je lui fis voir la cire, qui étoit dans ma poche, avec les deux cachets qui tenoient à ma Montre. Depuis ce tems-là il ne me fut plus possible de voir cet Interprête, quelques instances que je fisse pour pouvoir lui parler. Let. VII.

On jugea apparemment, après avoir tenu Conseil à mon sujet, qu'il falloit veiller de plus près sur toutes mes démarches, puis qu'on augmenta le nombre de mes Gardes & qu'on donna de nouveaux ordres pour m'empêcher de rien entreprendre dans la suite. Ce qui me consola dans cette occasion fut de me voir un peu plus tranquille & plus au large dans ma nouvelle prison. Cependant je ne savois que penser de la conduite des Ministres à mon égard. Il y avoit déja quatre mois que j'étois à Petersbourg, sans qu'on parlât de me mettre en liberté Après bien des réflexions sur mon état, il me vint en pensée que le desir que j'avois témoigné de

vouloir

Let. VII. vouloir aller servir en Perse sous le Prince de Hesse-Hombourg, pouvoit avoir donné quelque soupçon aux Ministres. Cette raison me paroissoit d'autant mieux fondée, que ce Prince ne s'étoit déterminé à aller dans ce Païs, qu'après avoir eu quelque sujet de mécontentement. D'un autre côté, comme la maxime fondamentale du Gouvernement Moscovite consiste à ne se fier à personne, & à croire tout le monde capable des plus noirs attentats, j'avois lieu de croire qu'on ne me retenoit si long-tems prisonnier, que pour s'instruire à fond du véritable motif de mon voyage. Il se peut aussi que dans la conjoncture présente des affaires de l'Europe, on me regardoit comme un Emissaire de la France ou peut-être même du Roi Stanislas. Cependant je ne sache pas avoir jamais rien dit ni rien fait qui ait pu faire naitre un tel soupçon, & la conduite que j'avois tenue en Moscovie n'étoit guère celle d'un homme chargé de Commissions secrettes. J'ai appris néanmoins dans la suite qu'on m'avoit pris pour un Espion du Roi Stanislas, quoique je n'eusse pas l'honneur

l'honneur de connoître ce Prince, ni d'être connu de lui par aucun endroit. Mais laissons-là toutes ces conjectures qui pourroient me mener trop loin; il vaut mieux que je vous apprenne de quelle maniere je me conduisis dans mon nouveau logement. Let. VII.

Après avoir ouvert mon Coffre, & en avoir tiré ce qui m'étoit nécessaire, je ne voulus plus me servir d'une fourchette de bois qu'on m'avoit donnée ni me gêner à emprunter un couteau pour couper mes viandes & mon pain. Je fis parade de ma grande fourchette & d'un couteau que j'avois sorti de mon Coffre. Mes gens parurent fort surpris en voyant cet étalage, & moi je ne le fus pas moins de leur voir garder un profond silence. Je jugeai par-là qu'on ne craignoit plus que je me coupasse la gorge, & que toute l'attention de mes Gardes se bornoit à m'empêcher d'écrire de nouveau. Je prenois beaucoup de plaisir à leur voir visiter chaque jour les cachets de mon Coffre, pour savoir si j'aurois essayé de l'ouvrir. Je les invitois moi-même à faire souvent cette visite,

Let. VII en leur repréſentant combien il leur importoit d'avoir l'œil ſur ces cachets. C'eſt ainſi que je me moquois d'eux après les avoir duppés. Cette ſorte d'amuſement m'occupoit une partie de la journée, & je paſſois le reſte à déchiffrer mon Calendrier Moſcovite qui étoit le ſeul Livre qui me reſtoit. Un jour que je parcourois la liſte des Princes de l'Europe, je vis avec aſſez d'étonnement qu'on y eût mis Auguſte III. Roi de Pologne. Cette nouvelle me fit faire mille conjectures, & me donna une envie demeſurée d'apprendre tout ce qui ſe paſſoit. Je ne doutai plus que la guerre ne fût allumée en Pologne, & je compris en même tems que la perſonne dont j'avois tiré le plus de connoiſſance pendant le ſéjour que j'avois fait à Petersbourg, devoit être parfaitement inſtruite des deſſeins & des projets de la Cour de Ruſſie. Ce même homme, dont je crois vous avoir déja parlé, n'avoit pas peu contribué à me faire prendre la réſolution de me rendre en Perſe. J'avois ſoupçonné long-tems auparavant qu'il ne réſidoit à Petersbourg que

pour

pour quelque affaire secrete & d'importance, & j'en eus dans la suite de nouvelles preuves qui ne me permirent plus de douter que la chose ne fût vraie. Il m'avoit paru d'autant plus propre à s'aquitter de sa commission, qu'il étoit informé de tout ce qui se passoit à la Cour de Russie. L. VII.

Quoique j'apprisse avec surprise que le Roi Auguste étoit monté sur le Trône de Pologne, je n'ignorois pas que les Moscovites ne dussent faire tous leurs efforts pour donner l'exclusion au Roi Stanislas; mais j'avois de la peine à concevoir qu'ils pussent jamais réussir dans leur entreprise. En effet une chose qui me passe, & que je ne saurois trop vous répeter, c'est de voir cette grande influence qu'a aujourd'hui la Moscovie sur les Affaires de l'Europe. En Vérité on s'est formé de cette Monarchie un Phantôme de puissance, qui ne peut exister que dans l'imagination de ceux qui n'en ont aucune connoissance. Je ne disconviens pas que la Russie ne soit un païs fort vaste, & je pense même qu'il ne s'en trouve

Let. VII. aucun ni dans l'Europe, ni dans les Indes, ni ailleurs, qui ait autant d'étendue. Vous pouvez en juger par sa longitude, en la prenant depuis Riga jusqu'à l'extrémité orientale du Continent de Camjatha nouvellement découvert; & par sa latitude, qui s'étend depuis la Province de Gilan, au Sud de la Mer Caspienne, jusqu'au Détroit de Nassau. Une si prodigieuse étendue est nécessairement à charge à cet Empire: elle l'appesantit, pour ainsi dire, & lui fait perdre son mouvement. D'un autre côté lorsqu'on entre dans le détail des parties qui le composent, on y rencontre des Deserts immenses, des Marais sans fin, & de vastes Forêts. Ainsi, tout bien calculé, on trouvera qu'il y a une fois plus de monde en Allemagne qu'en Moscovie. Ajoutez à cela le peu de courage des Moscovites, qui ne sont pas gens à se faire jamais redouter des autres Nations.

Nam si homines, vix sunt homines hoc nomine digni.

Je sai bien que si l'on vouloit ajouter

foi aux nouvelles qu'on publie dans certaines Gazettes, on auroit lieu de croire que la Moſcovie a actuellement ſur pied des Armées formidables toutes compoſées de troupes réglées. Mais croyez-moi, Monſieur, toutes ces nouvelles n'ont aucun fondement, & ne ſont bonnes que pour faire paſſer quelques heures de loiſir aux Gentilshommes campagnards. Je voudrois bien qu'on m'indiquât où ſe tiennent toutes ces troupes. J'ai vu en 1733. l'Etat des troupes Moſcovites, & ſi elles montent aujourd'hui à cent mille hommes, on doit croire qu'on les a conſidérablement augmentées. Mais en ſuppoſant qu'il y ait réellement à préſent en Moſcovie ce même nombre de troupes réglées, ne faut-il pas qu'elles ſoient néceſſairement partagées & diſtribuées en pluſieurs endroits? Vous ſavez bien qu'on ne peut ſe diſpenſer d'en entretenir toujours un aſſez bon nombre en Perſe, & qu'il y auroit même du danger de les retirer de ce païs en tems de paix. Depuis quelque tems les Perſans ſont bien aguerris, & s'il arrive qu'ils faſſent la paix avec les Turcs, Koulikan

Let. VIII.

 si

Let. VII. ne manquera pas d'entreprendre la Conquête de toutes ces belles Provinces dont les Moscovites se sont injustement emparés. Que doit-on penser de cette conduite des Moscovites à l'égard des Persans? Sous prétexte de s'interesser en faveur d'un Roi opprimé par un Sujet rebelle, ils entrent dans le païs où ils sont reçus à bras ouverts, & se rendent en même tems maîtres de tout ce qui est le plus à leur bienséance.

Outre le Corps de troupes que les Moscovites doivent entretenir en Perse, il faut qu'ils en ayent encore un autre dans le Royaume d'Astracan qui est tout entouré de Tartares dont ils ont toujours beaucoup à craindre. On se ressouvient encore des troubles arrivez dans ce païs il n'y a pas longtems. Une poignée de monde y mit tout en confusion, & y fit de terribles ravages. A l'égard du Royaume d'Astracan, il est aussi nécessaire d'y tenir des troupes; car autrement les Tartares de Baskin & ceux d'Uffi, qui sont les anciens maîtres du païs, pourroient se soulever un jour & donner bien de l'exercice

cice aux Moſcovites. J'ai eu occaſion de voir ces Peuples pendant mon ſéjour à Cazan, & ſi l'on doit juger de ce qu'ils ſont par leur phyſionomie ils ne me paroiſſent pas faits pour reſter long-tems ſous le joug Moſcovite. Mais rebrouſſons chemin & arrêtons-nous ſur la Riviere du Don, où les Tartares Kobans qui n'en ſont pas éloignés font ſouvent des courſes, & ne donnent pas peu d'inquiétude aux Moſcovites. Il eſt certain que ſi l'on ne tient ces Peuples en bride, ils pourront pénétrer juſqu'à Weronetz & faire enſuite quelque entrepriſe d'importance à l'aide de leurs Freres les Tartares de la Crimée. Continuons notre route & entrons dans l'Ukraine, que l'on ne peut conſerver que par le moyen d'un Corps conſidérable de bonnes troupes. Les Moſcovites doivent ſe tenir ſur leurs gardes dans ce païs-là contre les entrepriſes des Turcs, des Tartares de la Crimée, de ceux de Budziack & des Coſaques mêmes qui pourroient un jour ſe ſoulever, & ſe ſouſtraire comme autrefois à leur domination.

Let. VII.

Let. VII. Vous voyez donc que si les Moscovites entretiennent, comme ils doivent le faire, un Corps de troupes réglées dans chacun de ces endroits, & surtout en Perse & en Ukraine, leur Armée de cent mille hommes se trouvera réduite à très-peu de chose. Ajoutez à tout cela les Troupes qui sont actuellement en Pologne, 3000 hommes que l'on doit envoyer sur le Rhin au secours de l'Empereur, & enfin les nombreuses Garnisons qu'il faut nécessairement entretenir dans la plûpart des Places qui ont été conquises sur la Suède. Mais en supposant que les Moscovites ayent effectivement autant de troupes qu'on leur en donne, où trouveront-ils assez d'argent pour les payer? Le revenu de toute cette vaste Monarchie ne monte qu'à dix ou douze millions d'Ecus. Or comment est-il possible de pouvoir entretenir, avec une somme si modique, 3 ou 400000 hommes de terre & outre cela une Flote considérable en mer.

On peut juger par tous ces détails, si j'ai tort de me récrier sur le bruit que fait

fait aujourd'hui cette Puissance en Europe. Je le pardonne aux Gazetiers qui debitent de pareilles nouvelles, parce qu'ils sont mal informés; mais que doit-on penser des Moscovites qui instruits à fond de l'état de leurs affaires, du nombre & de la qualité de leurs Troupes, & de la médiocrité de leurs Finances, osent tenter l'exécution des Projets qui sont aujourd'hui sur le tapis. Croyez-moi, Monsieur, je vous le répete encore, ils ne viendront jamais à bout de leurs entreprises: Let. VII.

Spes improbissimas complectuntur insperata assecuti.

J'ignore entiérement quels sont les projets que peuvent avoir formé les Moscovites pour cette Campagne. Je sai seulement que l'année passée ils furent obligés, pour se soutenir, de tirer toutes les troupes qu'ils avoient au-dedans du païs; en sorte qu'il ne resta à Moscou que des Invalides, quoiqu'on y tienne toujours un Corps de troupes assez considérable. On ne laissa à Petersbourg que les Gardes avec deux Bataillons

 composés

Lét. VII. composés de Paisans qu'on venoit de tirer de leurs Fours; ce qui fut cause qu'on ne put remplir les Gardes ordinaires & qu'on diminua même la mienne, en me laissant entre les mains de trois hommes qui ne purent être relevés pendant près de deux mois.

La maniere dont ont fait le Service en Moscovie est assez singuliere. Ceux qui en ont été témoins comme moi, pourront juger des Troupes de ce païs & des Officiers qui les commandent. Un soldat qui est en faction ne peut jamais savoir le tems auquel il sera relevé; & à l'égard des Officiers ils ignorent pour la plûpart les premiers principes de la guerre, que l'on sait si bien pratiquer ailleurs. Il est rare de voir une Sentinelle exécuter l'ordre qu'elle a reçu de son Sergent. On ne se fait aucun scrupule de mettre en faction un Soldat yvre; & il arrive même assez souvent que toute une Garde, tant les Officiers que les Soldats, sont pris de vin & hors d'état de servir. Rien de plus ordinaire que de voir un Soldat mutin en venir aux mains avec son

Sergent, & ce dernier est souvent obligé de porter les coups sans oser se plaindre. Quant aux querelles qui surviennent chaque jour, soit entre les Officiers ou entre les Soldats, elles ne se vuident jamais qu'à coups de poing ou de bâton; car comme je vous l'ai dit ailleurs, il y a une Loi en Moscovie qui défend de tirer l'épée, & on l'observe toujours religieusement. La seule chose qui semble mériter quelque louange, c'est qu'on ne laisse jamais ces troupes oisives, & il me souvient d'avoir vu à Petersbourg une quinzaine de Bataillons employés tous à la fois, sans qu'il restât un seul homme au Corps. On trouve de Gardes partout, & on ne peut exercer le moindre emploi sans un pareil secours. On ne manque jamais d'en donner aux Ministres étrangers de quelque condition qu'ils soient. Jugez après cela si l'argent doit être bien gardé en Moscovie? Je puis vous assurer qu'un Commis, qui ne conserve dans sa Caisse qu'une douzaine de sacs de monnoye de cuivre, aura pour le moins une

Let. VII.

Let. VII. Garde de six hommes. Voilà à quoi l'on employe une bonne partie d'une grosse Garnison, tandis que le reste est continuellement occupé à aller couper du bois pour le chauffage. Cela s'appelle tenir les troupes en haleine & toujours prêtes à combattre, avec assurance qu'elles feront des merveilles.

Je pourrois m'étendre bien davantage sur cette matiere, mais je crains que cette Lettre ne soit déja trop longue. Il faut donc vous quitter, Monsieur, quoique je le fasse avec regret, en vous protestant que je suis & serai toujours à vous.

Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.



LETTRE

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

CE n'eſt pas ſans ſujet que vous trouvez à redire au ſtile de mes Lettres, j'en connois comme vous tous les défauts, mais il ne m'eſt pas facile de m'en corriger. Je vous en ai déja dit les raiſons, & vous ne devez pas les ignorer. Je ne me trouve guère en état de peſer mes mots & d'arrondir mes périodes,

——— *Animum non carmina jacto.*

Vous avez vu par ma derniere Lettre de quelle maniere j'avois appris que la Guerre étoit allumée en Pologne & que le Roi Auguſte étoit monté ſur le Trône. Je ſus par la même voye que les Moſcovites avoient inveſti Dantzig, & que le Roi Stanislas s'y trouvoit renfermé. Comme je ne laiſſois paſſer aucune occaſion de m'informer de ce qui ſe paſſoit, j'appris que

Let. VIII. le Comte de Munnich étoit parti pour se rendre au Camp devant Dantzig; qu'on faisoit défiler beaucoup de troupes en Pologne; & que toutes celles qui étoient à Moscou devoient venir a Petersbourg. Mes Gardes mêmes reçurent ordre de se tenir prêts à marcher, & je m'apperçus que cette nouvelle ne leur étoit pas fort agréable. Ils ne cessoient de me dire que la Guerre alloit être sanglante, qu'un grand nombre de François étoit déja arrivé en Pologne & se préparoit à marcher droit à Moscou. J'avois beau leur représenter que la chose ne pouvoit pas être, à cause du grand éloignement des François; ils me répondoient toujours que cette nouvelle n'étoit que trop vraie & que je ne devois pas en douter. Je compris par leurs discours qu'ils craignoient fort d'en venir aux mains avec les François. Il est bon que vous sachiez qu'en Moscovie les Gens de guerre font tous des vœux pour la paix, & qu'il ne s'y trouve personne qui soit porté d'inclination à se faire soldat. Ils conviennent franchement qu'ils ont

de

de l'aversion pour les armes, & que si on ne les forçoit à entrer dans le Service, ils ne s'y engageroient jamais. Les Officiers mêmes ne manqueroient pas de quitter leurs Emplois, si on leur donnoit la liberté de se retirer. Jugez après cela du cas que l'on doit faire de ces troupes. Let. VIII.

Tout ce que j'apprenois de mes Gardes, ne faisoit qu'augmenter l'envie que j'avois d'en savoir davantage; mais rien ne me paroissoit si difficile que de trouver les moyens de satisfaire entiérement ma curiosité. Après bien des reflé-xions, il me vint en pensée de faire venir le Cuisinier de Mr. de l'Isle, ne doutant pas qu'il ne me mit au fait de tout ce qui se passoit. Pour venir à bout de cette entreprise j'éxigeai de mes Gardes certaines choses dont je prétextois avoir grand besoin, & pour lesquelles je savois bien qu'ils ne voudroient rien débourser. Cela me réussit selon mes desirs. Mes Gardes se rendirent chez Monsieur de l'Isle, qui m'envoya d'abord son Cuisinier avec tout ce que j'avois demandé. Je dis à cet homme

Let. VIII. homme que j'avois souhaité de le voir pour être instruit de l'état des affaires en Europe, & que je le priois de me rendre souvent visite pour me faire part de tout ce qu'il pourroit avoir appris. Il me promit de s'aquitter fidellement de cette commission, & me tint parole.

Ce fut par cette voye que j'appris bien des nouvelles, dont quelques unes me furent agréables, tandis que d'autres me causerent du chagrin. La guerre que je voyois déclarée partout, rallumoit en moi la passion que j'ai toujours eue pour les armes, & me faisoit en même tems sentir tout le poids de mes malheurs. Mais j'apprenois avec plaisir combien les François s'étoient distingués dès le commencement de cette Guerre, & je vous avoue que les grands progrès qu'ils avoient déja fait surpassoient de beaucoup toutes mes espérances. Il me souvient que m'entretenant antrefois avec vous, je vous disois que les Ennemis de la France alloient trouver le moyen de la vaincre par la paix, puisqu'ils n'avoient pu la réduire par la guerre. Mes conjectures ont été fausses,

fausses, & je suis ravi de m'être trompé. Let. VIII.
Qui auroit jamais cru que ce qui est la cause ordinaire de la décadence & de la ruine entiere des plus grands Empires, ne dût produire aucun de ces effets sur la France? Y a-t-il païs au monde ou le Luxe & la Molesse ayent été portés plus loin que dans ce Royaume? Cependant les François si plongés dans la volupté, cette brillante jeunesse si occupée de sa parure & si attachée à ses plaisirs, quelles preuves n'a-t-elle pas données de sa valeur & de son courage aux Batailles de Parme & de Guastalla, & au Siège de Philipsbourg? On peut dire qu'ils y ont fait des prodiges de valeur & qu'ils s'y sont conduits en Héros. Ce phénomène est bien rare & peut-être sans exemple. Je m'éloignerois trop du but que je me suis proposé, si j'entreprenois de vous faire part de toutes les réflexions que jai faites à ce sujet.

Les nouvelles que j'apprenois dans ma prison ne m'occupoient pas si fort, que je ne songeasse sérieusement a ma liberté. Je n'avois encore reçu

Let. VIII. aucune réponſe à mon Mémoire, quoi qu'il y eût un mois que je l'avois préſenté. Il ſembloit qu'on m'avoit oublié entiérement, & qu'on eût réſolu de me laiſſer mourir dans l'eſclavage. On continuoit d'agir à mon égard avec une dureté ſans exemple. On ne vouloit m'accorder ni Interprête, ni la permiſſion de parler aux Miniſtres. Toutes les demandes que je faiſois m'étoient toûjours refuſées. Je regardois comme une grande injuſtice, qu'on me refuſât avec tant d'opiniâtreté d'expoſer les raiſons qui devoient ſervir à me juſtifier.

Comme j'avois lieu de croire que Mrs. du Sénat avoient ſupprimé mon Mémoire, je pris la réſolution d'en dreſſer un autre. Les ordres qu'on avoit donnés de veiller ſur ma conduite, & le nombre des mes Gardes qui avoit été augmenté, rendoient l'exécution de ce projet un peu difficile. Cependant je ne laiſſai pas de venir à bout de mon entrepriſe. Après avoir cacheté mon paquet, il fut remis entre les mains de deux Sergens, à qui je dis de le porter dans l'inſtant au Cabinet de l'Impératrice. Un jeune homme

homme fort alerte, & qui entroit cent fois le jour dans ma prison pour examiner si mes Gardes avoient l'œil sur moi, fut fort surpris lorsqu'il vit que j'avois trouvé le moyen d'écrire sans que personne s'en fût apperçu. Il jura & fit un terrible vacarme, en menaçant mes Gardes de les faire punir de leur négligence. Ceux-ci faisoient des sermens horribles pour l'assurer qu'ils ne m'avoient pas vu. Cependant après s'être bien consultés, ils prirent le Mémoire & m'assurerent qu'ils s'acquitteroient fidellement de leur commission. Malgré cette assurance, le Sergent revint une demie heure après, & donna le paquet au Soldat qui étoit en faction, avec ordre de ne pas permettre davantage que j'écrivisse. Ce mauvais succès ne me rebuta pas. Mes Gardes de leur côté redoublerent leur attention, & userent même de stratagême pour me surprendre. Ils faisoient semblant de dormir, & regardoient à travers leur manteau dont ils se couvroient la tête.

Lett. VIII.

Cette Scène étoit assez comique & me divertissoit beaucoup. Le bon

Let. VIII. de l'affaire étoit, qu'en faisant semblant de dormir ils s'endormoient profondément. Je ne conçois pas comment ils s'étoient avisés de cet expédient, car du moins en fait de sommeil les Moscovites devroient se connoître. On peut dire que de tous les Peuples que nous connoissons, il n'y en a aucun qui dorme plus que les Moscovites. La nuit qui est fort longue en hiver dans leur païs ne leur suffit pas, car pendant tout le cours de l'année ils font la méridienne qui dure plusieurs heures. Tout le monde suit cet usage, & c'est apparemment ce qui les rend si stupides. Toute la vie des Soldats se passe à manger & à dormir. Ils se laissent même aller au sommeil dans le tems qu'ils sont en faction. Il est vrai qu'ils restent trop long tems en Sentinelle, car ils y sont six heures de suite. Lorsqu'un Officier surprend un Soldat endormi, il ne lui en fait pas un crime, comme je l'ai vu souvent; il se contente de l'éveiller en lui disant, quoi donc, Sentinelle! Tu dors? Je ne sai pas de quelle maniere ils se conduisent

lorsqu'ils

lorsqu'ils sont en Campagne; mais il est certain qu'un Soldat Moscovite ne résistera jamais au sommeil, si on le laisse plusieurs heures en faction. Vous ne devez donc pas vous étonner si j'ai pû surprendre mes gens, & trouver tout le tems qui m'étoit nécessaire pour écrire un nouveau Mémoire à leur insçu. Après en avoir tiré diverses copies, j'y mis le cachet & les jettai ensuite par la fenêtre sur un endroit fort passager. Ces paquets étoient addressés à l'Impératrice, mais je n'ai jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus. Voilà ce qui arrive d'ordinaire en Moscovie où il est bien difficile de se faire rendre justice. Let. VIII.

Hos scelerum ritus.

Je ne sai sur qui je dois faire tomber mon indignation. Accuserai-je les Ministres du Cabinet ou Messieurs du Sénat? J'ai lieu de croire qu'ils sont tous également coupables, & leur conduite à mon égard ne le prouve que trop. Voici les raisons qui me persuadent ce que j'avance. Le Mémoire que j'ai fait remettre moi-même, comme Prisonnier d'E-

 tat,

Let. VIII. tat, au Cabinet de l'Impératrice, a été ou supprimé ou communiqué aux Ministres. Si vous supposez qu'il soit tombé entre leurs mains, ne suis-je pas en droit de les accuser de la plus grande injustice, puisqu'ils ne veulent ni m'écouter ni permettre que je leur écrive? Mais si ce Mémoire a été supprimé, ne doit-on pas conclure qu'il n'y a point d'ordre établi dans le Ministère ? Puis qu'on me regardoit comme un homme chargé de quelque commission dangereuse pour l'Etat, on devoit présumer que mon Mémoire pouvoit contenir des choses de la derniere importance. D'un autre côté, cette Pièce étant addressée à l'Impératrice même, comment osoit-on l'ouvrir & la supprimer? Un fait de cette nature ne peut arriver que dans un païs où l'on foule aux pieds toutes les Loix divines & humaines. Dans une conjoncture aussi fâcheuse mon embarras étoit extrême. Renfermé depuis long-tems dans une prison où j'étois traité comme le dernier de tous les hommes, je ne savois quel parti prendre pour obtenir la liberté.

Que

Quæ res in se neque consilium neque modum habet ullum, eam consilio regere non potes. Let. VIII.

Comme je n'étois pas assez Stoïcien pour me déterminer à rester toute ma vie captif, l'amour de la liberté me poussa à chercher de nouveaux moyens de me tirer de l'esclavage. J'eus bientôt formé un autre projet dont l'exécution me parut facile. Ce projet consistoit à me défaire de celui de mes Gardes, qui m'accompagnoit toujours seul dans un autre appartement, lorsque j'étois obligé de satisfaire à certains besoins. Quoique cette résolution fût des plus hardies, je ne laissai pas de penser sérieusement à l'exécuter. J'avois, comme je vous l'ai dit, mon épée à ma disposition, & rien ne me paroissoit plus aisé que de me sauver de ma prison après avoir fait le coup. Mon grand embarras étoit de trouver dans la Ville un endroit où je pusse me retirer en toute sûreté. La Maison d'un Ministre Etranger m'auroit été par-tout ailleurs un asyle, où j'aurois pu me refugier sans rien craindre; mais je connoissois trop les

Let. VIII. les Moscovites pour ignorer qu'ils ne respectent nulle part le Droit des Gens. Cependant comme je n'avois point d'autre parti à prendre, je résolus de me jetter dans la Maison de l'Envoyé du Roi de Prusse, ou j'esperois être plus en sûreté qu'en aucun autre lieu. J'avois déja tout disposé pour une entreprise si dangereuse & si différente de toutes celles que j'avois tentées inutilement, lorsque je fis sur cette action de sérieuses réflexions qui me porterent à la differer encore pour quelque tems. La seule pensée d'ôter la vie à un homme m'effrayoit, & je vous avoue que je n'aurois jamais pu former un tel dessein, si je n'y eusse été comme forcé par l'ennui que me causoit un si long esclavage & par tous les mauvais traitemens que je recevois des Moscovites. Je crus donc qu'il falloit encore supporter mes malheurs avec patience & attendre qu'il se présentât quelque autre occasion de me mettre en liberté, sans être obligé de commettre un crime & sans courir les risques auxquels j'allois m'exposer.

Cependant

Let. VIII.

Cependant je recevois souvent des nouvelles de ce qui se passoit au Siège de Dantzig. Mes Gardes m'apprenoient qu'on faisoit dés efforts extraordinaires pour se rendre maître de cette Ville, & qu'on se flattoit de terminer la guerre en se saisissant de la personne du Roi Stanislas. Comme je connoissois les Troupes Moscovites je ne pouvois me persuader qu'ils vinsent jamais à bout d'une entreprise de cette nature. Je comptois d'ailleurs qu'en cas que cette Ville ne se trouvât pas en état de se défendre, on ne manqueroit pas de lui envoyer un puissant secours, & que par-là les Moscovites seroient obligés de se retirer. On me disoit que la Suède équipoit une Flote considérable & qu'on formoit en Finlande un gros Corps d'Armée. Cette démarche de la part de la Suède me paroissoit fort naturelle, & j'avois toutes les raisons du monde d'ajouter foi à de pareilles nouvelles. En effet, les Suédois pouvoient-ils se flatter de rencontrer jamais une plus belle occasion, pour réparer toutes leurs pertes & se vanger des Moscovites? Rien, selon

Let. VIII. lon moi, n'étoit alors plus facile que l'exécution de ce projet Les Suédois n'avoient qu'à marcher droit à Wibourg, & je suis assuré qu'à la premiere nouvelle qu'on en auroit reçu à Petersbourg, cette Capitale auroit été bientôt abandonnée, & que toute la Cour auroit pris le chemin de Moscovie.

Ce que je vous dis, Monsieur, est assez bien fondé, & je crois même que c'est-là le seul & le meilleur parti qui fût à prendre. Voici mes raisons. Dans le tems dont je vous parle, les Moscovites n'avoient à opposer aux Suédois que huit ou dix Bataillons & un Régiment de Cavalerie, en quoi consistoit tout ce qui étoit resté pour la Garde de l'Impératrice. N'avois-je donc pas lieu de croire que les Suédois devoient faire cette démarche? Je m'en étois si bien flatté, que j'avois déja projetté de me jetter parmi eux aussi-tôt qu'ils seroient entrés dans Petersbourg. Cette entreprise n'étoit pas fort difficile à exécuter. J'aurois pu m'ouvrir un passage à l'aide de mon épée & de mes pistolets. Mes Gardes n'étoient pas gens à s'opposer à mes

mes desseins, & en cas de résistance de leur part j'aurois trouvé moyen de les forcer. Je fus pendant quelque tems dans cette douce attente: j'examinois de mes fenêtres tout ce qui se passoit dans la Ville, & dès qu'il entroit quelqu'un dans ma prison je ne pouvois dissimuler l'envie que j'avois d'apprendre des nouvelles. L'espérance de ce grand événement dissipoit tous mes chagrins. Il m'étoit doux de voir les Moscovites sur le point d'abandonner leur Capitale pour se soustraire aux poursuites d'un Ennemi justement irrité. J'envisageois avec plaisir ce moment tant desiré, auquel ils alloient être obligés de renoncer à toutes leurs entreprises. Let. VIII.

Cependant, Monsieur, toutes mes conjectures se sont trouvées mal fondées, mes espérances ont été vaines & l'évenement n'a que trop fait voir que je m'étois lourdement trompé. Vous direz, sans doute, que je pensois alors comme un homme qui auroit été dans l'autre monde. Je me trompois, je l'avoue, mais qui auroit jamais cru que les Affaires de Pologne se seroient ter-

Let. VIII. minées à l'avantage des Ruſſiens ? Suis-je le ſeul qui ſe ſoit trouvé dans les ſentimens où j'étois alors ? Qu'en penſez-vous vous-même, Monſieur ? Vous ſeriez-vous imaginé que la Ville de Dantzig ſe fût ſoumiſe aux Moſcovites, que les Suédois ſeroient reſtés dans l'inaction, & que toutes les autres Puiſſances n'auroient pas fait la moindre entrepriſe pour s'oppoſer aux injuſtes prétentions des Moſcovites ? Je ne puis revenir de mon étonnement, lorſque je penſe à cette inaction générale du reſte du Nord. Quoi donc, les Suedois autrefois ſi guerriers ont-ils dégénéré ? Pouvoit-il ſe préſenter une conjoncture plus favorable pour réparer leurs pertes ? Ils n'avoient rien à craindre des Moſcovites, ces Peuples ſont aujourd'hui les mêmes qu'ils étoient ſous Charles XII. leur ennemi déclaré. Qu'on ſe ſouvienne de ce qui ſe paſſa à la Bataille de Nerva, où une poignée de braves Suédois mit en déroute une Armée de cent mille hommes.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il pas quelque différence entre les Troupes Moſcovites

Moſcovites d'aujourd'hui & celles qui se trouverent à la Bataille de Nerva? Il y en a, j'en conviens, mais il n'eſt queſtion que d'examiner en quoi conſiſte cette différence. Les Moſcovites d'àpréſent ſont mieux habillés & ont de meilleures armes que dans la derniere guerre; mais du reſte ce ſont toujours les mêmes hommes, & ils n'ont ni plus de courage ni plus d'expérience qu'autrefois. Croyez-moi, les Moſcovites étoient perdus ſans reſſource, ſi les Suédois euſſent voulu agir. Il s'en faut de beaucoup qu'ils fuſſent alors en état de s'oppoſer à un Ennemi qui les avoit tant de fois vaincus, en même tems qu'ils étoient obligés de faire tête aux Polonois. Vous m'objecterez peut-être qu'on auroit rappellé une partie des troupes occupées au Siège de Dantzig & quelques-unes de celles qui étoient répandues dans le Royaume de Pologne. Vous n'y penſez pas, Monſieur, de me faire une pareille objection: toutes les Troupes Moſcovites qui ſe trouvoient diſperſées dans la Pologne y étoient néceſſaires; Let. VIII.

&

Let. VIII. & malgré leur grand nombre elles auroient succombé, si la division ne se fût mise parmi les Polonois. Vous me direz encore qu'ils avoient un autre Corps d'Armée en Ukraine, & qu'ils auroient pu le rappeller & le faire rentrer dans le Cœur du Royaume. Mais en ce cas quelle sûreté auroient-ils eu du côté des Turcs & des Tartares qui les menaçoient d'une invasion? Supposé même qu'ils se fussent déterminés à rappeller ces Troupes, n'étoient-elles pas trop éloignées de la Capitale, pour pouvoir arriver à tems & empêcher l'Ennemi de s'en rendre maître? Tout cela me porte à croire que les Moscovites se sont reposés sur la foi des Traités qu'ils avoient avec la Suède, & qu'on leur avoit donné des assurances de ne rien entreprendre contre leurs interêts. Il me paroît cependant qu'ils ont poussé la confiance un peu trop loin, & qu'un bon Corps de troupes envoyé en Finlande n'auroit pas peu contribué à rendre leurs engagemens avec les Suédois beaucoup plus solides, & à mettre leurs frontieres à l'abri de

toute

toute insulte. Mais le Ministère de Moscovie ne croit pas apparemment qu'il soit fort nécessaire de prendre ces précautions, & il ignore sans doute que *utcunque res se inclinat ita ambulant fœdera.* Ils sont si éblouis de leurs prospérités, & leur vanité se trouve si flattée d'un coup de hazard, qu'ils s'oublient eux-mêmes dans les affaires de la plus grande importance. *Melius, pejus, prosit, obsit, nil vident nisi quod lubet.* Let. VIII.

Je n'entreprendrai pas de vous expliquer de quelle maniere la chose s'est passée, mais quoiqu'il en soit à cet égard, on doit convenir que les Moscovites ont trop exposé dans cette occasion leur Souveraine & toute la Nation. Si les Suédois eussent fait plus d'attention à leurs interets, Petersbourg alloit tomber sous leur puissance, & aucun des grands projets des Moscovites n'auroit jamais eu lieu. Vous savez que l'Amirauté de Petersbourg renferme tout ce qui concerne la Marine des Moscovites. Or si cette Capitale eût été au pouvoir des Suédois, de quel usage auroit-

Let. VIII. été alors Cronstadt avec tous les Vaisseaux qui s'y trouvent? Il est certain que la prise de cette seule Ville auroit entraîné après soi la perte de toutes les Conquêtes faites par les Moscovites, & les auroit nécessairement fait rentrer dans les bornes, ou il est de l'interêt de bien des Princes, pour ne pas dire de toute l'Europe, de les renfermer. Vous voyez par-là à quel danger les Moscovites se sont exposés par une négligence sans exemple, & faute de prévoir un orage qui pouvoit fondre sur eux & les écraser. Je ne serois nullement surpris d'une si grande bévue, & je pourrois même vous alleguer les véritables raisons d'une pareille conduite, si le maniement des affaires se trouvoit entre les mains des Moscovites comme il est entre les mains des Etrangers.

Je crois vous avoir déja marqué dans quelcune de mes Lettres que les Moscovites n'ont jamais pu approuver aucun des Réglemens qui ont été faits par Pierre le Grand, leur Souverain, & que tous les Emplois les plus honorables sont pour eux des far-

deaux

deaux, qu'ils ne portent que malgré eux & à regret. La plûpart d'entr'eux disent hautement que l'obligation où ils sont de servir, soit sur terre ou sur mer, à augmenté leur esclavage. Dans cette idée, qui fait voir leur lâcheté & leur indolence, ils regardent leur Marine & toutes les Conquêtes qu'ils ont faites comme les deux sources principales de tous les maux qui leur arrivent. Ils ne souhaitent rien tant qu'un changement considérable dans l'Etat, qui ruine entiérement tous les nouveaux établissemens & leur permette de vivre dans la paresse & dans l'inaction. N'allez pas croire que j'avance ici un paradoxe, car rien ne me seroit plus facile que de vous prouver cette vérité. Il me souvient que pendant le Siège de Dantzig ils faisoient tous des vœux pour que cette Ville ne fut pas prise. La haine qu'ils ont pour les Etrangers, qui avoient formé ce projet, & sur-tout pour celui qui étoit chargé de l'exécution, ne contribuoit pas peu à leur faire faire des vœux si singuliers; mais l'objet principal de leurs desirs étoit de quitter pour toujours

Let. VIII.

Let. VIII. un païs qu'ils ont en horreur, & de retourner dans leur ancienne Patrie, pour y ſacrifier au Feu & à la Pareſſe qui ſont leurs Dieux favoris.

Vous pourrez juger, Monſieur, par tout ce que je viens de vous dire, ſi je n'étois pas fondé à croire que les Suédois pourroient me fournir l'occaſion de me mettre en liberté. Je dois donc mon malheur à ma mauvaiſe fortune & à l'inaction des Suédois. Dans le tems que je me flattois encore de cette vaine eſpérance, je m'aviſai d'un moyen qui vous paroîtra aſſez extraordinaire, pour faire parler de moi & empêcher qu'on ne me laiſſat dans un éternel oubli. Voici ce que c'eſt. Un jour que j'étois appuié ſur ma fenêtre, occupé de mille penſées différentes, je vis de loin l'Impératrice accompagnée d'une nombreuſe ſuite prendre un chemin qui devoit néceſſairement la conduire ſous mes yeux. Pour me faire voir à cette Princeſſe & à toute ſa Cour, je m'avançai hors de la fenêtre, autant qu'il me fut poſſible, & fis voltiger ma Robe de chambre qui tomboit en pièces & ne pouvoit qu'exciter la cu-

rioſité

rioſité de tous ceux qui la verroient. Let. VIII.
Je ne ſaurois vous dire ſi l'Impératrice m'apperçut, parce qu'elle étoit dans ſon caroſſe, mais tous ceux de ſa ſuite jetterent les yeux ſur moi & me conſidererent avec beaucoup d'attention.

Voilà tout le fruit que je retirai de cette tentative, dont j'avois conçu de grandes eſpérances. Du reſte je paſſois mon tems comme de coutume à boire & à manger, mais toujours fort ſobrement; à me promener dans ma chambre, & à faire quelquefois de ſérieuſes réflexions ſur mon état. Je fus expoſé dans même tems à de nouvelles épreuves, où j'eus beſoin de tout mon ſens froid, auquel il vous a plu de donner ſouvent le nom de ſtupidité. Comme on avoit fait marcher les Régimens d'Aſtracan & d'Ingermanland, & qu'il ne reſtoit dans la Ville que les ſeuls Gardes de Sa Majeſté, on fut obligé d'envoyer dans ma priſon quelques Païſans nouvellement ſortis de leurs Villages, & dont les manieres tous-à-fait ruſtiques ne m'accommodoient nullement. Ma Philoſophie ne m'aidoit en rien dans

Let. VIII. bien des rencontres, & j'étois souvent obligé d'en venir aux coups pour les contenir dans leur devoir. Les vieux Soldats, qui m'avoient servi de Gardes auparavant, & qui avoient été obligés de suivre leurs Régimens, étoient beaucoup plus dociles & moins impolis; mais les Païsans dont je vous parle étoient tous de francs coquins & des gens de sac & de corde. Vous pouvez voir par-là ce qu'on doit penser d'une grande partie du reste de la Nation. J'ai cependant remarqué qu'il y avoit quelque différence entre les Peuples de ce vaste Empire. Les habitans de Moscou & tous ceux des environs à cinquante lieues à la ronde, ne sont rien moins que sociables & méritent à peine d'être regardés comme des hommes. A mesure qu'on s'éloigne de ces quartiers on y trouve des Peuples moins grossiers, plus humains, & par conséquent plus dignes de vivre que les habitans de Moscou & ceux du voisinage. Les moins barbares sont ceux qui font leur demeure dans les Forêts les plus reculées & qui n'ont pour guide de leur conduite que le simple instinct

tinct que la Nature leur a donné. Let. VIII.
Outre les rudes épreuves par lesquelles il me fallut passer avec mes nouveaux Gardes, je fus encore privé dans le même tems des visites charitables du bon Domestique de Monsieur de l'Isle, lequel fut attaqué d'une maladie qui l'empêchoit de sortir. Cet accident fut cause que je n'appris pendant long-tems d'autres nouvelles que celles dont mes Gardes & mes Maîtres-d'Hôtel voulurent bien me faire part. Dans cette fâcheuse situation je ne trouvois rien qui me consolât davantage que cette liberté avec laquelle je pouvois regarder par mes fenêtres d'où je découvrois la plus belle partie de la Ville. Ma prison donnoit d'un côté sur un grand Jardin & sur un Palais, qui avoit appartenu autrefois au malheureux Prince Menchikoff, & qui sert à present de logement aux Cadets. J'avois tous les jous l'agrément de voir faire l'exercice à cette Jeunesse; mais j'ai appris depuis qu'on négligeoit entiérement de leur donner une éducation convenable, ce qui est cause qu'on ne tire pas de cet

Let. VIII. établiſſement toute l'utilité dont on s'étoit flatté. C'eſt ſe tromper groſſiérement de s'imaginer, comme font les Moſcovites, qu'il ſuffit pour être bon Soldat & grand Capitaine de ſavoir faire l'exercice & connoître tous les mouvemens qu'enſeigne la Tactique. Tous ceux qui ſont habiles dans l'art militaire ont dû puiſer dans d'autres ſources & ont reçu des principes bien différens de ceux qu'on donne en Moſcovie. Une choſe à laquelle les premiers Miniſtres n'ont jamais fait aſſez d'attention, c'eſt qu'on s'eſt toujours trop précipité & qu'on a voulu marcher, pour ainſi dire, à pas de Géant dans tous les nouveaux Etabliſſemens qui ſe ſont faits, d'ou il eſt arrivé qu'on a ſouvent négligé tout ce qui étoit le plus eſſentiel. Au lieu de fonder une Académie des Sciences & d'élever un Corps de Cadets, il auroit fallu établir des Colleges & des Ecoles pour y enſeigner les grands principes de la Religion & de la Morale. C'eſt par-là qu'on devoit commencer la réforme que l'on méditoit; & en effet ſi l'on ne donne pas à la Jeuneſſe une bonne éducation, comment

comment eſt-il poſſible de faire ſortir la Nation de la barbarie où elle eſt plongée depuis tant de ſiècles? Mais laiſſons ces réflexions qui ſont un peu trop ſérieuſes & peut-être hors de propos. Let. VIII.

Vous venez de voir les objets qui ſe préſentoient à ma vue dans une des chambres de ma priſon, paſſons à l'autre appartement d'où je pouvois découvrir l'Amirauté & un autre Bâtiment fort vaſte deſtiné pour l'Impératrice & auquel on travailloit encore en toute diligence. La vue de ces bâtimens m'étoit d'autant plus agréable que j'y voyois toujours beaucoup de monde & de nouveaux changemens de décoration. Quoique tant de différens objets me fiſſent paſſer d'heureux momens, je ne laiſſois pas cependant de faire de ſérieuſes réflexions à l'occaſion de tout ce qui ſe préſentoit chaque jour à mes yeux & qui me frappoit le plus. En voyant l'Amirauté je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe, lorſque je venois à penſer comment il étoit poſſible qu'une Nation telle que la Moſcovite fût venue à bout d'avoir & d'entretenir une Flote

Let. VIII. aussi nombreuse. Un seul homme peut beaucoup, disois je en moi-même, lorsqu'il est d'un génie propre à tout entreprendre & qu'il a en même tems en main toute l'autorité souveraine. Tel étoit Pierre le Grand, qui malgré les obstacles insurmontables qu'il devoit prévoir, & qu'il rencontra en effet, ne se rebuta jamais & poursuivit sa pointe jusqu'au dernier moment de sa vie. Ses Successeurs ont entrepris de marcher sur ses traces, mais avec peu de succès. L'aversion que tous les Moscovites ont pour la Mer a toujours été & sera toujours dans la suite un des plus grands obstacles pour la perfection d'un si grand ouvrage. Tous ceux d'entr'eux qui sont employés dans la Marine déplorent leur sort, & se regardent comme de misérables esclaves condamnés aux Galeres. Je vous laisse à penser s'il est possible que les forces maritimes de cet Etat se soutiennent long-tems? Je ne sai si je me trompe, mais je ne doute pas que leur Marine ne tombe entiérement. Elle étoit il y a quelque tems sur un pied bien dif-

férent

férent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Par une négligence qui n'est pas pardonnable on a déja laissé depérir à Croonstad tous ces beaux Bâtimens qui y avoient été construits par ordre du Czar, ce que j'ai vu moi-même avec quelque sorte d'indignation. Examinez encore le plan que ce grand Prince avoit donné de Petersbourg, & vous remarquerez qu'on n'a exécuté qu'une partie de ce qu'il contient. Pour accoutumer ses Sujets à l'eau, toute cette Ville devoit être percée d'un grand nombre de Canaux, & c'est justement ce qu'on a négligé de faire en plusieurs endroits. Pendant tout le tems que cet Empereur a vécu, il n'a jamais voulu permettre qu'il y eût un Pont sur la Riviere, ni même qu'on se servît de rames pour la traverser. Il falloit de toute nécessité apprendre à manier la voile si l'on vouloit passer d'une partie de la Ville à l'autre. Aujourd'hui tout cela se trouve aboli. Je n'ai pas vu l'Amirauté, mais si j'en dois croire les personnes qui y sont employées, tout s'y trouve dans un desordre affreux. Cependant les

Lett. VIII.

Let. VIII. Nouvelles publiques m'apprennent qu'on vient de lever pour cette Campagne plusieurs milliers de Matelots. La Mer Baltique n'est pas grande, & nous saurons bien-tôt par conséquent à quoi on les destine. Je veux donc croire tout ce qu'on en dit en attendant que nous soyons mieux informés.

A l'égard d'une autre Flote qu'on veut envoyer sur la Mer Caspienne, je doute fort que la chose ait lieu, puisqu'il n'y a pas encore un seul Vaisseau sur cette Mer. Je n'ignore pas que Pierre I. avoit formé ce projet, & j'ai vu moi-même à Cazan cinq ou six petits Bâtimens d'une construction particuliere destinés pour cette Mer; mais ces Vaisseaux sont restés sur le chantier, & il y a toute apparence qu'on les y laissera encore long-tems. Bien plus, tous les Matelots qu'on devoit employer dans cette occasion furent rappellés à Petersbourg sur la fin de 1733. & se mirent en chemin en même tems que moi. Sachez donc, Monsieur, que s'il se trouve à présent des Bâtimens sur la Mer Caspienne, ce ne sont tout

au plus que quelques grosses Barques faites à la mode du païs, & qui ne servent qu'au Commerce des particuliers. Je vous dirai même que ces Barques sont si peu propres à tenir la Mer que je doute fort qu'il y en ait aucune qui passe à Astracan. Leur construction est tout-à-fait singuliere, & je crois vous apprendre quelque chose de nouveau en vous disant, que dans ces quartiers les Chariots ont deux timons & les Barques deux gouvernails. Elles ne sont pas pour cela plus aisées à conduire, comme je ne l'ai que trop expérimenté moi-même. Let. VIII.

Vous pouvez juger par-là en quoi consiste la Flote de la Mer Caspienne. Je conviens qu'on pourroit y établir un Commerce des plus florissans, mais il faudroit pour cela que les Moscovites fussent moins stupides, & que le Ministère de cette grande Monarchie fut rempli par des Personnes d'une plus grande capacité. Ce qui m'étonne au dernier point, c'est que se trouvant incapables de faire valoir eux-mêmes ce Commerce, ils ne veulent pas per-

Let. VIII. mettre aux Etrangers d'en profiter. Personne n'ignore que les Anglois & les Hollandois ont fait plusieurs tentatives pour s'introduire dans ce païs-là, mais elles ont été toutes inutiles, malgré les avantages considérables que les Moscovites en auroient retirés. Ne croyez donc plus que les Moscovites ayent aucune Flote en Asie, cette nouvelle est supposée & on ne l'a publié que dans la vue de tromper le Public. Quand même cette Flote subsisteroit, je ne vois pas qu'ils pussent en retirer le moindre avantage. On ne peut pas dire qu'elle soit destinée pour le Commerce, puisque celui qu'ils font ne consiste qu'en poisson salé qui se debite à Astracan. Il n'y a pas lieu de croire non plus qu'ils doivent s'en servir pour soutenir en cas de besoin les Conquetes qu'ils ont faites en Perse, puisqu'on ne peut aborder ni à la Côte de la Province de Kilan ni à une grande partie de celle de Schirvan. La premiere de ces Côtes n'a pas assez d'eau, & le fond de l'autre n'est nullement propre pour y jetter l'ancre,

Au lieu d'avoir une Flote de ce côté-là, je conseillerois aux Moscovites d'y entretenir plûtôt une bonne Armée; car il est à présumer que s'ils ne restituent ce Païs de bonne grace, on ne manquera pas de les surprendre & de les forcer à céder un bien dont ils se sont emparés contre le Droit des Gens. Let. VIII.

J'oublïois presque de vous dire, qu'il y a sur la Mer Caspienne une sorte de petite Flote montée par des Sujets de l'Empire Moscovite. Je parle des Cosaques du Jaïck braves & déterminés Pirates, qui pendant la belle saison courent la Côte orientale de cette Mer avec un grand nombre de Barques. Tout ce qu'ils rencontrent ne manque pas d'être pillé & saccagé. Comme ces gens ne vivent que de pillage, ils ne reconnoissent ni Amis ni Alliés, lorsqu'il est question de leur interêt, & il arrive même souvent qu'ils n'ont aucun égard pour les Moscovites qui tombent entre leurs mains. Peut-être est-ce à ces Barques que les Moscovites ont donné le nom de Flote, & en ce cas je tombe d'accord qu'ils en ont une.

Let. VIII. Je souhaiterois seulement que lorsqu'ils debitent leurs Nouvelles, ils s'expliquassent un peu plus clairement sans vouloir en imposer au Public.

Je n'avois pas compté Monsieur, de vous faire de si longues digressions, & j'aurois bien de la peine à vous dire ce qui m'a emporté si loin. Tous ces beaux objets que je découvre de ma chambre n'y auroient-ils pas donné lieu? Mais il importe peu de faire cette recherche, & d'ailleurs,

Jam fessa labat mihi pondere cervix.



LETTRE

LETTRE IX.

MONSIEUR,

JE ſerois curieux de ſavoir ce que vous penſez de ce que j'ai tant tardé à vous écrire. Vous avez cru ſans doute que j'étois encore une fois perdu, ou du moins qu'il m'étoit arrivé quelque nouvelle avanture. Mais raſſurez-vous, il n'y a rien de tout cela. Rappellez-vous ſeulement l'état fâcheux dans lequel j'ai été réduit, & vous n'aurez pas de peine à deviner quelle peut avoir été la cauſe de mon ſilence. Tout homme qui a eu le malheur d'avaler comme moi une bonne doſe de poiſon, ne doit plus s'attendre qu'à mener dans la ſuite une vie languiſſante. Sachez que je reſte toujours foible & que je ne ſuis guère en état de m'appliquer long-tems. J'étois il y a quelques jours dans un ſi grand accablement, que je croyois avoir perdu l'uſage de tous mes membres. Mon eſprit dans cette occaſion, ſuivant les impreſſions de mon corps, paroiſſoit com-

me

Let. IX. me anéanti. Je vous avoue que je ne conçois rien à tous ces ſymptomes, & je doute fort qu'il ſoit poſſible aux plus habiles Médecins d'en rendre raiſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ne peuvent avoir été produits que par un poiſon ſubtil & qui n'eſt connu que des Moſcovites. Mais pourquoi vous entretenir encore de pareilles horreurs? N'en parlons plus, car je devrois-peut-être m'eſtimer heureux d'en reſſentir les effets.

Je vous appris par ma derniere, de quelle maniere je m'occupois dans ma priſon. J'y paſſois mon tems, comme je vous l'ai dit, tantôt à faire de ſérieuſes réflexions ſur mon état, & tantôt à penſer aux moyens dont je pourrois me ſervir pour me tirer de l'eſclavage. Je ne ſavois plus quel parti prendre ni à quoi je devois m'attendre, lorſqu'on vint m'avertir de me tenir prêt pour être conduit au Sénat. Je reçus cette agréable nouvelle le 18 Juin. N'oubliez pas, je vous prie, cette époque qui eſt tout-à-fait remarquable, comme je crois vous l'avoir dit ailleurs. Ayant donc été conduit dans la chambre du Sénat, j'y trouvai

vai une Aſſemblée de ſept ou huit Seigneurs, tous aſſis autour d'une table, & qui ſembloient m'attendre avec quelque ſorte d'impatience. La vue de ces Meſſieurs, bien loin de m'intimider, me raſſura, & je m'approchai d'eux ſans me déconcerter & ſans leur marquer la moindre baſſeſſe. Ils me reçurent fort froidement & d'un air aſſez embaraſſé. A peine oſoient-ils lever les yeux. Cependant après un moment de ſilence, l'un d'entre eux qui avoit autrefois été condamné à monter ſur l'échaffaut & à mettre la tête ſous la main du Bourreau fut le premier qui prit la parole en s'addreſſant à moi. Il me dit en Italien qu'ayant appris que je demandois à être écouté, l'on m'avoit fait venir, pour ſavoir de ma propre bouche ce que j'avois à alleguer en ma faveur. Je lui répondis que voyant que ma captivité duroit toujours, ſans qu'il me fût poſſible de pénétrer les motifs d'un ſi dur & ſi long eſclavage, je m'étois déterminé depuis trois mois à préſenter un Mémoire, par lequel je demandois qu'il me fût permis d'expoſer les rai- Let. IX.

ſons

Let. IX. sons qui devoient servir à me justifier, que je réitérois la même demande, & que la justice de ma cause & l'équité de l'Assemblée ne me permettoient pas de douter, que je n'obtinse une prompte & entiere satisfaction. Mais, me dit-il, quel est votre dessein, & que prétendez vous écrire? Rien autre chose, lui repondis-je, que ce qui doit justifier toutes mes démarches & ma conduite. Ne pourriez vous pas, repliqua-t-il, le faire de bouche, & quelle raison vous porte à vouloir dresser un Mémoire? Je lui dis que j'étois prêt à me justifier dans l'instant, si on le jugeoit à propos; mais que je croyois que par un écrit ils seroient mieux instruits de tout ce que j'avois à leur représenter, & qu'ils pourroient ensuite en rendre compte à l'Impératrice de qui j'avois lieu d'esperer une prompte justice. Il fallut en venir aux voix & consulter entr'eux pour savoir ce qu'il convenoit de faire en pareil cas. Enfin, après m'avoir fait attendre assez long-tems, ils me dirent qu'ils ordonneroient qu'on me donnât de quoi écrire & que le lendemain ils

re-

recevroient mon Mémoire. Après les avoir remerciés, je leur promis que j'allois y travailler & qu'il seroit prêt à l'heure marquée. Un de ces Messieurs m'ayant demandé si je ne savois point d'autre Langue que l'Italienne, je lui répondis que j'entendois aussi de François, & là-dessus il me pria de préparer aussi en cette Langue une seconde copie du Mémoire en question. Let. IX.

Dès que je fus de retour dans ma prison on me donna tout ce qui m'étoit nécessaire pour écrire, & dans l'instant je me mis en devoir de tirer mes deux copies. Comme il ne me restoit pas trop de tems pour finir cet ouvrage, il fallut user de diligence, & il vous sera facile de juger par sa longueur, & par la maniere dont il est dresse, avec quelle précipitation il fut fait. Le lendemain personne ne parut pour recevoir mon Mémoire, & on ne vint le chercher que le jour suivant. C'est ainsi qu'on se conduit en Moscovie, tout s'y fait avec une lenteur sans exemple, & je fus encore heureux qu'on ne remît pas cette affaire a quelques semaines.

Lett. IX. Quoique vous ayez déja vu dans mes Lettres précédentes une partie de ce qui est contenu dans mon Mémoire, je ne laisserai pas de le transcrire en entier & à peu près tel qu'il fut présenté au Sénat. Je serai ravi d'apprendre dans la suite ce que vous en pensez, & si vous voyez que les raisons que j'y allégue ont du me justifier.

Fata volentem ducunt, nolentem trahunt;
Sed quo fata trahunt virtus secura sequetur.

Je sortis de France au commencement de l'année 1733, *sic jubente fato.* Une profonde paix regnoit alors dans toute l'Europe. Le grand motif de ma retraite étoit d'éviter un mariage que je n'aurois pu me dispenser de contracter. J'ai traversé toute l'Allemagne sans avoir aucun Passeport & sans qu'on m'en demandât dans aucun endroit. Arrivé à Dantzig je fus obligé d'y séjourner quelque tems, en attendant que je pusse m'embarquer dans quelque Vaisseau qui me transportât à Petersbourg où j'avois dessein de me rendre. Un Italien nommé Brunati, qui

qui demeuroit alors à Dantzig, me reçut chez lui, & j'y restai pendant tout le tems de mon séjour dans cette Ville. Comme je m'étois proposé d'y demeurer inconnu je me fis passer pour un Marchand Italien sous le nom de Roccaforte. Lorsque je fus sur le point de partir on m'avertit que je devois me munir d'un Passeport & qu'il m'étoit absolument nécessaire pour aller en Russie. Sur cet avis je m'addressai au Magistrat de Dantzig, & à celui qui étoit chargé dans cette Ville des affaires de la Cour de Russie. Let. IX.

Muni de deux Passeports je partis de Dantzig & arrivai à Petersbourg vers la mi-Juin. Une Lettre de mon Hôte me fit bien-tôt faire connoissance avec Monsieur Mariotti. Je m'ouvris à lui sans façon & lui fis part de la résolution où j'étois d'entrer dans le Service. Je lui dis que je n'étois pas Marchand, mais un homme de guerre & de condition. Comme j'avois résolu de ne pas déclarer mon nom, j'eus soin de ne me faire connoître que sous celui de Roccaforte.

Let. IX. forte. Monsieur Mariotti me fit entrevoir de grandes difficultés pour l'exécution de mon projet, mais après lui avoir dit que Mr. Avolio m'avoit offert ses services, il me promit de le faire venir chez lui & de l'entretenir à ce sujet. Nous nous vimes tous trois à l'heure marquée, & ces deux Messieurs s'étant trouvés de même avis, il fut question de songer à prendre un autre parti.

Ma résolution fut bien-tôt prise, & je me déterminai à aller chercher de l'emploi en Perse. J'avois appris que le Prince de Hesse-Hombourg y commandoit, & comme je connoissois ses belles qualités, j'avois lieu de croire qu'il m'accorderoit sa protection. Une avanture assez singuliere me confirma dans cette résolution & fit même hâter mon départ. Un jour que Sa Majesté venoit d'assister à une revue, qui s'étoit faite dans le pré qui se trouve à côté de son Palais d'Eté, je fus me promener le long du petit canal qui separe le pré du jardin, & là je m'assis au pied d'un arbre un livre à la main. Tandis que j'étois occupé à ma lecture,

ture; Sa Majesté, accompagnée de trois ou quatre personnes seulement, entra dans l'allée du jardin vis-à-vis de l'endroit où je m'étois assis, sans que je m'en fusse apperçu. Dans ce moment un de ceux qui étoient à la suite de cette Princesse s'avança sur le bord du canal, & me fit signe de me lever en me disant que Sa Majesté étoit là. J'obéis sur le champ, & après avoir fait une profonde révérence, je reculai quelques pas en arrière dans le dessein de me retirer. Sur ces entrefaites la même personne qui venoit de me parler me demanda par ordre de Sa Majesté si j'étois Italien; Je répondis *son Italiano*, & me retirai dans l'instant. Ma surprise fut grande, car je ne pouvois comprendre comment l'Impératrice m'avoit pu prendre pour un Italien. Si le canal ne m'eût pas empêché de m'approcher de cette Princesse, j'aurois peut-être profité d'une si heureuse rencontre & me serois jetté à ses pieds, pour lui demander de l'emploi, dans l'incertitude où j'etois de pouvoir en obtenir ailleurs.

Let. IX.

Après cette avanture je fus trouver

Let. IX. Monsieur Mariotti & le priai de me chercher une occasion pour partir au plus vîte. En attendant je vendis bien des nippes pour avoir de quoi faire mon voyage. Comme j'avois besoin d'un nouveau Passeport, je fus moi-même en demander un au College de Commerce, & on me l'expédia sous le même nom de Roccaforte. J'étois encore occupé à faire mes dépêches, lorsque j'appris que quelques Professeurs de l'Académie se préparoient à partir incessamment pour Cazan, d'ou ils devoient se rendre ensuite à Camschatka. Cette occasion me paroissoit trop belle pour n'en pas profiter. Je voulus d'abord savoir à qui je devois m'addresser pour être de leur compagnie. On me nomma Monsieur de l'Isle, à qui j'allai rendre visite. Je fus reçu de cet habile Professeur avec beaucoup de politesse. Il m'apprit que ce n'étoit pas lui qui entreprenoit ce voyage, mais son frere, & en ayant parlé à ce dernier il approuva ma résolution avec promesse de me rendre service. L'accueil que me firent les deux autres Professeurs ne fut pas moins favorable. J'étois

J'étois déja tout disposé à partir lorsque Monsieur de la Croyere me fit avertir de me rendre chez lui avec tout mon bagage afin de partir le lendemain. Cependant le voyage fut différé, & pendant cet intervalle je fus reçu chez Mr. & Mme. de l'Isle de la maniere du monde la plus gracieuse. Dans les entretiens que j'eus avec Monsieur de l'Isle je lui témoignai l'envie que j'avois de faire le voyage de Camschatka; mais ayant appris qu'il falloit s'addresser au Sénat, je ne voulus plus y penser. Mon dessein étoit de rester inconnu, & la chose n'étoit guère possible, si j'eusse été obligé de me présenter au Sénat. Sur quelques autres difficultés qui survinrent au sujet de mon voyage avec les Professeurs, je pris la résolution de partir avant eux, n'ayant pour toute compagnie qu'un seul valet que Monsieur de la Croyere avoit bien voulu me donner. Let. IX.

Je joignis ces Messieurs à Bronnits, d'ou je continuai mon voyage avec eux jusqu'à Cazan. A mon arrivée dans cette derniere Ville je m'informai d'abord s'il y avoit quelque Bâti-

Let. IX. ment qui dût faire voile pour Astracan. La saison étoit déja trop avancée, & mes recherches furent inutiles. Dans cette conjoncture, je pris d'autres mesures, & ayant trouvé un petit Bâtiment qui me parut commode, je résolus de m'y embarquer. Tous ceux à qui je communiquai mon dessein, me mirent devant les yeux le danger éminent auquel j'allois m'exposer & m'obligerent enfin à abandonner ce parti. Après bien des réflexions, je crus qu'il étoit plus a propos de faire le voyage par terre & d'attendre encore quelque tems. Comme on m'avoit parlé d'une maniere fort avantageuse du Gouverneur de Cazan je crus qu'il étoit de mon devoir de l'aller saluer. En l'abordant je lui remis mon Passe-port, & me fis connoitre pour ce que j'étois. Je lui dis que je n'étois rien moins que Marchand, mais que j'avois cru qu'il importoit peu au Public de connoitre mon véritable nom & ma qualité; que j'étois résolu de me rendre en Perse & de me présenter au Prince de Hesse-Hombourg, pour servir sous lui dans les Troupes de

de Sa Majesté. Il me répondit en plaignant mon sort, & me promit en même tems qu'il auroit soin de me faire partir par la premiere occasion qui se présenteroit. Il voulut savoir mon nom & le mit par écrit. Lui ayant demandé qu'il me fût permis de le venir voir de tems en tems, il me répondit que je lui ferois beaucoup d'honneur & que je pouvois compter sur sa protection. Let. IX.

Après avoir fait cette démarche, je me rendis chez Monsieur de la Croyere, bien résolu de lui faire part de ce qui venoit de se passer. A peine étois-je entré que le Major de la Place vint m'arrêter par ordre du Gouverneur & se saisir de mon épée. On ne trouva sur moi ni dans mon coffre rien qui pût faire soupçonner que je fusse coupable. Enfin trois jours après je fus conduit à Moscou & de Moscou à Petersbourg. Toutes ces circonstances étant bien avertées & n'y en ayant aucune sur laquelle on puisse former le moindre doute, il est question d'examiner si on peut me regarder comme criminel, & si j'ai eu d'autre dessein, que celui de

Let. IX. m'employer au service de Sa Majesté. Voici de quelle maniere on peut procéder à cette recherche, & ce qui sert en même tems de preuves pour ma justification.

J'ai remarqué ci-dessus que je sortis de France au commencement de l'année 1733 dans un tems ou toute l'Europe étoit en paix. Cette premiere remarque est une preuve sans replique que je ne pouvois être chargé d'aucune commission de la part de cette Cour au préjudice de celle de Russie. Mais en supposant même que je ne fusse sorti de France qu'après que les affaires eurent changé de face en Pologne par la mort du Roi Auguste, est-il à présumer que dans une conjoncture de cette importance, on eût jetté, les yeux sur moi? D'un autre côté n'aurois-je pas pris d'autres mesures que celles qu'on m'a vu prendre & n'aurois-je pas été plus circonspect & plus réservé dans toutes mes démarches? Certainement la conduite que j'ai tenue n'est nullement celle d'un homme qui cherche à en imposer. Bien plus, comment veut-on faire

passer

passer pour Emissaire un homme qui n'a aucune connoissance de la Langue du païs ou on l'envoye, & qui se trouve sans suite & sans interprête? Ce n'est guère la coutume d'envoïer un Emissaire dans un pais étranger sans lui donner de l'argent, ou du moins sans lui fournir les moyens d'en recevoir; & cependant je suis arrivé en Moscovie sans en avoir & sans que personne fût chargé de m'en procurer. Cette derniere preuve est des plus fortes, & mérite quelque attention. Mais allons plus loin & examinons toutes mes démarches. Let. IX.

La seule raison qui m'a obligé de sortir de France a été d'éviter un mariage que je n'aurois pu me dispenser de contracter. La maniere avec laquelle je me suis dérobé à tout le monde, à mes plus intimes amis & à mes Domestiques, abandonnant en même tems tout ce que j'avois, prouve assez que je ne puis avoir quitté la France que pour quelque motif de cette nature. Je ne sai si l'on a écrit pour savoir de mes nouvelles, mais au cas qu'on l'ait fait on ne peut avoir reçu d'autre réponse, sinon que

Let. IX. j'ai disparu au commencement de 1733 sans que personne ait pu être informé du lieu ou je m'étois retiré. On n'ignore pas ce que j'ai répondu à la demande qui m'a été faite au Cabinet de Sa Majesté, lorsqu'on voulut m'obliger à nommer la personne qui avoit été la cause de ma fuite. Je dis a celui qui me faisoit des instances sur cet article, qu'il falloit respecter le Sexe, quoiqu'il ne méritât pas souvent qu'on eût aucun égard pour lui. J'ajouterai ici que quand je pourrois racheter ma liberté, ou sauver ma vie par un pareil aveu, je ne le ferois jamais; & je crois même que si j'étois capable de commettre une si grande lâcheté, je mériterois d'être traité de Sa Majesté avec la derniere rigueur. Après tout, de quel usage pourroit être une déclaration de cette nature? Si la chose est publique, il me paroît fort inutile de nommer moi-même la personne, puisqu'on peut s'addresser à d'autres pour la connoître. Si au contraire cette avanture n'est point publique, si elle n'est connue que de moi seul, je crois être obligé en conscience & par

par honneur de la tenir ſecrette. Mais ſuppoſé que je fiſſe connoître la Demoiſelle en queſtion, voudra-t-on m'en croire ſur ma parole, ou ira-t-on s'informer à elle-même des galanteries qu'elle a eues avec moi ? Certainement ſi on pouſſoit la hardieſſe ou l'inſolence juſques-là, je ne doute point qu'on ne fit une démarche fort inutile & qui tourneroit à la confuſion de celui qui l'auroit entrepriſe. Let. IX.

Il ne me paroît pas néceſſaire de parler de mon voyage à travers l'Allemagne, puiſque la plûpart des Etats par leſquels j'ai paſſé ſont Alliés ou Confedérés de Sa Majeſté. Je me contenterai de dire un mot de mon ſéjour à Dantzig, où j'ai été connu de celui qui y étoit chargé des affaires de Ruſſie. J'ai toujours mené dans cette Ville une vie fort retirée, & je ne ſache pas y avoir fréquenté d'autres perſonnes que celles de la maiſon ou j'étois logé. Quelques jours après mon arrivée j'allai rendre viſite au Réſident de ſa Majeſté j'a[illegible]me eu occaſion de le voir pluſie[illegible] dans la ſuite, & c'eſt de lui qu[illegible] un Paſſeport à

mon

Let. IX. mon départ. Que l'on juge par toutes ces démarches si j'étois alors chargé de quelque commission secrette & dangereuse.

Examinons à présent de quelle maniere je me suis conduit à Petersbourg A mon arrivée dans cette Capitale, je me rends chez Monsieur Mariotti, pour lui rendre une Lettre dont je suis chargé, & je le prie en même tems de me chercher un logement près de chez lui; je porte ensuite moi-même mon Passeport à la Police avant que d'entrer dans mon gîte, selon l'usage du païs; de-là m'étant rendu à la Douane pour retirer mes hardes, j'y rencontre Monsieur Avolio qui me fait des offres de service. Comme je n'étois pas encore connu de cet Italien, il me demanda d'abord quelle étoit ma profession, & si je ne venois pas à Petersbourg dans le dessein de montrer à faire des armes. Je lui répondis en riant que je savois me servir de mon épée pour mon usage & que je n'étois pas homme à enseigner cet art aux autres. Il me réitéra ses offres de service avec beaucoup de politesse, mais je lui

dis que je ne pouvois pas encore en profiter & que j'aurois l'honneur de l'entretenir plus long tems dans la suite. Let. IX.

On peut juger par-là si je cherchois alors à me cacher, comme on a voulu le supposer sans aucun fondement dans l'Interrogatoire qu'on m'a fait subir au Cabinet de Sa Majesté. Mais voyons ce qui se passa dans la suite. Le lendemain de mon arrivé je pris à part Monsieur Mariotti & lui fis une entiere confidence de la situation où je me trouvois. Mon nom fut la seule chose que je ne voulus pas lui révéler. Comme j'étois résolu d'entrer au service de sa Majesté, je pris ses conseils sur ce que j'avois à faire en pareil cas. Lorsqu'il entreprit de me faire envisager les grandes difficultés que je devois rencontrer, je lui dis que Monsieur Avolio m'avoit offert ses services & que je ne doutois pas qu'il ne dût s'employer en ma faveur; enfin dans l'entretien que j'eus avec ces deux Messieurs, il convinrent que mon projet ne pouvoit avoir lieu. Sur cela je pris la résolution d'aller

en

Let. X. en Perse, & ne leur demandai d'autre grace que celle de me recommander à leurs amis. Y a-t-il-là une seule circonstance qui puisse me faire soupçonner d'être Emissaire ?

Je conviens que pendant mon séjour à Petersbourg je ne m'y fais connoître que sous un nom emprunté, mais cependant je ne me cache à personne & chacun y peut juger de toutes mes démarches. Là je frequente la Maison de Monsieur Mariotti chez qui se mange, & je m'y entretiens familiérement avec tous ceux qui s'y rencontrent. Je ne manque pas de me trouver à l'Eglise Catholique & chez les Peres qui la desservent, & cela aux jours & aux heures ou il y a un plus grand concours de monde. J'entre en discours indifféremment avec tout le monde, je me fais même connoître pour Italien & je ne cache à personne que je suis sorti de France. Je me promène par toute la Ville, je me trouve à toutes les revues & à tous les éxercices que l'on fait faire aux Troupes, enfin je cherche si peu à rester inconnu que je tombe sous les

yeux mêmes de l'Impératrice. Tout ce qu'on peut conclurre de là c'est que j'ai caché mon nom & que ne pouvant paroître d'une maniere convenable à ma naissance, je me suis tenu dans les bornes où l'état présent de mes affaires me réduisoit. Let. IX.

Dans le tems que je cherchois une occasion pour partir, on m'avertit que Messieurs les Professeurs sont aussi sur le point d'entreprendre un voyage: je leur demande avec empressement de pouvoir être de leur compagnie, & ils me l'accordent. Certainement si mon dessein eût été de ne pas me faire connoître je me serois bien donné de garde de vouloir être de cette partie. Content de ce que je croyois avoir obtenu, je me retire, en attendant mon départ, chez Monsieur de l'Isle, j'y vois tous ceux qui s'y rendent je m'y entretiens avec eux; & comme la plûpart des discours rouloient d'ordinaire sur la France, on pouvoit aisement juger par ce que j'en disois moi-même, que je connoissois parfaitement cette Cour & que j'avois passé une bonne partie de ma vie dans ce païs. L'entre-

LET. IX. tien que j'eus avec Monsieur de l'Isle sur le voyage de Camschatka n'étoit pas une feinte, & j'étois bien resolu de l'entreprendre, parce que je ne cherchois alors qu'à me retirer dans un païs où je ne fusse connu de personne. Je serois curieux de savoir si un homme chargé de quelque commission eût joué ce Personnage? La seule exposition de ces faits me justifie pleinement.

Mais rien, dit-on, ne me rend plus coupable que d'avoir pris des Passeports sous un nom supposé. Selon l'ordre établi dans tout le Royaume je ne pouvois obtenir un nouveau Passeport sans présenter en même tems celui que j'avois apporté de Dantzig. Ainsi, puisque je ne voulois pas être connu sous mon véritable nom, il falloit continuer de me faire passer pour Marchand & garder le nom de Roccaforte. Cette accusation est sans doute très-mal fondée, & voici ce que j'ai à répondre.

Dans la situation où je me trouvois, & voulant exécuter la résolution que j'avois formée d'entrer dans le Service, je ne pauvois pas me dispenser

penser de me faire connoître pour ce que j' étois, de me faire passer pour un homme de guerre & de quitter ma qualité de Marchand. Il a toujours été permis de voyager de la sorte, le Droit des Gens ne s' y oppose pas, il n' y a aucune Loi qui le défende, l' usage de toute l' Europe l' autorise, & enfin les Princes nous donnent souvent l' exemple de ce que j' ai fait. Un Passeport sous un nom supposé n' a jamais rendu un voyageur criminel, si celui qui s' en sert n' en fait aucun mauvais usage. Peut-on prouver que j' aye rien entrepris contre l' Etat? Si j' ai changé de nom, cela n' influe en aucune maniere sur les affaires publiques, cela me regarde uniquement. LET. IX.

Mais, me dira-t-on, quelle nécessité y avoit-il de demander un Passeport pour Moscou, puisque je devois passer ailleurs? Cette accusation n' est pas mieux fondée que les autres; car premierement, quand j' ai demandé un Passeport pour Moscou, je comptois alors prendre cette route, & je l' aurois prise en effet, si de nouvelles difficultés auxquelles je ne m' atten-

Let. IX. dois pas ne m'eussent fait changer de résolution. Secondement, lorsque je fis voir mon Passeport on me dit qu'il étoit inutile d'en demander un autre, & qu'à l'aide de celui que j'avois déja, je pouvois aller par toute la Russie. Troisiémement, comme mon premier Passeport m'avoit coûté cinq ou six Roubles & que je n'avois pas de grosses sommes à dépenser, je crus que je pouvois me dispenser d'acheter si cher un papier dont je n'avois aucun besoin.

Je ne m'arrêterai point sur ce qui s'est passé pendant mon voyage de Petersbourg à Cazan. Si l'on veut s'en instruire on n'a qu'à jetter les yeux sur le Journal que j'en ai fait, & qui se trouve parmi mes papiers. On verra que j'y expose tout ce que j'ai trouvé de remarquable en faisant ce trajet, & on n'y trouvera rien qui puisse faire croire que je suis un homme suspect.

Il n'est plus question pour finir ce Mémoire que d'examiner la conduite que j'ai tenue à Cazan, & cet Article mérite quelques reflexions. A peine suis-je arrivé dans cette Ville

que

que mes amis font mille difficultés sur le voyage que je voulois entreprendre : ils me représentent la rigueur de la saison, les dangers auxquels je vas m'exposer, le défaut de voitures commodes, & par-là ils me déterminent à faire dans cette Ville un séjour plus long que je ne m'étois proposé. Sur ces entrefaites ne jugeant pas à propos de passer pour un inconnu, je prens le parti d'aller trouver le Gouverneur & de m'ouvrir à lui. Je lui dis naïvement qui je suis, je lui expose mon état, je lui découvre mes desseins, je le prie de me donner des gens qui me servent de guides, & a fin qu'il n'eût pas lieu de douter de la sincérité avec laquelle je lui parlois, je lui offre mon épée & lui dis que je suis prêt à me rendre son prisonnier jusqu'à ce qu'il soit informé de ma conduite. LET. IX.

Je puis dire que cette démarche auroit été la plus imprudente de toute ma vie, si mon dessein avoit été de faire la moindre entreprise contre les Interêts de la Russie. D'ailleurs rien ne m'obligeoit à aller faire la révérence à Monsieur le Gouverneur. J'aurois

LET. IX. rois pu même auparavant me rendre droit à Astracan, en louant dans quelcune des Villes par lesquelles j'avois passé un petit Bâtiment qui m'y auroit conduit beaucoup plutôt qu'en prenant la route de Cazan, où je fus obligé de séjourner. Rien ne m'empêchoit non plus de partir de Cazan immédiatement après mon arrivée, puis qu'on m'y offrit un petit Bâtiment, & que bien des gens se présenterent pour me conduire par terre ou par eau. Cependant au lieu de me servir de ces commodités, mon malheur veut que j'aille saluer le Gouverneur, qui me fait d'abord arrêter, & jetter ensuite en prison. Voilà ce qui s'est passé à Cazan & ce qui a donné lieu à ma détention.

La derniere réflexion qui me reste à faire, c'est que si je me fusse cru coupable en quelque chose, j'aurois pu éviter mille fois d'être conduit de Cazan à Petersbourg, & rien ne m'auroit été plus facile. Car oserai-je le dire, sans faire tort à mes Gardes, ils voulurent bien me laisser une honnête liberté, & se fier entiérement à la parole que je leur

leur avois donnée de ne point cher- LIV. IX.
cher à m'échapper. Je les regardois plutôt comme mes Valets que comme mes Gardes. Mon épée & leurs armes étoient toûjours dans mon Traineau & j'aurois pu en disposer dans le besoin. Pendant la nuit j'étois entiérement libre & mes gens la passoient toujours en dormant profondément. Tandis que j'étois parmi les Tartares Czeremisses, il m'auroit été facile de prendre la fuite & de me mettre en lieu de sûreté. D'ailleurs si j'eusse voulu user de violence je me sentois assez de courage pour oser braver mes trois Soldats. Quant à ceux qui m'ont conduit de Moscou à Petersbourg à peine méritent-ils que j'en fasse mention. Pour faire leur éloge en peu de mots, il suffit de dire que ce sont des Yvrognes & d'insignes Voleurs qui m'ont enlevé tout ce qu'ils ont pu. Je ne sai même si je dois les regarder comme Soldats, puisqu'ils n'en avoient ni l'habit, ni les armes, ni les manieres. Une pareille canaille n'étoit certainement pas capable de me tenir prisonnier, & si jai été conduit à Petersbourg sous

LET. IX. leur garde on doit croire que je l'ai bien voulu.

Tous ces faits prouvent d'une maniere si claire la justice de ma cause, que je ne doute pas que je n'obtienne ma liberté dès qu'on les aura exposés à Sa Majesté. Quoiqu'étranger je connois assez la Religion, la Justice & la Clémence de cette Princesse, pour savoir qu'elle ne permettra jamais qu'on retienne dans une dure captivité un homme, qui n'est venu dans ses Etats que dans le dessein de sacrifier le reste de ses jours à son service. Il est certain que depuis le premier moment de ma détention on m'a toujours traité avec autant de rigueur que si j'eusse travaillé ouvertement contre le Bien de l'Etat.

Telle est, Monsieur, l'Histoire de ma captivité, c'est à vous à juger sur cet exposé de la justice de ma cause. Parlez sincerement, & dites moi sans façon si vous me croyez coupable? Pensez-vous qu'on doive me retenir en prison, m'envoyer en Siberie ou me remettre en liberté? Vous êtes trop éclairé & trop équitable, & les raisons que je viens d'al-

d' alléguer ſont trop évidentes pour LET. IX. que vous ne jugiez pas d'abord en ma faveur. Je vous apprendrai dans la ſuite l' effet que produiſit ce Mémoire.

Comme je ne doutois pas, après avoir livré cet Ecrit, que mon ſort ne fût bien-tôt décidé, je ne voulus m' occuper dans ma priſon que des meſures que j' avois à prendre pour me procurer une retraite aſſûrée & où je puſſe paſſer mes jours agréablement. Je ne ſoupirois plus qu' après le repos & la tranquillité. Je me trouvois cependant dans un terrible embarras lorsque je voulois déterminer le lieu de ma demeure. La France, le plus beau païs du monde, avoit pour moi des charmes qui m'entraînoient, mais mon avanture, qui m' avoit fait quitter cet agréable ſéjour, ne me permettoit pas de ſatisfaire mon penchant. Tout ce que je pouvois eſperer c' étoit d' y reſter inconnu dans quelque endroit retiré, en attendant que quelque évènement favorable changeât entiérement l'état de mes affaires. Si ma ſanté eût été moins foible, j' aurois formé un tout

Let. IX. autre projet. J'aurois pris la résolution de me rendre en Pologne, dont je n'étois pas éloigné, & d'y demander de l'emploi. Quel plaisir n'aurois-je pas eu de porter les armes contre les Moscovites mes plus grands ennemis? Je n'avois que trop de motifs de chercher à me vanger de tous les mauvais traitemens qu'ils m'ont fait souffrir. Mais malheureusement pour moi ils y ont mis bon ordre, en me réduisant dans un état où je ne puis guère esperer de supporter la fatigue. Les chagrins mortels qu'ils m'ont causés, la faim qu'ils m'ont fait suoffrir pendant si long-tems, & enfin le poison qu'ils m'ont donné, ne peuvent qu'avoir diminué mes forces & ruïné ma santé.

Tous ces beaux projets m'occupoient agréablement quoique je ne pusse pas encore compter sur ma liberté. En effet, il étoit à craindre qu'on ne me proposât de rester en Moscovie & de prendre parti dans les Troupes. Je vous avoue qu'une proposition de cette nature n'eût pas manqué de me jetter dans un nouvel embarras. D'un côté je n'aurois jamais

mais pu me résoudre à passer mes jours en Moscovie, & de l'autre il auroit été bien dangereux de ne pas consentir à ce qu'ils auroient exigé. Pour n'être pas pris au dépourvu, au cas qu'on me fît cette proposition, je résolus d'alléguer la grande foiblesse de ma santé, qui ne me permettoit plus de porter les armes. LET. IX.

Après avoir formé ce plan, je crus devoir me tranquilliser & attendre avec patience tout ce qui pourroit m'arriver. Le premier Courier vous apprendra bien des choses, mais ne vous flattez pas encore d'apprendre sitôt la fin de mes malheurs.

Multa diuque tuli, sed plura supersunt.



LET-

LETTRE X.

MONSIEUR,

MA derniere doit vous avoir tiré d'inquiétude, & vous avoir donné quelque esperance que je vous reverrai bien-tôt. Vous y avez appris en même tems qu'il ne m'est rien survenu de nouveau. J'ai quelque reproche à vous faire, car par votre impatience & le chagrin que vous me témoignez, vous ne faites qu'augmenter mes maux & renouveller mes douleurs. Vous me rappellez tout ce que j'ai souffert & tout ce que je souffre encore en des termes si pathétiques & si touchans que je ne puis qu' y être extrêmement sensible. Tout ce que vous dites des plaisirs que nous avons autrefois goûtés ensemble ne dissipe point mes ennuis. De grace, Monsieur, ne me parlez plus des plaisirs passés, & cessez de me remettre devant les yeux toutes mes

mes disgraces & les tristes circonstances de mes avantures. Let. X.

Cur me querelis examinas tuis?

Qui de nous deux est le plus à plaindre? Qui te nous deux doit former des desirs plus ardens pour ma liberté? Vous souffrez, j' en conviens, de vous voir privé d' un ami qui vous a toujours aimé & qui conserve encore pour vous les sentimens les plus tendres. Cependant quoique votre état soit fâcheux, le mien l' est beaucoup davantage. Vous avez du moins la consolation de pouvoir vous distraire de mille manieres; mais mon sort est bien différent du vôtre. Renfermé dans une étroite prison je n' y vois personne qui me desennuie, & je ne sai même jusqu' à présent si je dois vivre dans la crainte ou dans l' espérance. Vous me demandez quand finiront mes maux, comme s' il dépendoit de moi de les terminer. Il est vrai que je m' étois flatté d' en voir bien-tôt la fin, mais un événement qui vient d' arriver a bien dérangé tous mes projets. Je vais vous par-

LET. X. parler de cette cataſtrophe & vous apprendre la maniere dont elle eſt venue à ma connoiſſance.

Un jour ayant entendu de grand matin pluſieurs coups de canon, ce bruit reveilla en moi le deſir que j'avois d'être inſtruit à fond de tout ce qui ſe paſſoit. Ne croyez pas cependant qu'il ſoit rare dans ce païs d'être ſouvent régalé de cette Symphonie. Nous avons toujours ici chaque ſemaine pluſieurs décharges d'Artillerie. La Diane & la Retraite ne ſe battent jamais qu'à coups de canon, & l'heure du randez-vous à la Cour ſe marque auſſi de même. On fait dans cette Ville une conſommation de poudre tout-à-fait extraordinaire. On en brûle tous les jours de réjouïſſance qui ſont ici fort fréquens, les jours de fête & dans une infinité d'autres occaſions. Peut-être eſt on bien aiſe d'étouffer par là le grand bruit & le vacarme horrible que ſont alors tous les Yvrognes. Mais laiſſons cette conjecture & examinons la raiſon d'une décharge faite de ſi grand matin. Comme ce n'etoit ni l'heure de la Diane, ni celle de la

Retraite

Retraite, ni celle du rendez-vous à la Cour, je jugeai d'abord que tout ce fracàs devoit être causé par quelque événement extraordinaire. La situation où étoient alors les affaires en Pologna me donna d'abord quelque soupçon, & comme j'y prenois beaucoup d'interêt je ne pus rester tranquille jusqu'à ce que j'en fusse informé. Je craignois sur-tout que cet événement ne portât préjudice à mes affaires & ne fit en même tems évanouïr toutes mes espérances. LET. X.

Ma crainte n'étoit que trop bien fondée, comme il parut dans la suite; mais je ne fus pas éclairci du fait aussi tôt que je l'aurois souhaité. J'eus beau interroger mes Gardes & les prier de m'instruire de tout ce qui s'étoit passe, il ne me fut pas possible d'en apprendre aucune nouvelle. Un d'entr'eux fut chargé de ma part d'aller s'instruire de ce qui étoit arrivé, mais il revint bien-tôt sans avoir pu rien dècouvrir. Il me fallut passer toute cette journée dans une grande inquiétude, & dans une impatience qui ne m'est pas ordinaire. Le lendemain le Caporal, qui étoit mon

LET. X. mon premier Maître d' Hôtel, vint m'annoncer d'un air riant que la Ville de Dantzig s' étoit rendue aux Moscovites. Cette nouvelle, à laquelle je ne me serois jamais attendu, fut pour moi un coup de foudre, elle me frappa & causa dans tout mon corps une révolution toute extraordinaire. Cependant revenu à moi-même & ayant eu le tems de faire quelques réflexions, ja commençai à douter de la vérite du fait. Ayant demandé à mon Caporal si le Roi Stanislas étoit pris, il me répondit qu' il n' en savoit rien. Cette réponse ne fit qu'augmenter mon inquiétude. Incertain de la situation où ce Prince pouvoit se trouver, je commençois déja à plaindre ses malheurs. Je dis au Caporal de sortir au plus vîte, de s' informer au juste de toutes les circonstances de ce grand événement, & de m'en venir faire ensuite un fidéle rapport. Pour l' encourager à se bien acquitter de sa commission, je lui donnai quelques pièces d' argent avec promesse de lui en donner davantage aussi-tôt qu' il seroit de retour. Ce petit present & mes promesses ne le

firent

firent pas aller plus vîte, il ne revint que le lendemain, pour m'annoncer que le Roi Staniſlas étoit pris & qu'on l'avoit tiré d'une cave où il s'étoit caché. Cette circonſtance ridicule ne me permit pas d'ajouter foi à cette nouvelle. En effet, quelle apparence y avoit-il que le Roi Staniſlas ſe fût laiſſé prendre de cette maniere? Mon homme ajouta que pluſieurs François avoient été faits priſonniers & qu'ils devoient arriver inceſſamment à Petersbourg. LET. X.

Pluſieurs autres détails qu'il me fit & qui ne me parurent pas vraiſemblables, furent cauſe que je ſuspendis mon jugement ſur tout le reſte. Mais rien ne me perſuada davantage qu'une ſeconde décharge de canon, laquelle me tint lieu de démonſtration. Alors je n'héſitai plus à croire ce qu'on m'avoit dit. Je crus que le Roi Staniſlas étoit tombé entre les mains des Moſcovites, & je ne doutai pas non plus que les François n'euſſent été faits priſonniers. Tout cela me jetta dans un accablement dont mes Gardes s'apperçurent. Vous n'ignorez pas que je me ſuis toujours intereſſé

Let. X. & que ie m'intereſſerai toujours pour tout ce qui regarde la France. D'un autre côté je craignois que ce malheur des François n'eût quelque influence ſur mes affaires & ne fût un obſtacle à ma liberté. Je voyois non ſeulement qu'il n'étoit plus question de Suédois, mais même que le projet que j'avois formé auparavant, de me retirer chez quelque Miniſtre étranger, ne pouvoit s'exécuter ſans danger & ſans courir riſque d'être renfermé pour le reſte de mes jours. Je connois aſſez les Moſcovites pour ſavoir juſqu'à quel excès d'inſolence un heureux ſuccès pouvoit les porter. Lorſqu'ils ſont dans la proſpérité ils ne reſpectent ni le Droit des Gens, ni la Foi publique, en un mot.

Quæcunque Altaria tangunt.

Comme j'avois encore chargé mon Caporal de s'inſtruire de nouveau de ce qui ſe paſſoit, j'appris de lui que cette ſeconde décharge d'Artillerie avoit été faite comme la premiere à l'occaſion de la priſe de Dantzig, que les priſonniers François

çois étoient arrivés à Croonſtad, LET. X. que le Commandant & un bon nombre d'Officiers s'étoient déja rendus à Petersbourg, & enfin que ce jour-là ils devoient dîner à la Cour. Il ajouta que le Roi Stanislas n'étoit point pris, mais qu'étant certain qu'il étoit encore dans Dantzig, il ne manqueroit pas d'être fait priſonnier comme les François, & qu'il n'y avoit pas moyen qu'il pût jamais échapper aux perquiſitions exactes qu'on en faiſoit. Après cette nouvelle information je n'eus plus lieu de douter de la plûpart de ces circonſtances, quoi qu'elles me paruſſent toutes incomqréhenſibiles. Quoi, diſois-je en moi-même, eſt-il poſſible que Dantzig, cette ville ſi forte & ſi bien défendue, ſoit tombée au pouvoir des Ruſſiens? Se peut-il que les Troupes Françoiſes ayent été faites priſonnieres de guerre, & le Roi Stanislas auroit-il négligé de ſe retirer en lieu de ſûreté?

La nouvelle que m'avoit donnée mon Caporal de l'arrivée des Officiers François à Petersbourg me fit naître une envie demeſurée de les

 voir,

Let. X. voir, & pour me satisfaire sur ce point je me tenois toujours assidûment à mes fenêtres, dans l'espérance que le hazard en feroit passer quelqu'un au pié de ma prison. La chose me réussit, je vis les principeaux d'entr'eux dans le Carosse de l'Impératrice, je les reconnus même à leur uniforme, mais il ne me fut pas possible d'en distinguer aucun de ma connoissance. Bien-tôt après j'eus occasion de satisfaire entiérement ma curiosité. Ayant été visité par le Cuisinier de Madame de l'Isle, qui venoit de relever de sa maladie, je lui fis de abord mille questions sur les affaires présentes, & quoiqu'il ne se trouvât pas en état de me contenter sur tout ce que j'aurois voulu savoir, il ne laissa pas cependant de me mettre au fait de bien des choses que j'ignorois, & que ni mes Gardes ni mon Caporal ne m'avoient pas communiquées. Il m'apprit que le Roi Stanislas avoit eu le bonheur de sortir de Dantzig, mais que personne ne savoit encore ce qu'il étoit devenu: Que les Troupes Françoises venues au secours de Dantzig avoient été

repoussées

repouſſées & obligées de capituler LET. X.
après quelques tentatives inutiles, parce qu'elles n'étoient pas aſſez nombreuſes pour faire réuſſir leur entrepriſe. J'aurois bien ſouhaité de ſavoir quel parti avoient pris les Suédois & ce qui ſe paſſoit dans le reſte de la Pologne, mais mon Nouvelliſte n'en ſavoit pas tant & ne put rien m'apprendre ſur ces deux articles.

Dans une ſeconde viſite il me confirma que le Roi Stanislas n'étoit plus à Dantzig & qu'on le croyoit en ſûreté ſur les Terres du Roi de Pruſſe. Quoique la ſituation de ce Prince me parût bien triſte, je le trouvois cependant fort heureux de s'être tiré d'un ſi mauvais pas & de s'être ſouſtrait à toutes les recherches des Moſcovites. A l'égard des Suédois je n'en pus apprendre autre choſe, ſinon qu'ils continuoient toujours à ſe tenir fort tranquilles, ſans ſe déterminer en faveur d'aucun parti & ſans qu'on pût pénétrer leurs deſſeins. Il me dit les noms des Officiers François qui avoient été faits priſonniers, & me nomma entr' autres Monſieur de la Mothe, qui ſe trouvoit à leur

LET. X. tête & qui est une de mes anciennes connoissances. Jugez si je plaignis le sort de ces Messieurs de s'être vus dans la nécessité de remettre leurs épées entre les mains des Moscovites. Quelle fatalité que de braves Soldats soient réduits à se soumettre à de vils Esclaves! Mais il faut que je vous fasse part d'une Histoire qui m'a été racontée & qui me paroît tout-à-fait singuliere, supposé qu'on doive y ajouter foi. La voici. Dans la premiere entrevue qu'eurent les Officiers François avec les Généraux Moscovites, ces derniers s'étant addressés à Monsieur de la Motthe, lui témoignerent combien ils étoient surpris qu'on se fût présenté à l'attaque de leurs Retranchemens sans tirer un seul coup de canon. Monsieur de la Motthe leur répondit, à ce qu'on prétend, que c'étoit là la méthode des Troupes Françoises. Si cette Histoire est veritable, on doit convenir que les Généraux Moscovites ne sont guère au fait de la maniere dont se font aujourd'hui les attaques; & pour les instruire sur cet article, on devroit leur envoyer en

Pologne

Pologne quelques-uns de ces Cara- Let. X.
biniers qui se sont trouvés à la Bataille de Guastalla.

J'appris encore de mon Cuisinier nouvelliste qu'on n'avoit pas observé les Articles de la Capitulation accordée aux Troupes Françoises, & que le Marquis de Monti avoit été arrêté, malgré le Caractere inviolable dont il étoit revêtu. Pour vous parler franchement je n'aurois pas ajouté foi si légérement à toutes ces nouvelles s'il eût été question de toute autre Nation que de la Moscovite; mais je connoissois déja à fond toute la conduite & la politique de ces Messieurs, & je n'ignorois pas qu'il n'y a pour eux rien de respectable ni de sacré. Ai-je donc eu tort de vous dire tout-à l'heure que les Moscovites *quæcunque Altaria tangunt*, lorsqu'ils se voyent dans la prospérité. Voilà ce qui s'appelle commencer la guerre par des exploits éclatans. Ne pas tenir sa parole sur les principaux Articles d'une Capitulation, arrêter un Ambassadeur, & le retenir pendant si long-tems dans une dure captivité, n'est-ce pas une chose inouïe parmi

LET. X. les Nations bien policées? Leur aveuglement est-il si grand qu'ils ne s'apperçoivent pas de l'irrégularité de leur conduite? Il viendra peut-être un tems où ils auront lieu de se repentir de tout ce qu'ils font aujourd'hui. Il me semble que ceux qui ont l'autorité en main dans ce païs là devroient se conduire avec plus de prudence. S'ils ne veulent avoir aucun égard ni à l'honneur de la Nation ni à ses Interêts, ils devroient du moins ménager la gloire de leur Souveraine & ne pas la commettre si mal-à-propos. Par leurs mauvais conseils ils font exercer à sa Majesté l'acte le plus injuste qui fût jamais & tout-à-fait contraire à la douceur de son tempérament. En effet n'y a-t-il pas de la bassesse de traiter d'une maniere si indigne un brave Officier, qui n'est coupable que d'avoir bien servi son Maître? Peuvent-ils rien alléguer contre sa conduite? Et quel est leur but en le retenant dans les fers? Si je dois m'en tenir à ce que j'ai appris à Dantzig, l'arrêt de ce Ministre crie vengeance & cette action est la plus noire & la plus injuste

te

te qui puiſſe ſe commettre. Je ſai des Habitans mêmes de Dantzig qu'il s'eſt tenu dans les bornes de ſon Miniſtère: par conſéquent ne devroit-on pas le traiter comme le Droit des Gens le preſcrit en pareil cas. Mais ſuppoſons pour un moment qu'il ſoit effectivement ſorti des bornes de ſes fonctions, faut-il pour cela qu'on lui ôte toute liberté? Dans un autre païs il auroit été renvoyé ſur ſa parole s'il l'eût demandé. Mais les Moſcovites n'en agiſſent pas ainſi, ils ſuivent opiniâtrement leurs Coutumes barbares & ſe mettent peu en peine de ce qu'on pratique ailleurs. On fait un crime au Marquis de Monti d'avoir témoigne trop de zèle pour le ſervice de ſon Maître & trob d'attachement pour le Prince auprès duquel il étoit envoyé. J'en dirois trop ſur cette matiere, ſi j'entreprenois de faire toutes les réflexions dont elle eſt ſuſceptible: Je paſſe à ce qui me regarde & qui doit faire le ſujet de cette Lettre.

Après avoir épuiſé mon Nouvelliste je lui fis promettre de me venir voir ſouvent & de m'informer avec

LET. X exactitude de tout ce qu'il auroit appris. Ce bon homme a fait de son mieux & m'a toujours été d'un grand secours pendant tout le tems de ma captivité. Quoique les nouvelles me fissent passer d'agréables momens, je ne laissois pas de songer sérieusement aux moyens de me mettre en liberté. Je voyois avec chagrin qu'on ne faisoit aucune réponse a mon Mémoire, quoiqu'il eût été présenté depuis long-tems. Mon Maître d'Hôtel fut le premier à m'en parler : il me dit que le bruit couroit que je serois bien tôt tiré de prison. J'eus d'autant moins de peine à ajouter foi a cette nouvelle, que je ne croyois pas qu'après m'être justifié on dût avoir aucune raison de me retenir plus long-tems prisonnier. J'appris dans la suite que mon Mémoire avoit été remis au Cabinet de l'Impératrice, & que je devois attendre ce qui y seroit décidé. Je crois vous avoir dit ailleurs que Messieurs du Sénat ne sont considérés que comme de simples Commis, & qu'ils dépendent entierement des Ministres étrangers. Ces derniers ont un pouvoir absolu, ils

ils règlent tout & dispofent de tout, Let. X.
ce qui me fit croire que je devois attendre d'eux ma liberté.

Ce qui retarda mes affaires fut le départ de l'Impératrice, qui se retira à la campagne pour y passer une partie de la belle saison. Sa Majesté étoit accompagnée de toute la Cour & des Ministres du premier rang. Ce fut dans ce tems-là qu'on me fit encore changer de prison. Je fus conduit dans le même endroit où le Sénat s'assemble. Ce changement me donna lieu d'écrire dans mon Journal que j'avois été conduit *ab Herode ad Pilatum.* Je ne sai pourquoi je n'ajoutai pas *à Pilato ad Calvarium,* car après tous les maux que j'avois soufferts il ne me restoit plus que ce dernier pas à faire. La raison pour laquelle on me fit quitter ma premiere prison fait voir d'une maniere bien sensible qu'on se mettoit peu en peine de ma vie. Comme on avoit remarqué que la maison où le Sénat s'assembloit menaçoit ruïne, ces Messieurs jugerent à propos de l'abandonner & vinrent occuper celle où j'étois. Que dites-vous

Mon-

LET. X. Monsieur, de cet expédient, pour se défaire d'un homme que l'on avoit déja fait passer *per ignem & aquam*, mais toujours sans succès. On crut apparemment qu'après avoir résisté au poison, à la fatigue d'un long & pénible voyage, à la famine & à tous les maux auxquels j'avois été exposé, il ne leur restoit d'autre moyen pour me faire mourir, que celui de m'ensevelir tout vivant sous les ruïnes d'une vieille masure. Heureusement pour moi leur noir dessein échoua, car Dieu qui jusques-là m'avoit sauvé la vie, comme par miracle, voulut bien m'être encore favorable, & fit que ce qui devoit être la cause de ma perte tourna à mon avantage & ne servit qu'à m'occuper agréablement.

Bien-tôt je me vis assailli dans mon nouvel appartement de toutes sortes d'Ouvriers, d'Architectes, de Menuisiers, de Charpentiers, de Massons, & autres sortes de gens qui passoient & repassoient sans cesse dans ma chambre. Je voyois avec plaisir ce grand concours de monde qui dans toute autre occasion m'auroit

roit été fort à charge. Il n'y avoit personne à qui je ne m' addressasse pour savoir en quel état se trouvoit la maison & si je ne courois pas risque d'être écrasé. Quoiqu'on m' exhortât à rester tranquille je ne laissois pas d' être toujours dans la crainte. Je n'avois pas grande opinion des Architectes de Moscovie, & celui à qui on avoit donné la Direction de cet ouvrage ne me paroissoit pas assez habile pour juger du danger où j' étois. Comme cet homme parloit Italien je fus curieux de savoir de lui par quel hazard il avoit appris cette Langue. Il me dit qu' il avoit fait un voyage en Italie, & qu' à son retour il s' étoit mis au service d' un Architecte Italien qui lui avoit appris son Art & sa Langue. Il n'en savoit pas assez pour que je pusse compter sur sa parole. J' examinois tout par moi-même, & le plomb à la main je faisois remarquer à mon Ingénieur de nouvelle datte les endroits les plus foibles & qui menaçoient davantage. Il s' en tenoit assez à mes avis, & je fus fort heureux qu'il les suivît à l' occasion de la voute d'une grande

Salle

LET. X. Salle qui devoit être ſoutenue ; car s'il eût voulu exécuter ſon premier plan & s'il eût négligé de prendre les meſures que je lui avois indiquées, cette voute ſeroit certainement tombée & auroit entraîné le reſte du bâtiment qui étoit en très-mauvais état.

Cette ſorte d'occupation me faiſoit plaiſir, & j'y employois une bonne partie de mon tems. Je puis dire que les Moſcovites ſont fort ignorans pour tout ce qui regarde les bâtimens de pierre, mais on doit leur rendre cette juſtice qu'ils ſont fort entendus pour tout ce qui concerne la charpente. Ils ne connoiſſent d'autre inſtrument que la hache, mais ils s'en ſervent avec tant d'adreſſe qu'il n'entre pas un ſeul petit clou dans la conſtruction des plus grandes maiſons. Ces bâtimens ſont faits de groſſes pieces de bois enchaſſées de telle maniere, qu'on peut dans le beſoin les dégager ſans peine & les remettre enſuite chacune en leur place. Vous jugez bien par-la que tous ces bâtimens ſont portatifs. Tout homme qui veut changer de quartier dans la Ville fait d'abord charger ſa maiſon ſur

ſur des chariots & la tranſporte ſans beaucoup de dépenſe là où il juge à propos. Toutes les maiſons de Moſcovie ſont bâties de la même maniere, ſi l'on en excepte quelques Egliſes, & la plûpart des Convents de Meſſieurs les Moines qui ont par-tout & toujours tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur. J'ai même vu quelques Villes fortifiées dont les remparts étoient de bois. On croira peut-être que de pareilles maiſons dans un climat, tel qu'eſt celui de Moſcovie, doivent être auſſi froides que des glacieres; mais l'expérience m'a bien convaincu du contraire, & je puis aſſurer qu'il y fait toujours fort chaud & qu'elles ſont même fort brûlantes. On peut dire à cet égard que la Moſcovie n'eſt pas le païs du froid, comme on ſe l'imagine d'ordinaire, mais le païs du feu & de la fumée. Il ne s'y trouve preſque aucune maiſon, où la chaleur ſoit ſupportable, ſoit en Eté ſoit en Hiver. On pourroit croire & avec raiſon que cela ne contribue pas peu à rendre les Moſcovites pareſſeux & fainéans. LET. X.

Vous

LET. X. Vous voyez, Monſieur, que tous mes malheurs ne m'ont pas empêché de faire bien des remarques en Moſcovie. Je pourrois m'étendre beaucoup davantage que je n'ai fait, tant ſur les mœurs des Moſcovites que ſur leurs Coutumes; mais je crains d'embraſſer trop d'objets à la fois & de perdre de vue les principaux événemens de ma captivité. Permettez donc que je revienne à ce qui me touche de plus près.

Tandis que je m'occupois d'Architecture, je fus averti par mon Maître d'Hôtel qu'on penſoit tout de bon à me mettre en liberté, & qu'il n'étoit plus queſtion que de prendre courage. Monſieur & Madame de l'Isle me firent dire en même qu'ils avoient bonne opinion de mes affaires & qu'ils ne doutoient pas d'en voir bien-tôt la fin. Mais la joie que me cauſa cette agréable nouvelle ne fut pas de longue durée. J'appris en effet peu de tems après que je ne devois pas me flatter d'avoir réponſe à mon Mémoire qu'après le retour de Sa Majeſté. J'eus bien de la peine à calmer les premiers tranſ-

ports

ports où me jetta cette seconde nou-velle, mais enfin ma raison l'emporta & me fit prendre la résolution d'attendre avec patience tout ce qui pourroit m'arriver. LET. X.

Pendant cet intervalle je reçus un grand nombre de présens de Madame de l'Isle, qui m'envoyoit souvent son Cuisinier. Cette bonne Dame me combloit de bienfaits & mettoit tout en œuvre pour adoucir ma captivité. Son Cuisinier ne négligeoit rien de son côté pour me mettre au fait de tout ce qui se passoit d'important dans l'Europe. J'appris par son moyen qu'il s'étoit donné deux fameuses Batailles, celle de Bitonto & celle de Parme, & qu'on attendoit à tout moment la prise de Philipsbourg. De si heureux succès me causoient une joie infinie. Cependant je ne pouvois m'empêcher de regarder avec une secrete envie la gloire immortelle que s'étoient aquis tant de braves Officiers de ma connoissance. Il me dit aussi que le Roi Stanislas étoit en sûreté à Konigsberg, que son parti ne s'étoit affoibli ni abbatu après la prise de Dantzic, & que cette Ville

LET. X. en feroit quitte pour de l'argent. Je n'avois jamais douté que les Moscovites de dussent exiger de grosses sommes des Habitans de Dantzig, & je n'ignorois pas que c'étoit là l'objet le plus essentiel de leur entreprise. Ce même messager m'apprit encore que tous les Officiers François étoient partis pour se rendre à Narva, où les Troupes prisonnieres étoient gardées par deux Bataillons Moscovites. Il me vint à cette occasion une pensée qui vous paroîtra peut-être bien bizarre, & que vous traiterez sans doute de folie. La voici. On m'avoit assuré que les François faisoient un Corps d'environ deux mille hommes, nombre à peu près égal à celui des Moscovites qui les gardoient: je connoissois le courage & l'intrépidité des premiers, & je n'étois que trop convaincu de la lâcheté des Moscovites & de la mauvaise discipline qu'on leur fait observer. Cela étant ainsi, je disois en moi-même; les Prisonniers François ne pourroient-ils pas trouver moyen de faire main basse sur leurs Gardes, de les desarmer, de les massacrer & tâcher ensuite

ſuite de ſe frayer un paſſage à travers le païs. Je n'ignorois pas combien il étoit difficile d'exécuter cette entrepriſe; mais le lieu qui ſe trouvoit occupé par les François près de Narva a toujours été fertile en événemens extraordinaires, & la retraite de dix mille Grecs ſous Xenephon me raſſuroit entiérement. Les Grecs d'alors n'étoient certainement pas plus braves que les François d'aujourd' hui, & le chemin que ceux-ci devoient faire pour ſe mettre en ſûreté n'étoit pas à beaucoup près ſi long que celui que les premiers entreprirent. Par là les François ſe ſeroient acquis une gloire immortelle, & on auroit parlé de cette retraite avec les mêmes éloges que nous donnons aujourd'hui aux dix mille Grecs commandés par Xenophon. Avant de me traiter de viſionnaire, examinez, je vous prie, la Carte à la main, ſi le chemin qu'auroient du faire les François pour aller ſe joindre aux Troupes du Roi Staniſlas, eût rendu la choſe abſolument impoſſible. Je ſuis perſuadé qu'avec beaucoup de valeur & de travail ils auroient exécuté cette importante

Let. X. entrepriſe. Quant aux Moſcovites, qui les gardoient rien n'étoit plus facile que de s'en défaire, & ſi vous les connoiſſiez, comme je les connois moi-même, vous ſeriez entiérement de mon avis. Mais pour vous perſuader davantage de ce que j'avance, ſouffrez que je vous diſe encore un mot de la Milice Moſcovite.

Je ne vous parlerai ni de leurs Bataillons ni de leurs Eſcadrons, parce que je ſuppoſe que vous ſavez déja ce qui en eſt. On y compte un grand nombre de Soldats, mais très-peu d'Officiers. Depuis quelque tems tous ces Soldats ſont fort bien vêtus, & leurs armes ſont paſſablement bonnes ſi vous en exceptez l'épée. Malgré tout cela il leur reſte un certain air, qui ne prévient pas en leur faveur & qu'il n'a jamais été poſſible de faire quitter à aucun d'eux. Leur contenance fait pitié & ils ne ſont rien moins qu'alertes. Ils ſont aſſez bien-faits, fort robuſtes, & d'une taille avantageuſe, mais ce ſont, pour ainſi dire, des Corps ſans ame & bien difficiles à être mis en mouvement. Pour ce qui eſt de la Diſcipline on n'ou-

n'oublie pas de les exercer ſans ceſſe, & on leur voit manier les armes avec aſſez d'adreſſe; mais torqu'il eſt queſtion de faire feu, c'eſt à qui ſera plus de bruit, ſans jamais s'embarraſſer s'ils touchent au but, ou ſi leur coup ſe perd. LIV. X.

Ils m'ont toujours paru fort gênés lorsqu'ils font leurs évolutions. Ce qui m'a le plus frappé, c'eſt le grand cas qu'ils font des grenades; car il ne ſe paſſe aucun jour d'exercice où ils n'en jettent une quantité prodigieuſe, & ils ont grand ſoin de choiſir pour cette fonction les Grenadiers qui en ſont les plus capables. Ils ne font aucun cas de leurs épées, & toutes celles que j'ai vues entre les mains de mes Gardes, pendant tout le cours pe ma captivité, étoient ſans pointe. La raiſon que ceux-ci m'en ont donnée eſt aſſez plaiſante: ils m'ont dit que ces pointes n'étoient pas néceſſaires puisqu'ils avoient la Bayonnette. Pauvres Soldats qui ne ſavent pas encore de quel uſage peut-être une épée! Cependant les Suédois leur ont appris autrefois la maniere dont on doit s'en ſervir, & je ſuis

LET. X. surpris qu'ils l'ayent oubliée. Ce n'est pas mon dessein de blâmer cette coutume, parce qu'il importe peu de quelle maniere on agisse, pourvû qu'on sache bien attaquer & se bien défendre.

Mais ce n'est pas encore tout. On ne remarque dans le Troupes Moscovites ni émulation, ni valeur, ni conduite qualités sans lesquelles on ne sauroit jamais former un homme de guerre. On ne voit pas que les Officiers ni les Soldats cherchent à se distinguer par quelque action d'éclat. Les uns & les autres n'entrent dans le Service que pour obéir aux ordres du Souverain. Voilà en peu de mots l'idée qu'on peut se former des Troupes Moscovites. Je vous ai parlé ailleurs de leur nombre, ainsi examinons à présent tout ce qui concerne leur entretien.

L'habillement des Troupes Moscovites est assez bon, mais leur paye est très-mauvaise. Ceux qui se trouvent en garnison à Petersbourg n'ont par jour que le pain & environ quinze deniers monnoye de France. Ceux qui sont dans l'intérieur du païs doivent

vent ſe contenter de ſept ou huit de- Lett. X.
niers, ce qui eſt une ſomme bien modique. Les apointemens des Officiers ne ſont pas non plus fort conſidérables, & je ſai très-bien qu'ils n'ont pas de quoi faire bonne chere. Cette paye, quelque modique qu'elle ſoit, leur ſuffit, & il ſeroit fort inutile de leur en donner davantage. Les Moſcovites ſe contentent de peu. Du pain avec un peu de ſel & de l'eau eſt leur nourriture ordinaire. Lorsqu'ils n'ont point de pain ils mangent des peis, des féves ou d'autres légumes. Ils ſont gens à ne pouvoir jamais mourir de faim, car ſi le pain, la viande & les légumes leur manquent, ils broutent l'herbe & mangent toutes ſortes de racines ſans en reſſentir la moindre incommodité. S'il étoit poſſible de mettre d'autres ames ou d'autres eſprits dans des corps auſſi robuſtes on pourroit en former d'excellentes Troupes. Les chevaux en Moſcovie ont à peu près les mêmes qualités que les hommes; car ils ſe nourriſſent de tout ce qu'ils rencontrent & n'en ſont pas moins vigoureux.

LET. X. Jugez par-là de la facilité avec laquelle un bon Général qui seroit à leur tête pourroit faire subsister son Armée: il n'auroit besoin ni de biscuit, ni de bestiaux; les moindres légumes, de l'herbe & des racines seroient plus que suffisantes, & tout cela se trouve par-tout sans beaucoup de peine & de dépense. Heureusement pour les Nations voisines, ces Troupes ne seront jamais capables de se faire redouter, & quoiqu' elles fassent aujourd' hui beaucoup de pruit dans l' Europe, le tems viendra qu' on remarquera toute leur foiblesse & leur impuissance. Certaines gens se sont formé depuis quelque tems une idée trop avantageuse de cette Nation. Avant le Siège de Dantzig à peine se trouvoit-il un seul Soldat Moscovite qui eût vu tirer un coup de fusil, & cependant on n'a pas laissé de leur donner des louanges qu'ils ne méritent certainement pas. On peut s'en faire telle idée qu'on voudra, mais pour moi je voudrois voir ce qu'ils peuvent faire dans une Bataille, & avant ce tems-là je me garderai bien

bien de faire leur éloge. Je veux croire qu'ils tiendront ferme, car ce sont des corps assez solides, mais je suppose en même tems qu'ils ne se battront pas, ce qui est assez vraisemblable. Pierre I. apres la Bataille de Narva, où toute son Armée fut mise déroute, chercha un expédient pour empêcher ses Troupes de prendre la fuite, & il n'en trouva point d'autre que celui de former une espèce de seconde Ligne derriere chaque Bataillon & chaque Escadron, avec ordre de tirer sur tous ceux qui seroient assez lâches pour reculer. Il y a toute apparence qu'on continuera à se servir de cette précaution, afin d'engager par-là le Soldat à être plus ferme & à ne pas se renverser si facilement. Lorsqu'on se voit entre deux feux, on est quelquefois obligé de faire de nécessité vertu. Cependant croyez-vous que des Troupes qui ont besoin d'être soutenues de la sorte, puissent jamais se battre avec beaucoup de courage & de vigueur? J'en doute fort, ou je crois plutôt que ces pauvres Moscovites se voyant entre deux feux se laisseront massacrer & ha-

LET. X. hacher en pièces sans faire grande résistance. Mais au lieu de vous parler de conjectures, examinons plutôt les grands exploits de ces Troupes depuis leur séjour en pologne.

J'ai appris en passant à Dantzig, comme je crois vous l'avoir dit, que les Moscovites n'avoient fait au Siège de cette Ville aucune action d'éclat. La chose est si vraie que pendant le cours de six ou sept mois on ne put emporter les dehors de la Place, quoiqu'ils fussent détachés & defendus seulement par des pallisades. Qu'ont-ils fait de remarquable après la reddition de cette Ville? Ils ont poursuivi & entrepris de réduire par la force les Troupes qui suivoient le parti du Roi Stanislas; mais jusqu'à présent tous leurs efforts ont été inutiles. Les Troupes du Roi Stanislas, que les Moscovites vouloient dissiper, méritoient à peine le nom de Troupes réglées. Les Moscovites au contraire avoient en divers endroits plusieurs Corps d'Armée en Campagne, lesquels étoient plus que suffisants pour une entreprise de plus grande importance. Malgré tout cela nous voyons en-

encore aujourd'hui les Troupes du Roi Stanislas se soutenir dans toute la Pologne, courrir le païs en présence des Armées Russienne & Saxonne, enlever des Convois, affronter & battre même leurs Ennemis en diverses rencontres. Jugez donc de ce qui seroit arrivé, si un Corps d'environ quinze mille Fantassins François se fût joint à la Cavalerie Polonoise. Je n'y a aucun lieu de douter que les Troupes Moscovites n'eussent été mises en déroute, & que les Polonois n'eussent pu dire: LETT. X.

Jam Scythæ laxo meditantur arcu
Cedere campis.

Ce que je vous dis seroit infailliblement arrivé, & on auroit vu bien-tôt les Moscovites obligez d'évacuer la Pologne. Pour peu qu'un Général connoisse les Troupes Russiennes, il n'aura pas grand' peine à les vaincre. Il n'est question pour cet effet que de les attaquer & de les pousser vivement, sans leur donner le tems de se reconnoître, & enfin de les déconcerter par des marches & des contremarches qui leur feront faire bien des

faux

LET. X. faux pas. Il faut les fatiguer, les harceler, les tenir en haleine jour & nuit pendant quelque tems, & bien-tôt après vous ne manquerez pas de voir ces Brouteurs d'herbe, d'ailleurs si robustes, couchés sur le carreau & succomber au sommeil. Il n'y a point de Nation au monde qui ait plus besoin de dormir souvent & long-tems que les Moscovites. Je suis assuré que si après les avoir tenus en mouvement on venoit à tomber sur eux par une surprise bien concertée, on les trouveroit tous endormis. Comme ils connoissent leur foiblesse, ils ont coutume de se bien retrancher ou de se poster dans des endroits avantageux. Dans ce cas l'habileté d'un Général, qui veut les attaquer, consiste à les déloger, & a les attirer dans un endroit où on puisse les aborder, Ensuite il ne s'agit plus que de marcher fiérement à eux l'epée à la main, de les attaquer brusquement & de tomber sur eux, sans craindre leur premier feu. De cette maniere on les mettra en déroute & hors d'état de se rallier.

Mais c'est assez vous entretenir sur cet

cet Article, aussi-bien j'entens une décharge d'Artillerie, qui annonce apparemment l'arrivée de l'Impératrice. Réjouïssez-vous avec moi, car je vai voir la fin de mes maux & de mes avantures. La Lettre qui suivra celle-ci ne vous apprendra que de bonnes nouvelles. Que je m'estime heureux de quitter bien-tôt un païs où j'ai essuié mille chagrins & mille traverses! Je me flatte de trouver dans peu quelque agréable solitude où je pourrai.

Ducere sollicitae jucunda oblivia vitae.



LET-

LETTRE XI.

MONSIEUR,

JE m'étois proposé, avant que d'écrire cette Lettre, de ne vous marquer autre chose, sinon que j'étois en liberté & que j'allois quitter la Moscovie. De nouvelles réflexions m'ont fait changer de dessein, & j'ai cru qu'il étoit à propos de continuer l'Histoire de ma captivité & de vous apprendre quelle a été l'issue de mes Avantures. Je ne sai si vous ne serez pas surpris, lorsque vous aurez lu cette derniere Lettre, de la fermeté avec laquelle il m'a fallu passer par tant de différentes épreuves, qui auroient peut-être jetté tout autre que moi dans le desespoir. J'ai souhaité mille fois que vous fussiez témoin des maux que j'ai soufferts & du courage heroïque avec lequel je les ai supportés. Je ne vous parle sur ce ton ni par présomption, ni dans le dessein de m'attirer vos louanges; je suis assez familier avec vous pour

pour vous parler à cœur ouvert & LET. XI.
vous me connoissez assez pour me croire incapable de vous en imposer. Je n'ignore pas & je reconnois, comme je le dois, que la main du Tout-Puissant après m'avoir humilié, m'a été ensuite d'un secours infini pour m'empêcher de succomber. C'est cette même main, qui a brisé mes chaînes après les avoir formées, & qui m'a remis en liberté après m'avoir retenu dans l'esclavage. Enfin elle m'a conduit à deux doigts de la mort, & m'en a retiré ensuite, comme par miracle. Il est à croire que Dieu en tenant cette conduite à mon égard a eu en vue de me faire revenir de mes égaremens: *Hinc omne principium, huc refer exitum.*

Mais je laisse ces réflexions, pour vous donner la suite de mes Avantures. Vous avez vu dans ma derniere Lettre qu'on m'avoit fait entendre, que je ne pourrois être délivré de prison & obtenir une entiere liberté qu'après le retour de l'Impératrice, & que j'attendois cet heureux moment

avec

LET. XI. avec la derniere impatience. J'avois donc lieu de me flatter qu'on penseroit serieusement à moi dès que Sa Majesté seroit de retour. Cependant malgré toutes les promesses qu'on m'avoit faites, j'eus bien de la peine à obtenir que mon affaire fut terminée. Je ne pouvois comprendre comment elle traînoit si long-tems après avoir été remise entre les mains des Ministres les plus éclairés. La chose n'étoit pas néanmoins de grande importance, & on pouvoit la décider dans un seul jour. Il n'étoit question que d'examier si j'étois criminel en Moscovie pour avoir eu une avanture en France, & si l'on devoit me retenir captif pour avoir voyagé sous un nom supposé. Voilà en effet tous les crimes qu'on pouvoit m'imputer & pour lesquels j'avois été arrêté.

Dans le tems que j'esperois à chaque instant d'être mis en liberté, je fus attaqué d'une nouvelle maladie d'autant plus fâcheuse que je n'avois pu jusqu'alors recouvrer mes forces. Cette maladie provenoit d'une sorte de vin qu'on m'avoit fait boire sans

que

que je me fusse apperçu d'abord qu'il LETT. XI.
étoit gâté. Par-là je me trouvois réduit dans un état tout à-fait digne de compassion. Mon mal étoit grand, il pressoit, & cependant je n'y voyois aucun remede. Je ne pouvois espérer qu'on voulût m'accorder un Médecin, puisqu'on avoit eu la cruauté de me refuser cette grace dans un tems où il m'auroit été plus nécessaire. Après avoir souffert pendant quelques jours, des douleurs insupportables, je me vis enfin forcé de demander un Interprête.

Ce ne fut qu'à force de prieres & de sollicitations que j'en obtins un, qui vint me trouver le 18 Septembre. Remarquez, je vous prie, cette époque, & souvenez vous de ce que je vous ai dit ailleurs. Je crus devoir exposer à cet homme l'état où je me trouvois: je lui dis que j'avois besoin d'un Médecin & que je souhaitois qu'on voulût permettre à Monsieur du Vernoi Professeur en Anatomie de me venir voir. Dès le lendemain je vis entrer dans ma prison Monsieur du Vernoi accompagné de mon Interprête. Je vous laisse à penser quelle fut ma joie

LET. XI. en le voyant. Je m'estimois heureux de pouvoir m'entretenir avec un homme raisonnable, ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis fort long-tems. Sa présence seule me guérit en partie. Je ne laissai pas cependant de lui parler de ma maladie, & il m'assura qu'il me donneroit tous les secours dont je pourrois avoir besoin. Tandis que j'étois occupé à m'entretenir avec lui, l'Interprête, qui ne nous quittoit pas, s'acquittoit de sa commission avec une exactitude surprenante. Il étoit chargé de faire attention à tout ce qui se diroit pour en faire ensuite son rapport, car m'étant arrivé de lâcher quelques mots Latins qu'il n'entendoit pas, il voulut savoir ce que j'avois dit. Je voulus bien lui en rendre compte, j'ajoutai même que je n'avois aucun secret à communiquer à qui que ce fût, & que la seule chose que je souhaitois ardemment depuis long-tems étoit d'informer. l'Impératrice & tous ses Ministres de ce qui me regardoit. Il faut avouer qu'on pousse la méfiance bien loin en Moscovie,

&

& même à l'égard des choses de la moindre importance. LIV. XI.

Après que Monsieur du Vernoi, m'eut fait une assez longue visite, il se retira avec promesse de revenir le lendemain & de me tenir compagnie toute la journée. Cette faveur, à laquelle je ne m'attendois pas, me donna lieu de croire qu'on vouloit changer de conduite à mon égard & que je ne manquerois pas d'être bientôt mis en liberté. Mais ces espérances qui paroissoient si bien fondées s'évanouïrent presque dans le même moment. Monsieur du Vernoi qui m'avoit promis de me tenir compagnie le lendemain ne parut point, je l'attendis aussi envain le jour suivant, en un mot je ne le revis plus. Je n'ai jamais pu savoir de personne quelle pouvoit avoir été la cause de ce contretems. Monsieur du Vernoi étoit trop sage pour m'en parler, mais il m'a été facile de pénétrer ce qui en étoit. Comme j'étois assûré que ce célèbre Anatomiste m'auroit tenu sa parole, je vis bien qu'on lui avoit donné un contre-ordre, & voici ce qui me le persuade.

LET. XI. Dans l'entretien que j'avois eu avec lui, j'étois entré dans un détail assez circonstancié de la maladie dont j'avois été attaqué à mon départ de Moscou, sans cependant lui témoigner en aucune maniere que je crusse avoir été empoisonné. Or il est à présumer que l'Interprête qui avoit écouté tout mon discours avec la derniere attention, en rendit compte aux Ministres, & que ceux-ci craignant que le mystère d'iniquité ne se dévoilât, défendirent à Monsieur du Vernoi de me faire de nouvelles visites. Au défaut de Médecin on m'envoya quelques remedes qui me furent apportés par un Inconnu. Je me gardai bien de faire aucun usage de ces drogues, & je pris la résolution de n'attendre ma guérison que de la force de mon tempérament. Les secours que Mr. & Mme. de l'Isle me fournissoient chaque jour & qui suffisoient pour la plûpart de mes besoins, ne contribuerent pas peu à me remettre en santé. Je puis dire que je leur suis redevable de la vie ; car j'aurois infailliblement succombé sous le poids de mes maux, si je n'avois pas trouvé

vé en eux tous les ſecours dont je viens de parler.

Non ſeulement les Moſcovites me réfuſoient le néceſſaire tant pour ma ſanté que pour ma nourriture, mais ils me laiſſoient encore aller preſque tout nud. Cette dureté avec laquelle ils en agiſſoient à mon égard m'obligea à demander de nouveau quelque Interprête. Il en vint un à qui je dis de repréſenter à ces Meſſieurs, que puiſque les preuves que j'avois données de mon innocence ne leur paroiſſoient pas encore aſſez convaincantes pour m'élargir & que le motif de la Charité Chrétienne ne ſe trouvoit pas aſſez fort pour que je puſſe obtenir les ſecours néceſſaires à ma ſantê, j'eſperois du moins qu'ayant égard à la gloire du nom de l'Impératrice, ils ne voudroient pas permettre que je fuſſe réduit dans un état, où je n'avois pas ſeulement dequoi me couvrir, & qu'enfin ils ordonneroient qu'on me remît les hardes qui étoient dans mon Coffre afin de pouvoir m'en ſervir. Le lendemain cet Interprête revint, & me donna pour réponſe qu'on avoit or-

LETT. XI. donné de me faire présent de dix Roubles pour m'habiller. Peu content de cette réponse, je dis à cet homme que je n'avois que faire de leur argent, & que si l'on ne vouloit pas me donner mes hardes, qu'on m'envoyât un Tailleur auquel je ferois savoir ce qui m'étoit nécessaire. Cet Interprête se retira, & je ne vis paroître dans la suite ni Tailleur ni mes hardes, de sorte que je fus obligé de rester dans ma prison à demi-nud, quoique le froid fût déja assez rude.

Il est bon que vous sachiez que rien ne pouvoit se faire des ordres précis de ceux qui composent le Sénat, & par conséquent c'est à eux que je suis redevable de tous les mauvais traitemens que j'ai reçus. Ces Messieurs jugerent encore à propos dans ce même tems de me faire changer de prison, & comme le froid commençoit à se faire sentir dans les nouveaux appartemens qu'ils occupoient, ils reprirent leur premiere demeure, qui avoit été réparée, & me firent passer dans celle qu'ils venoient de quitter. Je n'eus rien à souffrir de ce dernier change-

ment

ment, où je me trouvois plus au LET. XI. large & où je jouïssois d'une plus grande tranquillité.

Comme je me flatte que cette Lettre sera la derniere que je vous écrirai, je passe sous silence un grand nombre d'événemens de peu d'importance; car je n'aurois jamais fait, si j'entreprenois d'entrer dans un détail exact de tout ce qui regarde l'Historie de ma captivité. J'aime mieux vous entretenir à présent de ce qui concerne ma liberté & des moyens dont on se servit pour me la procurer. Il m'est beaucoup plus agréable de vous parler de ces circonstances & de l'heureux moment auquel j'appris cette bonne nouvelle, que des maux que j'ai eus à souffrir depuis le commencement de ma détention.

Ce fut le 16 Octobre qu'on vint m'annoncer que j'allois être mis en liberté. Cette nouvelle, qui étoit la plus agréable de toutes celles que j'ai reçues en ma vie, me fut communiquée ce jour-là de grand matin par un Sécretaire Allemand qui étoit accompagné d'un Interprête. Il me dit de la part de l'Impératrice que

 j'étois

LET. XI. j'étois libre, & que l'on m'accordoit 100 Roubles pour faire mon voyage. Je remerciai ces Messieurs de la peine qu'ils s'étoient donnée, les assurant en même tems que je recevrois avec une profonde soumission tout ce qui me seroit offert par ordre de Sa Majesté. M'ayant demandé si je n'avois rien à représenter, je leur répondis que je ne souhaitois autre chose, sinon qu'on me fît expédier les Passeports nécessaires afin de pouvoir partir sans délai. Voilà tout l'entretien que j'eus avec ces deux Messagers. Je dis pourtant encore à l'Interprête de me faire avoir la clef de mon Coffre afin de pouvoir m'habiller & aller rendre visite à mes Amis. Il me promit que je l'aurois dans l'instant.

Il me semble vous voir d'un air riant & satisfait me féliciter d'un si heureux changement, mais modérez, je vous prie, du moins pour quelque tems vos transports de joie. Cette nouvelle n'étoit encore qu'un *Poisson d'Avril*. J'attendis envain toute la journée qu'on vint ouvrir mon Coffre & congédier mes Gardes. Je n'eus pour

pour toute nourriture que du pain Let. XI. sec; car ayant compté d'aller dîner chez Monsieur de l'Isle, je n'avois rien fait apprêter. Le lendemain je ne vis que mon Maître-d'Hôtel qui me donna â manger sans me rien dire de ce qui venoit de se passer. Enfin la journée du 18, Epoque remarquable, je reçus une espèce d'ambassade composée d'un Interprête, de trois ou quatre Ecrivains & de plusieurs autres personnes. L'Interpréte me dit qu'il apportoit 100 Roubles pour me les remettre de la part de sa Souveraine. Je lui répondis que je les recevois avec un profond respect & qu'il pouvoit les mettre sur ma table. Il ne voulut en rien faire sous prétexte que je devois les compter auparavant. Je lui dis à ce sujet qu'il ne falloit pas être si scrupuleux sur ce qu'on recevoit en pur don, mais ayant fait de son côté de nouvelles instances & m'ayant dit qu'il devoit avoir un Reçu, je n'hésitai plus à faire ce qu'il éxigeoit. Il me remit ensuite la clef de mon Coffre, que j'ouvris en sa présence, lui faisant voir qu'il y avoit une épée & des

LET. XI. piſtolets. J'aurois voulu quil eût fait retirer mes Gardes, mais il me témoigna qu'il n'oſoit prendre cela ſur lui & qu'il n'avoit reçu aucun ordre là-deſſus. Il me demanda enſuite quelle route je prétendois prendre pour me retirer, & ſi je voulois être conduit à Lubeck ou à Dantzig. Je lui répondis que je n'avois pas deſſein de me rendre dans aucune de ces deux Villes, & que je ſouhaitois d'aller par terre & non par mer. Il me fit comprendre qu'on n'étoit pas diſpoſé à me permettre d'aller par terre, & que les ordres étoient déja donnés pour me faire embarquer.

Ce procédé me parut tout-à-fait ſingulier & même extravagant, & je dis ſur cela à mon Interpète que j'allois écrire quatre mots pour demander qu'on voulût révoquer un pareil ordre. Il m'aſſura qu'il ne recevroit de ma main aucun Ecrit. Cela étant, lui dis-je, je vous prie de faire ſavoir à ceux qui vous ont envoyé vers moi, que je ne fais pas grand cas d'une liberté qu'on ne veut m'accorder qu'en me forçant d'aller par mer dans l'état de foibleſſe où je

me

me trouve & dans une saison si avancée; que je cours risque de perdre la vie en faisant ce trajet & que je ne puis croire que ce soit l'intention de Sa Majesté. En discourant avec lui il me demanda quelle raison me portoit à ne vouloir pas prendre parti dans les Troupes de Russie. La maniere dont il me fit cette proposition me donna assez à entendre qu'il cherchoit à découvrir mes intentions. Je me contentai de lui dire que je ne cherchois point d'emploi & que ma maladie m'avoit mis hors d'état de servir. Cette derniere demande ne laissa pas de m'inquiéter; car j'aurois été fort fâché qu'on m'eût voulu obliger de rester en Moscovie. C'est par là que finit notre entretien. LET. XI.

Voilà de quelle maniere je fus remis en liberté, quoique je fusse toujours accompagné de mes Gardes, dont l'un d'entr'eux avoit toujours l' épée à la main. Un moment après le départ de l'Interprête mon Maître-d'Hôtel vint me signifier que je ne serois plus nourri comme de coutume & que c'étoit à moi à me pour-

LET. XI, pourvoir de ce qui m'étoit nécessaire. Cette nouvelle me causa d'abord quelque inquiétude, mais faisant ensuite réflexion que Mr. & Mme. de l'Isle voudroient bien me continuer leurs secours, je pris le parti de les faire avertir de tout ce qui venoit de se passer & de les prier de me venir voir. Ils en furent avertis par mon Maître-d'Hôtel, qui se chargea lui-même de cette commission, & ils ne tarderent pas à me rendre visite.

O qui complexus & gaudia quanta fuere.

Dans cette entrevue je mis en oubli tout ce que j'avois souffert en Moscovie. Je me rappellai alors toutes les marques d'amitié que j'avois reçues de ces généreuses personnes, pour leur en témoigner ma reconnoissance. J'avois le cœur si pénétré de leurs bienfaits que je ne pus retenir mes larmes. Ils répondirent l'un & l'autre aux protestations que je leur fis en des termes qui augmenterent encore ma tendresse. Après les premiers transports de joie que des cœurs susceptibles d'une véritable amitié ne manquent pas de ressen-

ressentir dans de pareilles occasions, Mme de l'Isle songea à m'en donner de nouvelles preuves. Sachant que j'étois à la veille d'entreprendre un long & pénible voyage, elle demanda à voir le peu de hardes qu'on m'avoit laissé, & ayant trouvé que tout mon linge étoit dans un desordre affreux, elle en fit prendre la plus grande partie, qu'elle envoya chez elle, pour le faire mettre en état de pouvoir me servir pendant mon voyage. Pouvoit-on pousser l'amitié plus loin? Et que ne fit-elle pas encore dans la suite jusqu'au moment de mon départ! Elle me fit un grand nombre de visites charitables, elle me nourrit, pourvut à tous mes besoins & ne négligea rien pour me procurer tout ce qui pouvoit m'être de quelque utilité. Elle avoit appris que je souhaitois ardemment d'être instruit de tout ce qui s'étoit passé dans l'Europe pendant mon pélerinage & ma captivité, & pour contenter ma curiosité sur ce point, elle trouva le secret de me faire avoir toutes les Gazettes. Ce service qu'elle me rendit dans cette occasion fut un de ceux

aux-

LET. XI. auxquels je fus le plus sensible.

Cette premiere visite dura longtems, & dès le lendemain ils vinrent encore me voir, & amenerent avec eux Mr. du Vernoi. Je dis à ce dernier que je n'avois pas douté un seul instant qu'il n'eût continué à me rendre visite, si on ne l'en avoit empêché, & que je ne lui en avois pas moins d'obligation. Ils passerent une bonne partie de la journée dans ma chambre & ce fut pour moi une grande satisfaction de pouvoir converser avec une si agréable compagnie après avoir été comme sourd & muet pendant plus d'une année. C'est-alors que je pouvois dire, & avec raison: *Verba intermissa retento.* Il ne se passoit aucun jour que je ne les visse, & sur-tout Mme. de l'Isle qui me donnoit chaque fois des marques de sa bienveillance.

La seule chose qui m'empêchoit de goûter une joie parfaite étoit qu'on vouloit me faire aller par Mer; car on m'avoit assuré de nouveau qu'on ne permettroit pas que je voyageasse par terre. Heureusement pour moi il gela si fort dans le tems de mon dé-

part

part, que ceux qui avoient déja réglé ma route furent obligés d'abandonner leur premier plan & de m'accorder ce que j'avois tant desiré. La Riviere fut prise au bout de quelques jours & il ne fallut plus penser à la route de Croonstad qu'on m'avoit voulu faire prendre. On auroit dit que Dieu prenoit à tâche de faire échouer tous les mauvais desseins de mes ennemis, & de faire de continuels miracles en ma faveur. *Nemo tàm pater quàm Deus.* LET. XI.

Content du changement qui venoit d'arriver, je ne songeois plus qu'à faire les préparatifs nécessaires pour mon départ. Je craignois seulement, que Messieurs les Moscovites ne cherchassent encore à me chagriner sous quelque autre prétexte. J'avois été si souvent leur duppe que je ne pouvois pas faire grand fond sur leur parole. En effet quoiqu'on m'eût déja annoncé au nom de l'Impératrice que j'étois en liberté, & qu'on eût pourvu aux fraix de mon voyage en m'accordant la somme de 100 Roubles, je n'étois cependant pas encore sorti de prison, & je

LET. XI. je restois toujours sous une Garde qui examinoit toutes mes démarches. Je vous avoue que je ne pouvois concevoir la raison d'une telle conduite. D'un côté j'entendois dire que j'étois entiérement libre, & de l'autre on donnoit ordre à mes Gardes de ne me pas perdre de vue. La permission qu'on m'avoit donnée de me servir de mon épée & de mes pistolets m'a fait croire qu'on eût été bien aise que j'eusse fait quelque incartade afin d'avoir un nouveau prétexte pour me retenir dans l'esclavage. D'ailleurs on m'envoyoit souvent du monde dans ma prison, & sur-tout mon Maître d'Hôtel, pour me porter à entrer dans le service des Troupes de Sa Majesté. Je regardois ces gens comme autant d'Emissaires dont j'avois lieu de me défier. Cependant pour ne pas les irriter, je me contentois de leur alleguer les mêmes raisons que j'avois déja données à mon Interprête, sans témoigner en aucune maniere que je fusse mécontent de la conduite qu'on avoit tenue à mon égard. Peut-être croyoit-on que n'é-

tant

tant venu en Moſcovie que dans le LET. XI.
deſſein d'y chercher de l'emploi, je
ne voudrois pas refuſer de m'engager,
au cas qu'on me propoſât quelque
choſe d'avantageux. Mais ces Meſ-
ſieurs ſe trompoient lourdement, j'au-
rois mieux aimé paſſer le reſte de mes
jours dans un deſert que de vivre au
milieu d'eux. Je ne ſai ſi c'eſt pré-
vention, mais je regarde la Moſco-
vie, comme un lieu d'exil où l'on ne
peut goûter la ſocieté qu'avec quel-
ques étrangers.

Mes affaires étoient dans cet état
lorſque Mr. & Mme. de l'Isle qui
continuoient toujours de me venir
voir me propoſerent d'aller dîner chez
eux & d'y paſſer la journée. Ils ſa-
voient apparemment qu'on ne me re-
fuſeroit pas cette grace & que je
n'aurois aucune peine à l'obte-
nir. J'en fis donc la demande & d'a-
bord on m'accorda cette permiſſion.
Le jour de ma premiere ſortie, mon
Maître d'Hôtel fut chargé avec d'au-
tres de veiller ſur ma conduite. Je lui
dis un moment avant que je ſortiſſe de
ma priſon que j'eſperois trouver un

LET. XI. Barbier à mon service, & que par-là je m'épagnerois la peine de me raser moi-même. Il me répondit qu'il ne savoit pas si on voudroit me le permettre & qu'il alloit s'en informer. A son retour il me dit que je pouvois me faire raser, mais que je devois laisser mon épée dans ma chambre. J'obéïs, & m'étant rendu chez Mr. de l'Isle, j'eus l'agrément d'y passer le reste de la journée.

Je ne saurois vous exprimer avec quelle joie je fus reçu dans cette maison, où je fus servi à l'envi par tous les Domestiques. Je n'eus pas à me plaindre ce jour-là de la conduite que tinrent mes Gardes, mais dans la suite ils poussèrent l'insolence si loin que je pris la résolution de ne plus sortir. Je fis en même tems savoir aux Ministres tout ce qui s'étoit passé, leur représentant que je préférois de rester dans ma prison plûtôt que d'être exposé sans cesse à la brutalité de mes Gardes, qui n'avoient aucun égard pour moi, & qui ne ménageoient pas davantage les personnes chez qui j'étois invité. N'ayant reçu au-

aucune réponſe je pris le parti de me tenir tranquille dans ma Chambre, en attendant qu'on m' accordât la permiſſion d'en ſortir ſeul. Au bout de quelques jours on donna ordre à mes Gardes de remettre leurs épées dans le fourreau, & de ſe retirer dans mon Antichambre. Ce fut pour la premiere fois depuis une année que je me vis ſeul & ſans aucun témoin de mes actions. C'eſt un phénomène aſſez rare qu'un homme renfermé dans une étroite priſon ſouhaite avec ardeur de ſe voir privé de toute compagnie; & c'eſt cependant ce qui m'eſt arrivé dans cette occaſion, parce qu'il m'étoit beaucoup plus agréable de me trouver entiérement ſeul, que d'avoir toujours à mes côtés de pareils animaux. LET. XI.

Cependant tous mes preparatifs étoient faits pour mon voyage, il ne manquoit plus pour me mettre en route que les Paſſeports qu'on m'avoit promis. Meſſieurs les Moſcovites avoient encore entre leurs mains quelques papiers qui m'avoient été enlevés à Cazan, mais ils n'étoient pas d'aſſez grande importance pour

LET. XI. que je m'en miſſe fort en peine. J'avois déja demandé depuis quelques jours la permiſſion de partir, mais n'ayant reçu ſur cela aucune réponſe, j'écrivis un petit Mémoire, dans lequel je répréſentois à ces Meſſieurs, qu'un plus long ſéjour m'obligeoit à faire de groſſes dépenſes & qu'on m'expoſoit par là à manquer d'argent ſur ma route. Je demandois encore qu'on me fît avoir des Paſſeports des Miniſtres des Princes par les Etats deſquels je devois paſſer pour m'en retourner en Italie. Enfin je priois de me faire remettre mes Ecrits, & qu'en cas qu'ils cruſſent que le petit Journal de Petersbourg à Cazan contînt quelque choſe de myſtérieux ils pouvoient le garder. Je leur diſois la même choſe à l'égard d'un autre papier où j'avois écrit diverſes remarques ſur le Wolga, en les avertiſſant que toutes ces remarques avoient été tirées d'Oléarius. Après avoir fait ce Memoire je voulus le donner à un Interprête, qui m'étoit venu trouver pour avoir un nouveau Reçu des 100 Roubles dont l'Impératrice m'avoit fait préſent. Cet homme ne voulut jamais ſe charger

de

de cette Piéce, & je fus obligé de lui dire ce qu'elle contenoit. Je connoissois trop bien les Moscovites pour être surpris de ce procédé, je n'eus pas de peine à deviner les raisons qu'ils pouvoient avoir de ne pas m'écouter. Je vais vous mettre au fait de toute cette affaire qui ne fait pas honneur â ces Messieurs. LET. XI.

Je vous ai dit ailleurs qu'on m'avoit volé une partie de mes hardes & des effets qui étoient renfermés dans mon Coffre. Or pour éviter que je n'en vinsse à quelque éclaircissement sur cet Article, ces Messieurs jugerent à propos de donner ordre que personne n'eût à recevoir de ma main aucun Mémoire ni Ecrit. Ils croyoient sans doute que la somme de ces Roubles étoit plus que suffisante pour me dédommager de tout ce qui m'avoit été pris. Ils se trompoient néanmoins d'une étrange maniere, puisque les pertes que j'avois faites étoient considérables. Voilà, Monsieur, l'unique raison qui les porta à ne vouloir plus m'écouter & à refuser tous les Mémoires qui pourroient leur être addressés de ma part. C'est ainsi qu'un

LET. XI. Etranger doit s'attendre d'être traité en Moscovie, où il est bien difficile de se faire rendre justice. Mais on se joua de moi dans bien d'autres rencontres, & je puis dire avoir été leur victime depuis le premier jour de ma captivité jusqu'au moment de mon départ. En voici une nouvelle preuve outre celles que je vous en ai déja données.

On m'avoit fait savoir depuis plus d'un mois qu'on m'accordoit la liberté sans qu'on voulût me permettre de quitter le païs. Cette lenteur avec laquelle on agissoit ne laissoit pas de m'inquiéter beaucoup & de me donner quelque soupçon. Je craignois qu'on ne me proposât de rester en Moscovie, & je n'ignorois pas le danger que je courois en refusant de prendre parti dans leurs Troupes.

Ce ne fut que le 22 de Novembre qu'on vint m'annoncer que je pourrois partir bien-tôt. Mon Maître d'Hôtel m'apprit cette nouvelle & me demanda en même tems combien je voulois avoir de chevaux. Je lui dis qu'il m'en falloit quatre, mais que

que je ne partirois pas que j'en eusse auparavant reçu mes Ecrits & tous les Passeports qui m'étoient nécessaires. Le jour suivant un Interprête vint me présenter 50 Roubles qu'il avoit ordre de me remettre, & m'assura qu'on avoit résolu de me faire partir le lendemain. Je lui répondis que la somme que l'Impératrice m'avoit déja fait donner étoit suffisante pour les besoins de mon voyage, mais m'ayant repliqué qu'il m'offroit cette nouvelle somme par ordre de sa Majesté, je ne pus me dispenser de la recevoir & de lui en donner un reçu, Je respectois trop le nom de l'Impératrice pour ne pas recevoir avec soumission tont ce qui m'étoit présenté par ses ordres, car autrement je puis vous assurer que j'aurois refusé hautement cet argent, ne manquant pas de ressources pour me tirer d'affaire & pourvoir à mes besoins. LET. XI.

Ne doutant plus que je ne dusse partir le lendemain, après les assurances qu'on venoit de m'en donner, je ne manquai pas d'en donner aussitôt avis à Mr. & à Me. de l'Isle, qui vinrent d'abord avec Mr. du

LET. XI. Vernoi passer la journée dans ma chambre. Quoique j'eusse tout sujet de me trouver au comble de mes vœux, cette séparation ne laissa pas de m'être bien dure. Je quittois Mr. de l'Isle & Mme. son épouse avec d'autant plus de regret, que je n'espérois plus les revoir de ma vie ni leur donner des marques de mon amitié & de ma reconnoissance. Madame de l'Isle non contente de tout ce qu'elle avoit fait jusqu'alors pour moi voulut encore me charger d'une grande quantité de provisions.

Tous mes préparatifs étoient faits pour mon départ du lendemain, qui étoit le 24 du Mois, lorsqu'on vint me dire qu'il falloit encore attendre jusqu'au 26 qui seroit le jour de mon entiére délivrance. Sur les dix heures du matin on me remit mes Ecrits dont on avoit retenu une partie avec le Journal dont je vous ai parlé. On me demanda ensuite quand je voulois partir, & ayant répondu que le plûtôt seroit le meilleur, on me dit qu'on alloit chercher les chevaux. Quant aux Passeports que j'avois demandé si souvent on me promit bien

que

que je les aurois, mais je les attendis toujours envain. N'y avoit-il pas de l'injustice dans ce procédé, d'obliger ainsi un homme à voyager sans Passeport dans la situation où se trouvoient alors les Affaires de l'Europe? Cela m'étonne d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes si scrupuleux sur cet article, que si un Etranger a le malheur de tomber dans leur païs sans en être pourvu, il se trouve infailliblement exposé à être réduit dans l'esclavage pendant des années entiéres. Le seul Passeport qu'on m'accorda étoit en Langue Moscovite, & vous verrez bien-tôt en quels termes il étoit conçu. Mais laissons tout cela & ne parlons plus que de mon voyage.

Je partis en Traîneau de Petersbourg sur les quatre heures & pris le chemin de Narva, d'où ayant continué ma route en toute diligence & assez heureusement j'arrivai à Riga le troisième Décembre après midi. Celui qui étoit chargé de me conduire me mena chez le Général de Felkersham à qui j'étois addressé. Je fus reçu de ce Seigneur avec beaucoup de politesse, &

 il

LET. XI. il me traita d'une maniere à me faire comprendre la différence qu'il y a entre un Allemand & un Moscovite. Aprés les premiers complimens il me dit que je n'avois qu'à lui faire savoir le tems auquel j'avois dessein de continuer mon voyage, afin qu'il pût donner les ordres nécessaires. Je lui répondis que la chose dépendoit entiérement de lui, mais que puisqu'il vouloit bien la laisser à mon choix, je le suppliois de me faire partir le plûtôt qu'il seroit possible. Il me repliqua de la maniere du monde la plus gracieuse que je pouvois partir dans l'instant si je le souhaitois, mais qu'il esperoit que je voudrois bien lui faire l'honneur de passer du moins la nuit chez lui. Je lui fis comprendre que je n'étois pas dans une situation à accepter une offre si obligeante, & qu'ayant besoin de repos je le priois de me permettre d'aller chercher un logement pour me mettre d'abord au lit. Après m'avoir fait encore de nouvelles instances il me laissa aller, & je fus logé par son ordre dans une maison tout près de chez lui, où il m'envoya dequoi faire un grand souper.

per. Dès le matin tout fut prêt pour mon départ. Comme je n'avois pas de tems à perdre, je me rendis d'abord chez ce Général pour prendre congé de lui & lui témoigner ma reconnoissance. Il me fit entrer dans la chambre de Madame son Epouse pour y prendre du Thé. Là je trouvai deux très-belles personnes & fort polies, ce qui me rendit tout confus de paroître en leur présence aussi mal vêtu qu'un Sauvage. Après avoir pris le Thé je me retirai fort satisfait du gracieux accueil que je venois de recevoir. LET. XI.

Je partis avec un Sécretaire qui étoit un homme fort poli, & qui avoit ordre de m'accompagner jusqu'aux confins de la Livonie. Il étoit survenu un si grand dégel que je trouvai au passage de la Dwina un bon pied d'eau par dessus la glace, en sorte que ce jour là je fis plus de chemin par eau que par terre. Arrivé à mon gîte j'y passai la nuit, & lorsqu'il fut question de partir Monsieur le Sécretaire me fit d'une maniere fort polie un compliment à la Moscovite & dont on l'avoit apparemment chargé.

En

LET. XI. En me rémettant un Passeport Allemand il me dit, qu'il me faisoit savoir par ordre de l'Impératrice que j'étois en pleine liberté, mais qu'il m'étoit défendu de remettre le pied dans les Etats de la domination Moscovite. Le feu me monta d'abord au visage, mais j'eus assez de force sur mon esprit pour me modérer & ne lui pas donner la réponse que méritoit un pareil compliment. Je lui dis simplement, qu'on devoit avoit lieu de croire que cette défense étoit inutile, mais que puisqu'on l'avoit jugée nécessaire, il pouvoit assurer ses Ministres que les ordres de l'Impératrice seroient ponctuellement exécutés.

Que dites-vous de ce dernier trait? Etoit-ce là un compliment à faire à un homme que l'on a trouvé blanc comme neige? J'aurois du faire savoir à ces Messieurs, que si jamais il m'arrivoit d'entrer encore dans leur païs, ce seroit en si bonne compagnie qu'ils auroient un peu plus de peine à se saisir de mon épée qu'ils n'en avoient eu à mon arrivée à Cazan & que je n'avois pas dessein de repa-

reparoître en Moscovie sans avoir le fer & le feu à la main. Mais n'avois-je pas tort de leur vouloir du mal? N'étoit-ce pas me faire une grande grace que de me permettre de sortir de leur païs, & n'en étois-je pas quitte à bon marché aprés avoir couru risque d'y être renfermé & enseveli pour toujours? En effet la Politique des Moscovites demande que l'on perde sans ressource un homme, lorsqu'on a tant fait que de le maltraiter sans raison comme je l'ai été, à moins qu'on ne veuille tâcher de le retenir par des bienfaits capables de lui faire oublier tout le passé. Or ils n'en ont pas agi avec cette rigueur que prescrit leur Politique, & je dois par conséquent leur en avoir obligation. Je ne dois pas leur être moins obligé d'avoir permis que je me retirasse; car la vie dont j'aurois pu jouïr en Moscovie m'auroit tenu lieu d'une mort continuelle. Il est à présumer qu'ils ont cru qu'un Italien ne pourroit jamais leur pardonner les mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, & que suivant en cela le dogme d'une saine Politique, ils ont mieux

 mieux aimé avoir un ennemi au dehors qu'au dedans du païs. Peut-être aussi n'ont-ils pas jugé à propos de garder un homme qui n'avoit pas été d'humeur à se laisser gouverner à leur gré quoiqu' Esclave, & qui seroit capable de s'addresser lui-même un jour à la personne, à qui on cache avec grand soin tout ce dont elle devroit être le mieux instruite. Ajoutez à tout cela que les Moscovites se trouvent déja chargés de beaucoup d'Etrangers, qu'ils haïssent mortellement, & qu'ils ne verroient pas avec plaisir qu'il s'en établît chez eux un plus grand nombre. Mais quoiqu'il en soit, je veux les mettre tous en oubli, & je les abandonne à leurs remords s'ils sont capables d'en avoir.

Je devrois terminer ici ma Lettre & le récit de mes Avantures; car puisque dorénavant il ne sera plus question des Moscovites, vous ne devez plus vous attendre à rien d'extraordinaire ou qui puisse exciter votre curiosité. Cependant, *restabat adhuc Fatis aliquid*, dont il faut que je vous rende compte.

Après avoir quitté mon Sécretaire, je

je me rendis à Mittau Capitale de la Courlande, où je fus obligé de m'arrêter. Comme il n'étoit plus possible de voyager en Traîneau à cause du dégel, je me vis dans la nécessité d'y prendre une voiture. Je me servis d'un Chariot à la mode du païs pour me conduire jusqu'à Mimel, premiere Ville de Prusse. Il m'arriva dans ce trajet diverses avantures. La premiere sent un peu le Roman, & cependant rien n'est plus vrai. La voici. La premiere journée étant arrivé sur le soir dans un Cabaret, qui étoit le seul qui se trouvoit dans une vaste Forêt, je me disposai d'abord à me mettre au lit sans avoir soupé, parce qu'il ne se trouvoit rien à manger dans cette maison. Dans ce moment il se fit un grand bruit à la porte du logis, & il me sembla que j'entendois quelqu'un qui parloit François. Je sortis d'abord, & ayant demandé si je n'entendois pas parler François, on me répondit sur le champ qu'oui. Alors m'addressant à ces nouveaux venus, je leur dis: entrez, Messieurs, ce Cabaret est mauvais, il n'y a rien à manger, mais vous y trouverez du monde

LET. XI. monde qui vous recevra avec plaisir. En même tems je vis entrer un homme de bonne mine, mais comme il avoit un gros bonnet sur la tête je ne pus d'abord le bien envisager. En nous faisant les complimens mutuels de civilité, il me sembla entendre une voix que je reconnoissois, & la mienne fit sur lui le même effet. Après nous être regardés l'un l'autre avec assez d'attention nous nous reconnumes & nous nous embrassames, non sans être frappés l'un & l'autre du dernier étonnement de nous rencontrer dans cet endroit. Il me parut que cette rencontre l'inquiétoit, parce qu'il avoit de fortes raisons pour ne se faire connoître à personne. Il me pria d'oublier entiérement son nom, après quoi nous entrames en discours & nous eumes bien des choses à nous dire l'un à l'autre.

Les demandes que je lui fis furent fort pressantes, & il satisfit sur bien des points ma curiosité. Ce fut un bonheur pour moi qu'il eût de bonnes provisions, dont nous profitames à souper, après lequel nous allames nous mettre au lit. Comme il

venoit

venoit du même païs que je ne faisois que de quitter, & qu'il tenoit la même route que moi, nous partimes le lendemain de compagnie & arrivames ensemble sur le soir au même gîte. Cependant m'étant apperçu qu'il ne revenoit pas de sa premiere inquiétude, & voyant d'ailleurs que je lui étois à charge, je pris le parti de lui souhaiter un bon voyage, d'autant plus que mes cheveaux qui n'étoient pas si bons que les siens avoient bien de la peine à le suivre.

Vous vous attendez peut-être à de plus grands éclaircissemens sur cette avanture, mais je ne saurois vous en dire davantage: Je veux tenir la parole que j'ai donnée de garder sur cela un secret inviolable, & d'ailleurs je ne pourrois me dispenser de vous parler de certaines chosesquiseroient encore aujourdhui d'une trop grande conséquence. Il vaut mieux vous entretenir d'une avanture toute differente, & par laquelle vous verrez à quoi on doit s'attendre quand on a une fois commencé d'être malheureux.

La journée du dix le dégel fut général & les chemins se trouverent ex-

Let. XI. trêmement difficiles. Ayant rencontré des endroits qui me parurent dangereux, j'envoyai mon Voiturier pour les sonder, & il trouva qu'il n'y avoit pas de sûreté à y passer. Nous fîmes un grand détour pour chercher un autre passage. Mon Conducteur qui crut en avoir trouvé un bon me fit entrer dans une espèce de gouffre, le seul peut-être de tout le païs, dans lequel nous fûmes comme ensévelis avec nos cheveaux & notre chariot. Nous eumes toutes les peines du monde à nous tirer d'un si mauvais pas, & ce fut un grand bonheur pour nous de n'y avoir pas perdu la vie. Je vous avoue qu'un pareil accident auroit dû être regardé comme tout-à-fait extraordinaire & singulier. Faire naufrage sur Mer, sur un Lac, sur une Riviere encore passe: ces sortes d'accidens arrivent tous les jours & n'ont rien qui doive surprendre: mais avoir ce malheur sur terre, au beau milieu des champs labourés, cela ne peut jamais arriver qu'à celui qui *minxit in patrios cineres.*

Dans l'état où j'étois il me fallut faire quatre ou cinq heures de chemin

avant

avant de trouver un logement. Celui où nous arrivames se trouva passablement bon, & je fus obligé d'y rester pendant trois jours pour y faire secher ma lessive. Toutes mes hardes furent entiérement gâtées, de même que mes Ecrits, que je regrettois plus que tout le reste. M'étant remis en chemin j'arrivai le 15. à Memel, où je fus obligé de prendre un Traîneau pour me conduire à Konigsberg. La route qu'on m'indiqua ne pouvoit être plus mauvaise. La glace étoit en divers endroits toute pleine de coupures, & quelquefois nous la trouvions si couverte d'eau qu'il n'y avoit pas moyen de faire chemin. Jamais trajet ne m'a tant coûté de peines & de fatigues, & je ne saurois mieux comparer l'embarras où je me trouvai alors, qu'à celui d'être exposé de pied ferme à des batteries de canon bien servies. Cependant Dieu, qui depuis quelque tems ne me poussoit d'une main que pour me soutenir de l'autre, me fit arriver le dernier jour de l'an 1734. à Konigsberg. LET. XI.

En entrant dans cette Ville je me vis en spectacle à tous ses Habitans, car

Let. XI. je ne ressemblois pas mal ou à l'Enfant prodigue ou à quelque Esclave fugitif. Je fus conduit à Mr. le Général Kat, qui me trouva sans doute si honteux de poroître devant lui dans l'équipage où j'étois, qu'il eut la bonté de me renvoyer au plus vîte. Je fus loger dans le premier Cabaret qui se rencontra, & en y entrant, je priai les Dieux de m'y laisser jouïr de quelque repos.

Contenti nostris, Di, precor, este malis.

Quand j'arrivai à Konîgsberg, je ne m'atten-dois pas que les Moscovites trouvassent moyen de m'y chagriner. C'est cependant ce qu'ils ont fait en agissant à mon égard d'une maniere qui marque leur ressentiment & leur bassesse. Voici le fait. Je vous ai dit ci-dessus qu'à mon départ de Petersbourg, j'avois demandé divers Passeport qui me furent refusés, & que le seul qu'on me donna étoit écrit en Langue Moscovite. A Riga on m'en donna un autre en Allemand, dont je ne savois pas le contenu non plus que du premier. Lorsque je parus à

Ko-

Konigsberg devant le Général Kat, LET. XI.
je lui fis voir ces deux Passeports, & malgré les fortes raisons qui auroient pu le porter à me faire subir un long interrogatoire, il ne me fit aucune question sur ces deux Pièces & me donna la permission de m'aller reposer.

Le lendemain de mon arrivée je remis ces Passeports à mon Hôte qui avoit ordre de me les demander & de les examiner. Je ne sai pas quel usage il en fit, mais en me les rendant il me demanda si j'étois instruit de ce qu'ils contenoient. Lui ayant dit que je l'ignorois entiérement, il me promit de m'en faire avoir une traduction. Bien-tôt après il me l'apporta, & ayant jetté les yeux dessus, je vis avec beaucoup de surprise que Messieurs les Moscovites non contens de m'avoir fait dire par leur Sécretaire, de ne plus mettre le pied dans leur païs, avoient encore inséré le même compliment dans leurs Passeports. Quoiqu'un long esclavage & les mauvais traitemens que j'avois déja reçus en Moscovie m'eussent appris à supporter tout avec patience, il ne me

LET. XI. fut pas possible dans cette occasion de me modérer. J'avois lieu de craindre que le Général Kat, après avoir vu le contenu de ces Passeports, ne m'eût pris pour homme qui avoit commis quelque mauvaise action en Moscovie; & que l'on en avoit chassé honteusement. Tout cela me chagrinoit d'autant plus que me trouvant fatigué & sans argent, j'étois comme forcé à faire quelque séjour à Konigsberg, Je n'étois plus occupé que de ce contretems qui donnoit atteinte à ma réputation. Je mis en oubli dans ce moment tous les maux que j'avois soufferts. Les dangers que j'avois courus, le dur esclavage dans lequel on m'avoit retenu, les ingignités, auxquelles j'avois été exposé, la prison même qui m'avoit mis à deux doigts de la mort, tout cela n'étoit rien alors en comparaison de la situation fâcheuse où je me voyois réduit. Les termes me manquent pour vous exprimer la noirceur de cette action.

C'est par cette catastrophe des plus tranges que je terminerai le récit de mes Avantures. La complaisance que demande la grande liaison & l'amitié

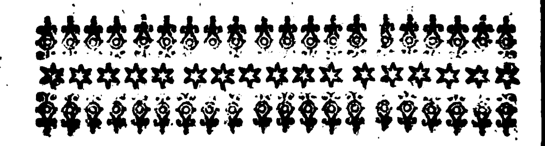
qui

qui eſt entre nous m' a engagé dans cette pénible carriere, me réſervant à vous en dire davantage, lorsque j'aurai le bonheur de vous embraſſer. je pars, mon cher Monſieur, pour me rendre auprès de vous, puisque vous m'appellez & que vous le ſouhaitez avec ardeur; & je m' abandonne encore une fois à la merci d'un Elément qui ſemble me menacer de nouveaux malheurs. Il ſemble que le Ciel ſoit irrité contre moi, & je crains que. LET. XI.

Fata mihi totum mea ſint agitanda per orbem.

FIN.





POSTFACE
DE
L'EDITEUR.

JE *souhaiterois fort de pouvoir satisfaire en peu de mots à la promesse que j'ai faite dans l'Avertissement qui se trouve à la tête des Lettres qu'on vient de lire. Ce dessein pourroit être exécuté sans peine, mais il faudroit alors omettre bien des particularités dont il faut nécessairement instruire le Public. J'ai promis dans cet Avertissement une* Postface, *terme qui semble annoncer quelque chose de nouveau & d'extraordinaire. Cependant je vous prie de ne vous attendre à rien de semblable. Je sai qu'on parle autrement dans les Préfaces, où l'on promet d'ordinaire monts & merveilles; mais j'ai cru que dans une Postface il falloit prendre le contrepié,*

ex

en ne promettant rien, & j'ai eu de fortes raisons pour en agir ainsi.

Je n'ai d'autre but en composant cette petite Pièce, que d'apprendre au Public par quel hazard ces Lettres sont tombées entre mes mains, & de lui exposer en même tems les raisons qui m'ont porté à les rendre publiques. A l'égard de ce dernier point, je ne doute pas que bien des gens ne m'accusent de témérité, d'oser mettre au jour un Ouvrage qui interesse une si puissante Nation & qui fait connoître tous ses défauts. Tout ce que j'ai à répondre à ces Critiques, c'est que l'interêt du reste de l'Europe a prévalu sur moi & l'a emporté sur toute autre considération. Après tout, l'Auteur ne dit rien que de vrai & de bien avéré, & quant à moi je me trouverai bien payé de mes peines, quand la lecture de ces Lettres ne produiroit d'autre effet, que d'empêcher quelque honnête homme d'aller voyager en Moscovie, où il courroit risque d'être exposé à des évenemens aussi tragiques que ceux dont parle nôtre Italien.

Le coup de hazard qui m'a fait tom-

ber ces Lettres entre les mains est tout à-fait extraordinaire, puisque c'est par un naufrage que je m'en suis vu le possesseur. La personne qui les a écrites étoit réservée à essuyer ce nouveau malheur, qui selon toutes les apparences aura été le dernier de sa vie. Il est à présumer qu'il n'aura pas survécu à ce naufrage, & on pourroit par conséquent lui appliquer ces mots :

Fortuna libera mors est.

Peut-être ce malheur lui sera-t-il arrive dans le voyage dont il parle sur la fin de sa derniere Lettre & qu'il étoit sur le point d'entreprendre ; mais il importe peu de savoir de quelle maniere, en quel tems & en quel lieu la chose s'est passée. Il me suffira de dire qu'un Coffre des débris de ce naufrage étant parvenu jusqu'à moi, je trouvai collé sous le couvercle un Ecrit, qui contenoit une espèce d'Inscription concue en ces termes :

Duræ ac diræ Captivitatis

Apud barbaros Moscovitas satis fortiter toleratæ Sarcinæ

Suc-

Successoribus servatæ ac relictæ
Cum monitu
Ne adeant ad istam inhumanam Nationem,
Nisi ferro et igne eam depopulandam.
Sed si talis non datur facultas
Saltem sequentes preces quotidie
Ex toto corde effundant.
In Moscovitas cœlestia templa ruinent,
Terraque se pedibus raptim subducat, & omnes
Inter permistas Terræ Cœlique ruinas
Corpora solventes, abeant per inane profundum,
Temporis ut puncto nihil extet reliquiarum,
Desertum præter spatium, & primordia cæca.

LUCRET. *Lib. I. v.* 1098, *& seq.*

Cette Inscription excita ma curiosité. Après avoir fouillé dans le Coffre, où je trouvai d'abord quelques vieux habits, il me tomba sous la main un gros paquet de papiers, qui m'empêcha de faire dans ce moment d'autres recherches. Ce paquet renfermoit plusieurs Lettres d'un caractère fort difficile à déchiffrer, d'où je conclus qu'elles avoient été écrites avec beaucoup de précipitation. Je les lus cependant, mais

mais non sans peine, & sans être vivement touché des malheurs de l' Auteur. J'étois déja instruit en partie de tout ce qu'il écrit du Gouvernement des Moscovites, de leurs forces, de leurs Finances & de tout ce qui regarde le Ministere. Mais à l'égard du reste je n'en avois aucune connoissance, & je ne fus pas peu surpris d'apprendre que toutes les peines que Pierre I. s'étoit données pour policer cette Nation avoient été jusqu'à présent inutiles.

N'est-ce pas en effet un grand sujet d'étonnement de voir que ces Peuples ayent encore aujourd'hui des mœurs si sauvages, malgré tout ce qu'on a fait depuis plus d'un siecle pour les tirer de leur barbarie. Si l'on peut ajouter foi à tout ce que dit l'Auteur de ces Lettres, quelle idée doit-on se former des Etrangers qui ont le maniement des affaires dans ce païs, & qui abusent d'une maniere si indigne de la confiance qu'a en eux la meilleure Princesse qui soit au monde? Quoi donc, suffit-il de mettre les pieds dans la Moscovie pour devenir tout Moscovite! Je n'ignorois pas entiérement la conduite que tiennent ces Ministres, mais je n'aurois jamais

cru

cru qu'ils poussassent les choses si loin. Je savois de bonne part qu'ils ne cherchent qu'à remplir leurs Coffres pour se mettre ensuite à l'abri de toutes sortes d'évènemens, &, peut-être n'ont-ils pas tort; car sans être fort habile Astrologue, il est facile de prédire à quoi ils doivent s'attendre, si l'Impératrice qui les soutient vient à mourir. Cependant, quelques mesures qu'ils prennent, je doute fort qu'ils évitent l'orage dont ils sont menacés, si jamais on appelle au Trone l'Illustre Princesse qui a des droits incontestables sur cette Couronne.

La maniere dont elle est traitée par ces Ministres, est une chose qui crie vangeance, car au-lieu d'être regardée comme l'Héritiere présomptive d'un vaste Empire, elle est réduite à n'avoir pas seulement dequoi soutenir sa Dignité ni entretenir ses anciens Domestiques, qui aiment mieux trainer une vie malheureuse que de quitter son service. On a même la dureté de la tenir dans une espèce d'esclavage, ce qui est cause qu'on n'ose lui faire sa cour & qu'elle se voit abandonnée de tout le monde. Tous ceux qui vont en Moscovie n'ignorent pas ce qui se passe à ce sujet, & lorsqu'ils en sortent ils ne

peuvent s'empêcher d'en parler avec la dernière indignation. On connoît trop bien les belles qualités & sur-tout la grande bonté de cœur de l'Impératrice régnante pour qu'on mette jamais sur son compte un traitement si rigoureux.

Messieurs les Ministres Etrangers sont les auteurs de tout le mal qui se commet & comme ils se sentent coupables à l'égard de la Princesse, il y a lieu de croire qu'ils mettront tout en œuvre pour l'éloigner du Trône. Cependant malgré tous leurs efforts je doute qu'ils réussissent. Il est vrai qu'ils sont à présent les Maîtres & qu'ils disposent de tout, comme bon leur semble; mais ils pourront bien être dépouillés de l'autorité qu'ils ont aujourd'hui en main & dont ils abusent impunément, lorsqu'il sera question de régler une affaire de cette importance & qui devroit interesser toutes les Puissances de l'Europe.

Les mêmes raisons qui devroient porter les Ministres Etrangers à donner l'exclusion à la Princesse engageront nécessairement les Moscovites à lui accorder leurs suffrages: & si ces derniers l'emportent, je ne doute pas que les premiers ne subissent la peine qu'ils ont mérité.

ritée. C'est de cette maniere que les Moscovites pourront se tirer de l'esclavage dans lequel on les a réduits, & je suis sur qu'ils profiteront d'une occasion si favorable. Dans ce cas Messieurs les Etrangers courront grand risque, & je leur conseille de se tenir de bonne heure sur leurs gardes & de profiter de l'avis charitable que je leur donne. J'espere aussi qu'ils ne trouveront pas mauvais que je fasse imprimer ces Lettres & qu'ils n'auront pas à se plaindre de la maniere dont j'en agis à leur égard. Je me flatte encore qu'ils seront contens des ménagemens que j'ai pour eux, imitant en cela mon Auteur qui a bien voulu celer les noms de tous ses plus grands ennemis, & ne s'est ressouvenu que de ceux des personnes à qui il étoit redevable.

Comme je suis au fait de tout ce qui concerne le Ministère Moscovite, il ne me seroit pas difficile de faire connoître à fond tous ceux qui sont à la tête des Affaires de ce Royaume; mais autant par prudence que par ménagement, je veux bien me borner à ce que je viens d'en dire. Je réglerai entièrement ma conduite sur celle qu'ils tiendront à mon

égard,

égard, car si j'apprens qu'ils se fâchent contre moi, je pourrai bien publier quelqu'autre petit Ouvrage où je les peindrai au naturel; & je ne réponds pas que ce ne soit une sorte de Gazette hebdomadaire, qui durera aussi longtems qu'ils me fourniront matiére à écrire. Pour ce qui est des Moscovite, il paroît assez inutile de les mettre ici en jeu, ces Messieurs ne sont pas gens à prendre la mouche pour si peu de chose, & ils sentiront bien eux-memes que tout ce que l'Auteur a avancé sur leur sujet n'est rien en comparaison de tout ce qu'on pourroit en dire.

Après avoir satisfait ma curiosité sur les Lettres en question, l'envie me prit de retourner au Coffre dans lequel elles avoient été renfermées, & de faire une recherche exacte de tout ce qui y restoit encore. J'y vis cette fameuse Robe de chambre dont l'Auteur s'étoit servi pour se faire remarquer par l'Impératrice & par toute sa Cour dans le tems que cette Princesse passa sous les fênêtres de sa prison. Il y avoit encore la même Pelisse de mouton & le même bonnet qui lui avoient été d'un si grand secours pendant son voyage de Cazan à Peters-

Petersbourg. Enfin j'y trouvai de vieilles hardes, quelques chemises & d'autres nippes dans un très-mauvais état. Outre cela j'ouvris un panier qui contenoit quelques bouteilles, des assietes de terre & des fourchettes de bois. Il me tomba aussi sous la main une autre fourchette de fer beaucoup plus grande que les autres, qui étoit apparemment la même dont il parle en divers endroits de ses Lettres, & qu'il regardoit comme une arme dont il auroit pu se servir avec avantage dans le besoin. On y voyoit jusqu'à la hache avec laquelle il avoit ouvert son coffre.

Ce que je vis ensuite avec plaisir fut un rouleau de papier que je pris d'abord pour un manuscrit. Après l'avoir développé avec beaucoup d'impatience dans l'espérance d'y trouver quelque chose d'important, je fus fort surpris de ne rencontrer que certaines petites feuilles blanches, sur lesquelles on appercevoit encore quelques caractères. Je compris par-là que ces feuilles n'étoient autre chose que les Ouvrages écrits en blanc, dont l'Auteur fait aussi mention & qui lui étoient devenus inutiles après son naufrage de Courlande.

Lorsque j'eus bien examiné tout ce que j'avois trouvé dans le Coffre de mon Auteur, je fis part à quelques-uns de mes amis de la résolution où j'étois de publier ces Lettres. Les avis se trouverent fort partagés. Si je voulois rendre compte au Public de tout ce qui se dit sur cette matiére de part & d'autre pendant plusieurs jours, j'aurois dequoi composer un Volume, mais je n'ai nulle envie de devenir Auteur si je ne m'y vois forcé. Je me contenterai de donner ici les principales réflexions que nous fimes à ce sujet.

Un des événemens qui nous frappa davantage, fut celui où l'Auteur s'attache à faire voir qu'il avoit été empoisonné. Nous examinames avec attention les preuves qu'il en donne, & nous les trouvames toutes bien fondées. On peut juger de l'horreur que nous conçumes d'une action si noire & si détestable.

Après l'examen de ce point important, nous passames à la découverte que l'Auteur prétend avoir faite de l'origine des Moscovites. Comme la nouveauté plaît toujours, nous nous arrêtames assez long-tems sur cet Article, & il fut per-

mis

mis à chacun d'exposer librement son avis. D'abord personne n'osa décider dans la crainte où l'on étoit de se tromper. Les uns dirent que la pensée étoit ingénieuse, mais qu'elle n'étoit fondée sur aucune preuve. D'autres ne vouloient pas qu'on en doutât un seul instant, & la regardoient comme démontrée.

Tandis qu'on étoit ainsi en suspens sur ce qu'on devoit en croire, un de la Compagnie proposa de ne regarder le sentiment de l'Auteur que comme une simple conjecture. Chacun applaudit à cette idée, & bien-tôt on vit cesser toute dispute sur cette matiére. Celui qui avoit ouvert cet avis ajoûta, que si on vouloit l'écouter encore un moment, il nous mettroit au fait de certaines circonstances dont l'Auteur ne fait aucune mention, parce qu'elles avoient échappé à sa mémoire, ou peut-être parce qu'il n'avoit pas eu l'occasion de s'en éclaircir. Toute la Compagnie lui ayant témoigné qu'on seroit ravi de savoir ce qu'il avoit encore à proposer, il nous apprit un fait que nous ignorions tous, quoiqu'il soit cependant bien avéré.

Il nous dit que la troisième expédition

des Scythes en Asie est fixée par les plus habiles Chronologistes à l'an du monde 3334, qui est justement la 676 avant l'Ere Chrétienne. Cela posé, notre Auteur a pu dire avec raison que les Moscovites auroient tort de se plaindre de l'origine qu'il leur attribue, puisque si elle n'est pas des plus illustres elle est du moins des plus anciennes. Il nous apprit encore que la Ville à laquelle l'Auteur donne le nom de Ville des Esclaves, *est connue aujourd'hui sous le nom de* Clopigorod, *& qu'elle est située dans le païs à travers lequel se retirerent ces misérables Esclaves. Tous ces éclaircissemens nous firent changer d'avis & nous porterent à regarder le fait en question non seulement comme probable, mais même comme certain & bien avéré.*

A mesure que l'on avançoit dans la lecture de ces Lettres, chacun faisoit ses réflexions sur tout ce qu'elles contenoient, & quelques-uns en proposerent de si justes, de si sensées & de si curieuses que ce seroit rendre service au Public de les lui communiquer. J'aurois bien souhaité que quelcun de la Compagnie eût entrepris de les recueillir, mais personne

ne voulut le faire, & quant à moi je ne me sentois pas en état de me charger de ce travail.

La lecture de la derniere Lettre nous fit presque oublier tout ce que nous avions remarqué de curieux & d'interessant dans les précédentes. Le seul fait concernant le Passeport donné à l'Auteur fixa l'attention de toute l'Assemblée. Ce procédé des Moscovites, par lequel ils avoient exposé l'Auteur à être regardé comme un coquin & comme le dernier de tous les hommes, souleva généralement tous les esprits. On cria tout haut à l'injustice, & les Moscovites y furent traités comme ils le méritoient. Avoit-on si grand tort? Est-il permis de noircir un homme à ce point sans aucun sujet, & de le faire passer dans les païs étrangers pour un scélérat? C'étoit bien assez, ce me semble, de l'avoir retenu pendant si long-tems dans un dur esclavage, où on lui avoit fait souffrir mille maux. Un homme de cœur aimeroit mieux cent fois mourir, que de donner une si grande atteinte à sa réputation.

Dans le moment que nous étions sur

le point de nous séparer un de ceux qui composoient l'Assemblée demanda, si quelqu'un d'entre nous ne seroit pas d'avis d'entrependre le voyage de Moscovie dans l'espérance d'y faire fortune. Cette proposition surprit tout le monde, & on la traita de ridicule. Nous répondimes tous d'une voix que nous serions bien fâchés d'y penser sous quelque prétexte que ce fût. Mais quelle raison, ajoûta-t-il, auriez-vous à alléguer de refuser un tel parti, si on vous le proposoit à des conditions avantageuses? On n'eut pas grand' peine à le satisfaire sur cette demande. La plûpart lui mirent devant les yeux l'exemple de l'Auteur, & lui dirent qu'on craignoit & avec raison d'y recevoir un traitement pareil à celui qui lui avoit été fait & dont il parle lui même dans toutes ses Lettres. Fort bien, repliqua-t-il, c'est là justement où je vous attendois. Ces Lettres vous ont donné une bonne leçon, elles vous ont fait connoître les Moscovites, & leur maniere d'agir à l'egard des Etrangers: vous voulez, dites-vous, profiter du malheur des autres & des avis charitables que l'Auteur vous a donnés. Cela étant ainsi, ne seriez-vous pas disposés à rendre aux autres

tres

tres le service qu'on vous a rendu? Vous regardez comme un grand bonheur d'avoir lu ces Lettres, parce qu'elles vous detournent pour jamais d'entreprendre le voyage de Moscovie, rendez donc aux autres le même service en publiant ces Lettres qui feront sans doute sur eux les mêmes impressions que sur vous.

D'abord toute l'Assemblée goûta cette proposition, mais bien-tôt après les sentimens se trouverent fort partagés. On dit à ce sujet bien des choses pour & contre, j'écoutois avec beaucoup de plaisir & d'attention sans dire un seul mot, admirant dans les uns la fécondité de leur esprit, & dans les autres la solidité de leur jugement. Cependant après bien des debats & de longs discours les avis se réunirent, & on convint unanimement que ce seroit rendre un grand service au Public que de faire imprimer ces Lettres.

Comme le hazard me les avoit fait tomber entre les mains, on crut que c'etoit à moi à me charger de ce soin, & on ne manqua pas de raisons pour tâcher de m'y engager. Je leur dis qu'ayant égard au jugement favorable qu'ils venoient de porter de ces Lettres, je me chargeois

volontiers de les faire imprimer, n'ayant en cela d'autre vue que de rendre quelque service au Public. Me voyant dans cette résolution, ils m'exhorterent à ne pas changer de sentiment & à exécuter ce dessein le plutôt qu'il me seroit possible. Je crus dans cette occasion que je devois leur communiquer une remarque qui avoit jusques là échappé à leur pénétration. Je leur fis sentir que les Moscovites-mêmes & tous les Etrangers qui les gouvernent, loin de se plaindre de l'impression de ces Lettres en retireroient de grands avantages, & ne pourroient que nous savoir bon gré de les avoir publiées. Voici ce que je leur dis à ce sujet pour leur faire goûter ma pensée.

Nous savons tous que les Moscovites ont une haine mortelle contre les Etrangers qui sont à la tête des affaires, & qu'ils ne souhaitent rien tant que d'en être délivrés. D'un autre côté, il n'est pas moins certain que les Etrangers qui se trouvent assez forts pour soutenir leur Cabale, font tous leurs efforts pour éloigner de la Cour tous ceux qui voudroient s'y introduire. Les choses étant ainsi, n'est-ce pas rendre un service im-

por-

portant aux uns & aux autres que de publier les Lettres en question, puisqu'il est à croire que ceux qui les liront ne seront pas d'humeur à aller chercher de l'emploi en Moscovie. Par-là les Moscovites n'auront pas à se plaindre du grand nombre de nouveaux-venus, & les Etrangers qui sont aujourd'hui en place n'auront plus à craindre de perdre leurs Postes, ou qu'on leur donne des Rivaux.

Cette remarque fut reçue de tous ceux qui étoient présens, mais on proposa presque en même tems une autre difficulté que voici. On dit que ces Lettres ayant été écrites par un Italien, qui ne s'étoit peut-être pas attendu qu'on dût jamais les rendre publiques, il étoit absolument nécessaire de les examiner de nouveau & d'en corriger le stile par-tout où il se trouveroit défectueux. Je convins avec ceux qui proposoient cette correction que le stile de l'Auteur demandoit en effet d'être retouché dans une infinité d'endroits, mais qu'un Ouvrage tel que celui-ci, qui n'avoit été composé que par complaisance pour un Ami, devoit être donné au Public sans y faire aucun changement. On voulut bien s'en tenir à mon avis, & je promis à l'Assemblée

que j'allois faire paroître ces Lettres avec tous leurs défauts.

On doit s'être apperçu que j'ai tenu fidellement ma parole. Mais ne pourrois-je pas me flatter de quelque reconnoissance de la part du Public pour le service que je viens de lui rendre? Je n'ai qu'une seule grace à lui demander, & j'ai lieu de croire qu'il voudra bien me l'accorder. Toute la récompense que j'exige pour les peines que j'ai prises, c'est qu'on traduise ces Lettres dans toutes les Langues qui ont aujourd'hui cours en Europe, & qu'on les envoye même jusqu'en Moscovie, afin que les Etrangers qui s'y trouvent, puissent profiter des avis qu'on leur donne. Je ne doute nullement que les Italiens, en prenant le parti de leur Compatriote, ne mettent les premiers la main à l'œuvre, & que les autres Nations ne suivent bien-tôt après leur exemple. Les Allemans sont ceux qui devroient le plus s'interesser dans cette affaire, puisqu'un grand nombre de ces Messieurs va tous les jours chercher fortune en Moscovie. L'exemple de quelques faux freres ne doit pas les empêcher de concourir à une chose dont il doit résulter un si grand bien.

Mais

Mais, quoiqu'il en soit à cet egard, quand bien même je serois trompé dans mes espérances, je n'abandonnerai de ma vie une cause si juste, & pour la soutenir

Ipsum potius Acheronta movebo.

FIN.





